

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS,
DES ROMANS INÉDITS, DES POÈMES, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES
ET DRAMATIQUES, DES VARIÉTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES
ET DES ÉTUDES TOURISTIQUES

COSTA DU RELS

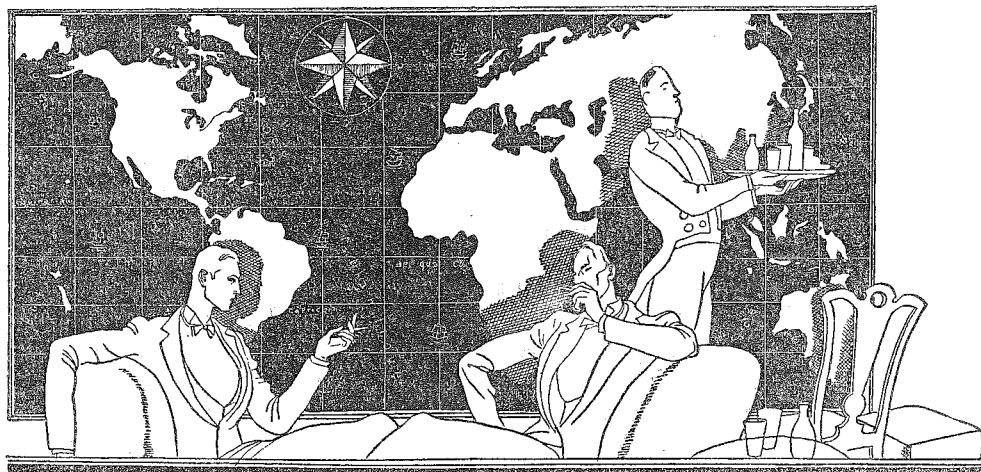
TERRES EMBRASÉES

ROMAN

I

ILLUSTRATIONS DE CARLOS S. DE TEJADA

PARIS
ÉDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »
13, RUE SAINT-GEORGES, 13



TERRES EMBRASÉES



— ... Mais, pour un imaginaire, une carte géographique, qu'est-ce, monsieur ? Le profil d'une chimère ou le contour baroque d'une tache ? Les comparaisons banales vous étouffent. *Be careful*. L'Amérique du Sud ? Une poire renversée. L'Italie ? Une...

Mr. Treweek s'arrêta. Il cligna de l'œil, me toisa des pieds à la tête et, avec une petite moue dédaigneuse, me lança une question, comme une bourrade.

— Mais, au fait, monsieur, la connaissez-vous bien cette Amérique du Sud ? Il ne me laissa guère le temps de lui répondre.

— Evidemment, je sais, poursuivit-il : l'or, la cochenille, le café, les pampas et le tango... Vieilles guitares, monsieur, vieilles guitares !... Rio et Buenos Aires, de sales villes, avec ça de fard aux lèvres et dix sunlights dans les yeux. Du béton armé pour emboîter la misère. Ah ! l'Amérique avec un A majuscule enluminé et ce son troublant que rendent les talismans infailibles... Ah ! Ah !...

Son rire sec eut des glouglous étranges.

— Toute la côte ? Fichue, contaminée, déchiquetée par les émigrants, ces crabes... Il n'y a que le cœur, monsieur, qui compte, le cœur sombre et boisé de l'Amérique.

J'écoutais, ébahi. Mr. Treweek n'était mon ami que de fraîche date. Il m'avait toujours semblé un homme taciturne, d'un abord peu commode.

— Je crois que votre œil s'obstine sur cette mappemonde. Quelle erreur, *by Jove* ! De nos jours, on ne regarde plus une mappemonde, monsieur. On l'écoute !

Et Mr. Treweek tendit l'oreille et se rapprocha de la carte qui, pareille à une conque déroulée, laissait percer, selon lui, une petite musique intérieure.

Son long doigt, strié de veinules sanguines, la fixa sur la table ovale qu'elle débordait de tous côtés de son rigide napperon.

Et il reprit son monologue d'un air inspiré :

— Voici le Mexique. Qu'y entendez-vous ? Des coups de feu. Combats de *pinacatès*. Les Yankees les ravitaillent en jouets pour avoir les mains libres. Mais écoutez, monsieur, écoutez Vera Cruz, Tampico... Le murmure d'une forêt de métal. Des carcasses d'arbre hautes comme des tours. Des fumerolles... Pas d'oiseaux sur les branches. Les gaz les ont asphyxiés. Ecoutez. Une immense marée monte des entrailles du globe : le pétrole !

Et sa bouche, découpée en forme de judas losangé, répéta :

— Le pétrole ! Tout pays qui ne vibre pas de cette musique souterraine est un pays en décrépitude. Eh bien, cette Amérique du Sud, monsieur, est, par excellence, le continent du pétrole, le continent de l'avenir. Ecoutez ! Le Venezuela, la Colombie, l'Argentine, l'Equateur vivent encore parmi des chants d'oiseaux et des grondements de fleuves. Mais il y a des gargouillis de pétrole. Des géologues sillonnent ces pays-là. L'oreille fermée aux hymnes de la nature, ils auscultent le sol, le scrutent et sourient. Leur sourire condamne à mort les frères amis de saint François. *Oh ! dear*. Ne faites pas cette tête, la catastrophe n'aura lieu que dans un demi-siècle...

— Et le Pérou ? fis-je, déjà intéressé par cet incohérent bagout.

— Ah ! Ah ! Vous y tenez au Pérou, hein ? Trop alourdi encore d'Incas et de conquistadores. Trop de rêves d'argent. Atavisme espagnol... Ce naïf Atahualpa... Aujourd'hui, on ne l'égorgerait plus. Il souscrirait une part de capital ou bien on en ferait un contremaître dans une équipe de forage. Et il saurait enfin, ce monarque hautain à pompon rouge, ce qu'il y a dans le ventre de Pachamama, la sombre déesse des monts et des vallées. Cela a l'air de vous étonner. *As you well know* : « *We, English, have ducal blood in business and royal blood common trades.* »

J'étais sidéré. « Il est fou », pensai-je.

— Cette tache bleue vous intrigue, cher monsieur ? Séduisante. *I see*. Elle frissonne de mille vaguelettes irisées. Le lac Titicaca. — Ne riez pas. Je ne ris pas. — Placé à califourchon sur le Pérou et la Bolivie, il fait charnière à tel point qu'on peut rabattre l'un des pays sur l'autre sans accroc. Le maréchal Santa Cruz en fit l'essai. Mal lui en prit. La belle charnière azurée était rouillée par-dessous.

— Mais le pétrole, master Treweek ?

— Ah ! ça vous intéresse ? *Good !* J'y arrive ; la Bolivie est un excellent *oilfield*. Conditions stratigraphiques favorables, telles que bons sables et schistes organiques.

— Vraiment ?... murmurai-je, ahuri par tant d'érudition.

— *Of course*. Étudiés, fort bien d'ailleurs, il y a un siècle par le Français d'Orbigny. Vous n'avez rien lu de lui ?

— Rien.

— Il releva des traces de pétrole dans le Chaco boréal. Je puis du reste vous assurer que les anticlinaux doivent s'étendre le long des derniers contreforts des Andes. J'en mettrais ma main au feu.

Mr. Treweek s'arrêta et absorba une longue rasade de whisky. Je me vois obligé d'avouer que c'était la vingtième de la soirée. Cela explique suffisamment la couleur et l'abondance de son bavardage.

— N'accepteriez-vous pas d'aller vérifier sur place si vos déductions sont exactes, master Treweek ?

Il leva sur moi deux prunelles de volaille.

— *No*. Je pars demain chasser la grouse, chez moi, en Ecosse, c'est plus important.

Il but à nouveau en fermant à demi les paupières, puis renversa un peu la tête et prit la gravité que donne la grâce, la célébrité ou l'ivresse.

La carte avait glissé sur ses genoux.

J'observai Mr. Treweek. Allait-il s'endormir ?

Visage en biseau, sillonné de haut en bas de deux *s* profonds qui, au moindre signe d'émotivité, s'allongent et deviennent deux *i*. Poil avare et fauvelet de faisan quand il mue. Peau boucanée par tous les soleils du monde : elle était si sèche que la barbe même avait renoncé à la percer. Petits îlots de follicules dégénérés, pareils à des taches de rousseur, visibles grâce à la transparence de l'épiderme. Un air de douce sérénité qui émoussait à tout instant la rugosité anguleuse des traits. Comme yeux, des rondelles incolores sous des cils embroussaillés.

— Je vous répondrai un de ces jours, grogna-t-il. Je vais réfléchir à votre proposition. *I am too tight now.*

Il sonna. Quelqu'un accourut.

— *The Times, please.* Au revoir, me dit-il. J'ai votre adresse.

Son regard s'éteignit et prit l'expression des regards de saurien avec des tiraillements de bride sur les côtés. Il se coiffa du *Times*. Encore quelques grognements, puis il coula dans son fauteuil, la Grande-Bretagne sur les yeux et l'Amérique du Sud sur les genoux.

Je quittai aussitôt l'*Overseas Club*. Mon séjour à Londres touchait à sa fin et je devais regagner le soir même un des ports du continent.

Six mois après, jour pour jour, le 3 mai 19.., je recevais d'un point quelconque d'Ecosse cette dépêche :

« Tué 2.633 coqs de bruyère. Cabines retenues bord *Orita*. Embarquons Liverpool, 17 mai, à midi. Treweek. »

Ah ! Vieux farceur écossais...

Cinq semaines après, nous étions à La Paz. Voyage foudroyant, sans préparation préalable. Deux automates pensants, sujets à la terrible emprise de l'aventure. Je ne peux pas expliquer mieux le pourquoi de cette folle équipée.

J'avais juste eu le temps de prendre quelques renseignements sur mon compagnon de voyage.

— Un génie manqué, m'avait-on dit. Connait tout. Sait tout. Une éternelle et silencieuse inquiétude le dévore.

C'était ce qu'il me fallait. Avec les savants à binocle, on ne fait rien qui vaille. Ils ensèrent le rêve dans une équation à tiroirs, les malheureux !

Chemin faisant, Treweek et moi avions décidé, par précaution, de cacher soigneusement le but de notre expédition. Il devait passer pour un spécialiste dans la culture des terres tropicales.

Un heureux hasard fit que le ministre de l'Intérieur bolivien s'appelât el Doctor Jacinto Entrambasaguas et qu'il eût été un de mes bons camarades à l'école de Limiñana, où un Espagnol bancal apprenait naguère à lire aux mioches de Sucre, ma ville natale.

J'allai rendre visite à don Jacinto.

— Au Chaco, grand fou ? s'écria-t-il, quand je lui eus exposé l'objet de mon intempestive visite. Soit : tu en rapporteras une entérite et des fièvres paludéennes... Si cela te plaît, que veux-tu que j'y fasse ?

Et sa petite moustache frisée se déplaça dans un sourire.

Entrambasaguas était un *Doctorcito* aussi brun qu'intelligent, à pochette de couleur, col à coins cassés et souliers vernis.

— Tu connais don Pedro Vidal ou, du moins, tu en as entendu parler ?

— Non. Je ne...

— Mais si... Mais si... don Pedro Vidal est sénateur. Un type extraordinaire qui n'a pas son pareil au Sénat. Tu as dû l'apercevoir perdu dans le troupeau des parlementaires que la province nous envoie chaque année. Un gaillard un peu falot ici. Mais, posté comme une vigie au seuil du Chaco, quelle force ! Tu ne peux

pas t'en faire une idée. Son *hacienda*, qu'on appelle El Mataral je ne sais trop pourquoi, a une superficie de 100 kilomètres carrés. Vidal est le pilier de tous les gouvernements dans ces lointaines régions. Vice-roi, grand manitou, cacique, tyranneau, tout ce que tu voudras... Mais, quand on a besoin de lui, quel dévouement !... Quelle célérité ! Là-bas, sous sa forte poigne, rien ne cloche. Comment ? Cela ne nous regarde point. A chaque élection, il nous fournit trois à quatre mille électeurs et... le double de voix. Don Pedro Vidal est un spécialiste de majorités écrasantes.

Le ministre interrompit son récit d'un large éclat de rire pour avouer d'un air malin les classiques tricheries auxquelles a recours tout gouvernement prévoyant qui tient à garder le pouvoir.

— Je vais te donner un mot pour le sénateur Vidal. Il est très ombrageux, et l'on doit montrer patte blanche... Tu trouveras tout ce qu'il te faudra à El Mataral. Et maintenant bon voyage, grand toqué.

D'un geste désinvolte, il me tendit un carton qu'une inscription : *ministerio de Gobierno*, paraît d'un prestige dont je ne compris que plus tard toute la portée.

Après un bref séjour à La Paz, nous partîmes pour Sucre, la Ville-aux-Quatre-Noms, qui ne nous retint pas longtemps, malgré son charme espagnol et désuet. Et le 2 août 19.., nous nous enfoncions dans ce Sud-Est bolivien, connu sous le nom de El Gran Chaco, vague appellation d'une immense région qui, bornée à l'ouest par les derniers contreforts des Andes, s'étend graduellement vers les mystérieuses plaines du Paraguay.

Notre bagage était plutôt léger. Quelques instruments de précision, boussole, lunette astronomique, longue-vue, théodolite. Quant aux vivres, nous comptions sur le sénateur Vidal pour nous tirer d'affaire. En attendant, Treweek les avait remplacés par une caisse de whisky, deux carabines et trois fusils enfermés dans des boîtes d'acajou qu'une gaine de toile caoutchoutée préservait de l'humidité et de la poussière.

Nous atteignîmes sans encombre le gros village de Montéagudo, chef-lieu de la province d'El Azéro. C'est là que nous commençâmes à percevoir la toute-puissance de don Pedro Vidal. Songez donc ! Les quatre cinquièmes de la bourgade lui appartenaient. Le sous-préfet était son neveu. Le chef de police, le maître d'école et le juge de paix étaient ses filleuls. Quant aux postes de moindre importance, ils se trouvaient tous aux mains d'hommes liges d'une loyauté maintes fois éprouvée. Le curé, son frère, était mort, et on ne lui avait pas donné de successeur en attendant qu'un des bâtards de ce saint homme, élève au séminaire de Sucre, eût reçu l'ordination sacerdotale.

C'était donc à Montéagudo que commençait El Mataral, l'étonnant domaine du sénateur. Comme nous avions hâte de nous mettre en rapport avec lui, nous primes sans perte de temps la route qui mène, par Muyupampa, à Lagunillas.

Cette route était comme une des veines blanches de la hacienda. Au fur et à mesure que nous avançons, la végétation devenait plus robuste ; le décor, après l'âpreté brutale des hauts plateaux, était un allègement pour les yeux. Les Andes, que nous avions laissées derrière nous, semblaient être encore à nos trousses et venaient expirer en petites cordillères verdoyantes où siffaient d'invisibles oiseaux.

Treweek, renfrogné et rougeaud, sous un casque colonial à ventilation automatique (une invention à lui), cheminait à mes côtés, perdu dans je ne sais quel rêve saturé de pétrole. De loin en loin, quelque hutte comme accroupie sous le point d'interrogation d'une fumée. Et puis, à perte de vue, de grandes plantations de maïs dont les hampes verdissantes semblaient clayonner de vert le bas du ciel. Silence des champs lacéré d'un vol d'oiseau ou bercé par l'égouttement de ruisseaux babillards...

Nous croisions souvent sur la route des caravanes venant de l'Orient avec des chargements de cannelle, de sucre et de vanille. Les hommes portaient l'anémie des canicules sur le visage, un air de lassitude et d'ennui. Nous les voyions venir puis s'éloigner au pas lent des mules et nous nous grisions en les croisant de leur parfum de rois mages.

Nous atteignîmes enfin El Mataral. Quoi ! cette maisonnette chétive au crépi écaillé, avec des lézardes sous l'auvent, était la demeure de don Pedro Vidal ? Et ce jardinet mal tenu, sans plates-bandes où, au-dessus des fagots de broussailles, des grenadiers saignaient de toutes leurs fleurs ?...

Un homme au teint jauni, entre deux âges, nous ouvrit la porte d'un patio poussiéreux, jonché de crottin sec. Tout autour, l'éternelle galerie des pays tropicaux avec une table et des bancs mal équarris.

— El señor Vidal, demandai-je.

— Il n'est pas ici, me répondit l'homme qui dit s'appeler Valentin. Ceci n'est qu'une *pasana*, dont je suis le gardien et où s'abritent les voyageurs. Un simple lieu de repos. Le maître habite là-bas, derrière ce lointain mamelon, *la casa de hacienda*, au bord du Parapiti.

Tout en parlant, il nous prépara la traditionnelle tasse de café.

Treweek avait demandé de l'eau chaude et se faisait la barbe sur le seuil d'une chambre à l'odeur équivoque. Deux molosses enchaînés grondaient dans un coin du patio. Valentin les fit taire.

— Maltiempo !... Fico !... *silencio* !...

Et puis il bavarda comme bavardent les gens de Santa Cruz, d'où il était natif. Il avait un certain accent andalou et, ma foi, ne manquait pas de verve.

— *La casa de hacienda* est belle. Quant à la *huerta*... Ah ! señor ! Quelle *huerta* ! Une merveille... Trente mille orangers !

— Grande, la hacienda ?

— Comme un comté... Je me demande si le patron en connaît les limites. Nous sommes près de deux mille à vivre sur ses terres, autour de lui, à ses ordres. Il y en a autant ou davantage au loin. Nous ne les connaissons même pas.

— Don Pedro est-il marié ?

— Oh ! oui, señor... Il habite avec sa femme, doña Maria. La troisième. Il l'a épousée il y a six ans. Les deux autres sont mortes à intervalles égaux de sept ans.

— De façon que, logiquement, dans une année, l'épouse actuelle devrait céder la place à une quatrième ? fis-je en souriant.

— Oh ! señor, à Dieu ne plaise ! je n'ai pas voulu dire ça... La Sainte Vierge nous en préserve !... Doña Maria est la bonté même...

— Don Pedro a-t-il des enfants ?

— Oui, señor. La première femme lui a donné un seul fils et la deuxième cinq enfants. Quant à doña Maria, le bon Dieu n'a point encore permis...

— Et tout ce monde-là ?

— Deux des filles se sont établies, je ne sais plus où. Deux garçons font leurs études chez les jésuites, à La Paz. Il n'y a à El Mataral qu'un garçonnet infirme et le fils aîné, don Carlos. Très sympathique, celui-ci. Nous l'aimons bien. Elevé à l'étranger, il était capitaine de cavalerie. Des histoires... Un complot, je crois. On l'a puni en le reléguant ici, sous la responsabilité de son propre père qui l'initie aux travaux des champs ! Hum !... Je ne crois pas que cela réussisse. Un jeune homme de vingt-huit ans... citadin... Ça doit beaucoup s'ennuyer... Heureusement qu'il y a encore la chasse.

— Ah ! la chasse, bondit Treweek qui tâchait en vain de faire tenir de l'écume de savon sur le talus de ses méplats.

— Il y a de tout ici, répliqua Valentin. Depuis la perdrix et l'agouti jusqu'au puma et au tigre.

— *Is that so ?*... Je chasserai avec ce jeune homme.

— Je ne crois pas que vous puissiez le voir, interrompit l'Indien. On ne reçoit personne, là-bas.

J'exhibai le carton magique. Valentin ébahi redoubla d'amabilité. Treweek et moi nous nous concertâmes en anglais sur le moyen de nous mettre en rapport avec le sénateur. Il était de tous points nécessaire qu'il nous reçût, car le mulet des bagages portait déjà une blessure au garrot et nos provisions étaient presque épuisées.

Nous lui dépêchâmes donc Valentin avec la carte du ministre. Trois heures après, une missive fort courtoise, pleine de formules désuètes, nous engageait à *l'aller* voir le soir même.

Du haut d'un mamelon péniblement gravi à cause de l'inextricable végétation, nous aperçûmes El Mataral. Un immense vallon chatoyant de mille nuances vertes avec, tout autour, la mystérieuse forêt tropicale s'étagant aux pentes de la cordillère de Iñas. Un fleuve dont on entendait la sourde rumeur y décrivait un demi-cercle, puis, se débarrassant de l'emprise de tout un tumulte d'arbustes accourus pour le voir passer, s'échappait vers le nord par une sorte de couloir étroit.

Les derniers rayons du soleil posaient sur les hauteurs, au ras des crêtes dentelées, une légère brume blonde. Là-bas, au milieu des champs, timide et à demi effacée, la tache blanche d'une bâtisse, comme une voile sur cette mer de verdure. La casa de hacienda. Aucune route visible, hormis un sentier ocreux qui apparaissait, disparaissait, reparaisait entre les branches et bravement passait le fleuve à gué. Nous aurions souvent à le parcourir par la suite pour aller à Itibi, village situé à la lisière des plantations de canne à sucre.

Devant nous, à perte de vue, au delà du goulet lumineux par où le fleuve et la forêt, tels deux complices, s'évadaient de conserve, c'était le Gran Chaco avec son mystère et ses maléfices.

Nous nous remîmes en route. Mais, à peine engagé sous une étrange voûte ombreuse, j'eus la sensation angoissante d'être pris dans un formidable éboulement de feuillages. La Selva déferla sur nous, hostile, mauvaise, en brandissant, çà et là, des cocotiers hirsutes, pareils à ces étendards verts à queues dont se fait précéder, dans les contes d'Orient, le calife qui part en guerre...

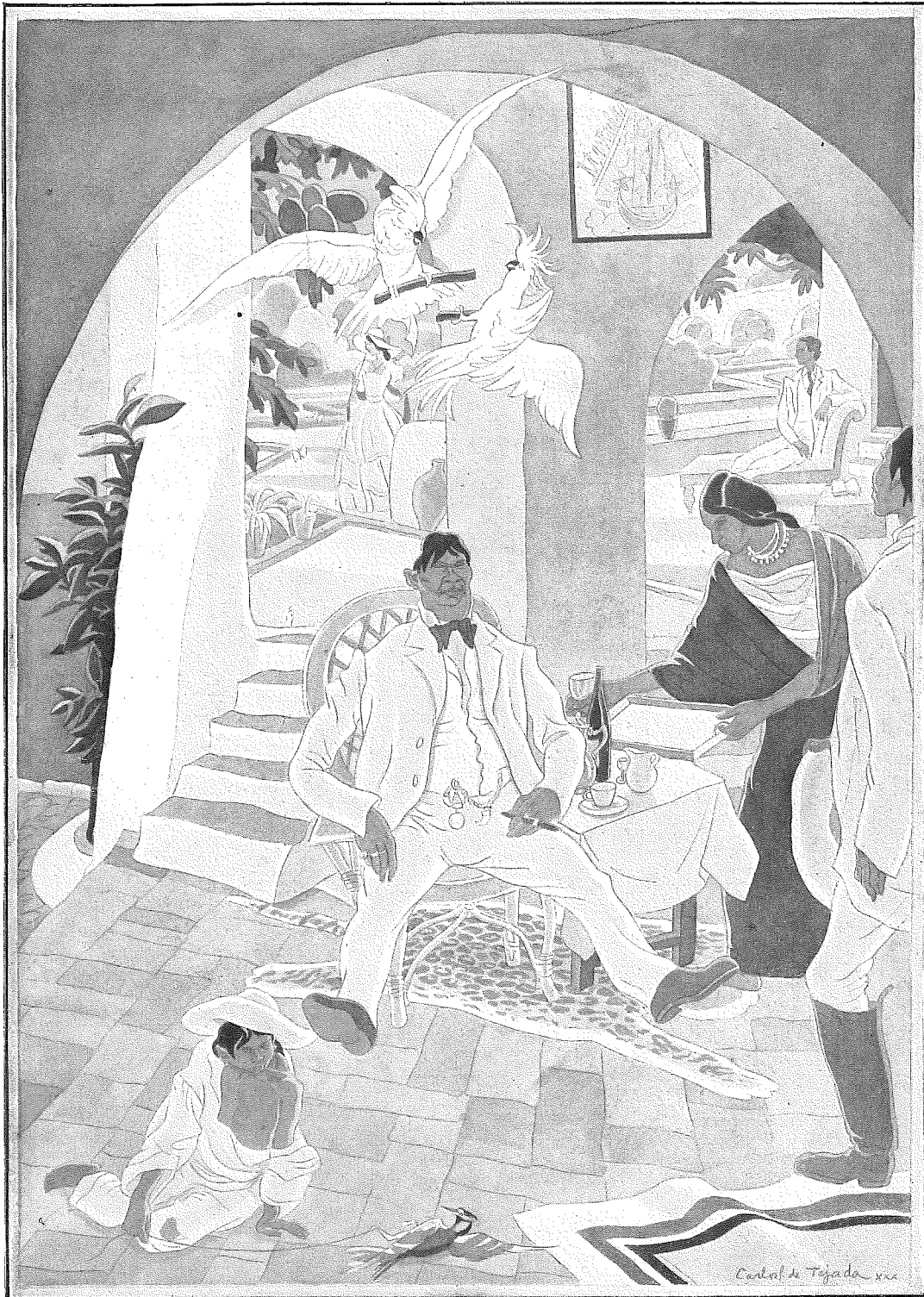
Nous cheminâmes longtemps dans le jour glauque des sous-bois. Le sentier que nous avons suivi s'élargit peu à peu. Quelques clôtures de cactus semblaient des chevaux de frise posés comme une défense contre les bêtes et les plantes. Soudain, nous fûmes accueillis par une meute qui bondit hors d'un nuage de parfums. Deux rangées de palmiers aux branches lasses nous aiguillèrent vers la casa de hacienda, par une longue allée bordée de grands chapeaux de paille qui s'agitaient en notre honneur. Une barrière, et nous pénétrâmes dans un bois d'orangers. Quelle atmosphère chaude, lourde, aux pénétrants effluves!... Elle nous prit aussitôt à la gorge. Dans l'ombre verte le jour défailait, comme assommé dans un traquenard d'aromes.

Au travers du mouvant treillage d'arbres que notre course déplaçait, nous aperçûmes la maison au-dessus de laquelle, un peu en retrait, pointait un clocher surmonté d'une croix. Nouvelle barrière large ouverte sur une cour ombragée par quatre petits arbres en boule. Maison espagnole, d'un seul étage, ramassée et comme tournée vers l'intérieur. Toutes les portes ouvraient sur le patio, ce cœur frais du logis. Nous y pénétrâmes. Des domestiques s'emparèrent de nos rênes.

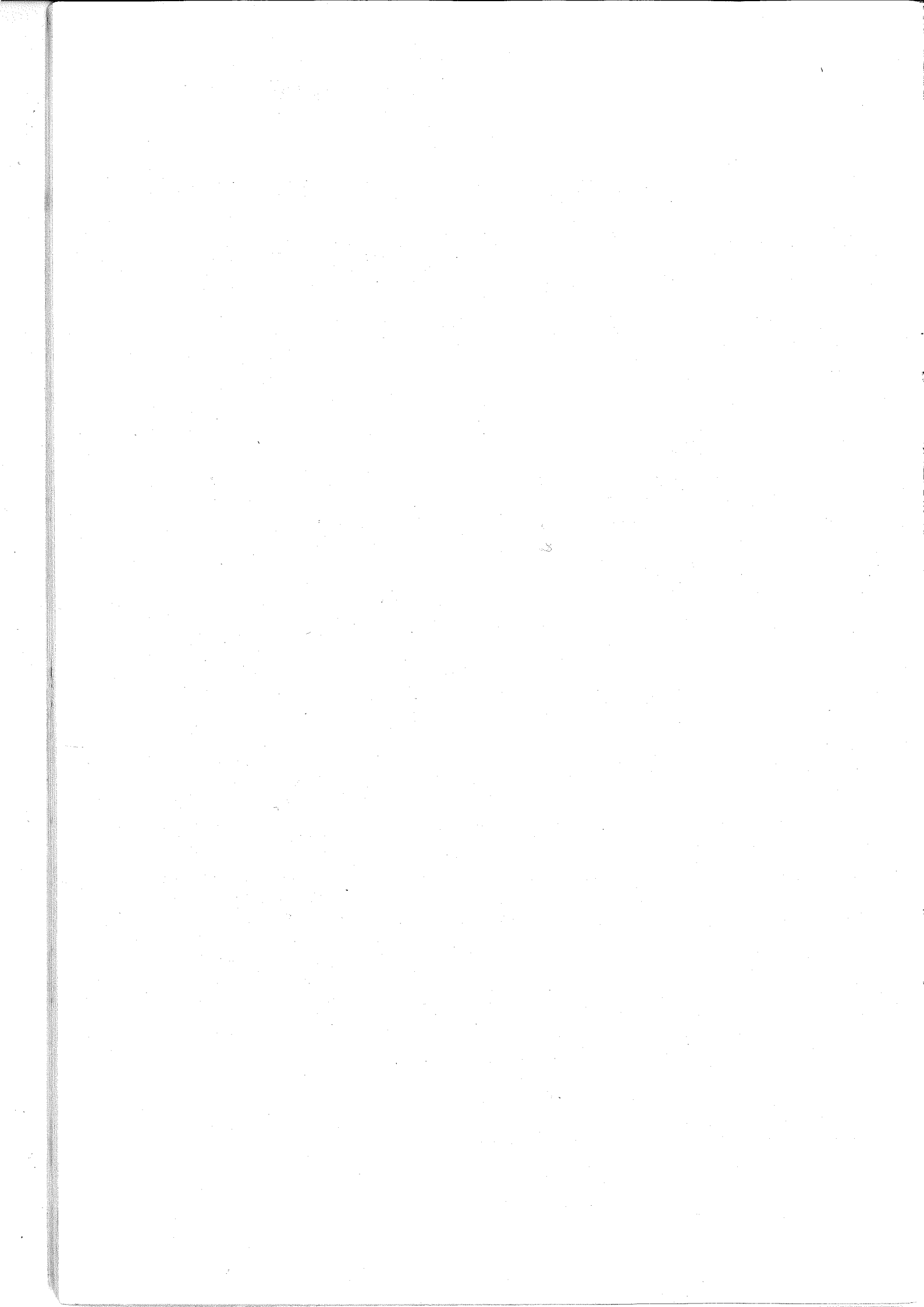
— *Pedro Vidal, servidor de Ustedes. Bienvenidos, caballeros...*

Sur le seuil d'une véranda à laquelle on accédait par un petit escalier fleuri, un homme de haute taille nous tendit la main.

Après les salutations d'usage, au tour aimablement suranné, le maître de céans nous présenta à don Eusebio Macias, le « mayordomo », petit homme enfoui jusqu'à



TOUTE LA FACE DE DON PEDRO SEMBLAIT
IMMOBILISÉE EN UNE SORTE DE DIGNITÉ TACITURNE.
(Page 9.)



l'aine dans d'immenses bottes, qui sentait l'écurie. Et l'on prit l'immanquable tasse de café.

Notre hôte avait un air grave, voire pompeux. Il y avait en lui quelque chose du magistrat et du prêtre, une onction intentionnelle avec un rien de méfiance.

Masque olivâtre et imberbe, à larges bajoues dont la peau huileuse semblait tout juste fendue pour donner du jour à deux minuscules yeux frétilants. Une des paupières retombait légèrement et la physionomie prenait ainsi un petit air fripon et sournoisement inquisiteur. Nez épaté aux narines épaisses fait pour suivre à la piste une odeur, un gibier, une médisance ; susceptible, toujours alerté, tendu comme un récepteur à la moindre brise ou au moindre soupçon, il était la pierre angulaire du visage. Deux profondes rides en forme de triangle le reliaient aux commissures des lèvres, imposant ainsi au goût et à l'odorat une solidarité visible et continue. De chaque côté de la bouche, deux houppettes de poils grisonnants marquaient les limites extrêmes d'une moustache arrêtée en plein essor, on ne sait par quel atavisme asiatique.

Ses habits étaient ceux du dimanche, à en croire le camphre dont ils étaient saturés. A un doigt de la main, un gros diamant. Don Pedro, décidément, s'était mis en frais de toilette pour nous recevoir.

Il prenait son café à petites gorgées, en fermant les yeux. Je le regardais. Toute sa face semblait s'être immobilisée en une sorte de dignité taciturne. Je venais à peine de le connaître et j'eusse déjà parié dix contre un qu'il n'avait jamais ri de sa vie, mais ri de ce rire large, sain, sonore qui, à la longue, laisse à l'entour des paupières et de la bouche une auréole de jeunesse.

Quand il eut posé sa tasse, il nous dit d'une voix calme, un peu flûtée peut-être :

— On fera tout le nécessaire quant à la bonne marche de votre expédition. Et maintenant, señores, on va vous conduire dans vos chambres. Vous devez avoir hâte de faire un bout de toilette. Les gens qui viennent de la sierra sont si sensibles à la chaleur.

*
*
*

Poudré, rasé de frais, Treweek prenait déjà des notes en attendant l'heure du repas. Moi, je me mis à observer au travers de la porte vitrée. Don Pedro était resté à la même place, le « mayordomo » près de lui. Il parlait à un groupe d'individus qui, s'étant décoiffés, l'écoutaient avec respect. Des colons, sans doute. J'apercevais mal leurs figures. Seul, le blanc des chemises tranchait sur la teinte violette de la soirée. Une clarté soudaine étoila l'encadrement d'une porte. On apporta une lampe. Dans le champ lumineux, la main de don Pedro allait et venait, accrochant des paillettes, comme si elle eût dévidé les fuseaux de l'ombre. Elle s'arrêta lorsque la nuit se fut faite. Les hommes s'en allèrent. On entendit le bruit de leurs pas décroître au loin. Don Pedro se leva et le « mayordomo » prit congé de lui. Et, comme on dressait la table pour le dîner, il n'y eut plus dans la véranda que des domestiques aux pieds nus qui circulaient comme des fantômes.

Treweek, à qui une certaine continence dans les libations avait engourdi la langue, continuait de tracer des hiéroglyphes avec de lents mouvements de mâchoire.

On vint nous avertir que don Pedro nous attendait.

Sous le halo d'une grosse lampe à pétrole, une nappe lisse et blanche, banquise rectangulaire. Quatre couverts parallèles et étincelants. Vaisselle plate. Cette table ainsi présentée était comme le symbole géométrique de l'hospitalité somptueuse.

Don Pedro se promenait à petits pas.

— Mon fils Carlos, fit-il en nous présentant un jeune homme dissimulé dans l'ombre d'un pilier.

Un beau visage au large front. Un sourire sympathique. Une forte poignée de main. Voilà les trois choses qui me frappèrent de prime abord chez celui qui devait être par la suite mon meilleur ami.

Notre hôte se mit à table en nous priant d'en faire autant. Une monumentale soupière en argent massif se trouvait devant lui. Il la décoiffa de son couvercle d'un geste lent, en rejetant un peu le torse à cause de la fumée. Et, suivant une patriarcale habitude toujours en vigueur à El Mataral, il distribua le potage sans desserrer les lèvres. Quand chacun de nous eut reçu sa part, il murmura :

— *Sírvanse, caballeros.*

Après quelques cuillerées prises en silence, il ajouta :

— Ma femme souffre d'un léger malaise. Excusez-la.

— Rien de grave ? demanda Treweek.

— Oh ! non. La soirée a été un peu lourde. Voilà tout.

Nous causâmes à bâtons rompus. On en était à cet instant où la conversation entre inconnus flotte un peu. On ne hasardait que des questions banales, à l'affût les uns des autres.

Don Pedro procédait avec une extrême prudence et ne parlait que de culture et d'élevage.

Treweek s'était déjà lancé dans une histoire de chasse. Je crus devoir adresser un compliment à notre hôte sur la prodigieuse étendue de sa propriété.

Il hocha la tête.

— Des terres dépeuplées, señor... La main-d'œuvre manque. Voilà le problème. On a néanmoins fait quelque chose. J'ai reçu cette hacienda à la mort de mon père, avec mille têtes de bétail. Il y en a bien plus de dix mille aujourd'hui... Je n'y ai aucun mérite. La nature s'est chargée de tout. J'ai seulement empêché qu'on me volât. Malheureusement, il y a les fauves.

— Des fauves ?

— Mais oui, señor. L'ours et le jaguar. Ce dernier surtout, long de deux mètres, décime énormément nos troupeaux.

— Je me charge de les exterminer, lui dit Treweek d'un petit air fanfaron.

Don Pedro eut l'ombre d'un sourire.

— M. Treweek, s'écria Carlos, est un chasseur émérite qui m'a dit avoir tiré le rhinocéros en Afrique. Il apporte des armes de précision.

— Ici, reprit don Pedro, nous ne nous servons du fusil qu'en toute extrémité. C'est un point d'honneur.

— Ah ! bougonna Treweek, un peu interdit.

— Lorsque le jaguar s'aventure aux alentours des étables, on le cerne facilement puisqu'il n'a que le canon du Parapiti pour regagner la selva. Alors, on l'accule aux *farellonès*.

— Les *farellonès* ? questionna Treweek.

— Nous appelons ainsi de grandes falaises de la cordillère del Iñao qui surplombent et enserrant le Parapiti. C'est assez près d'ici, deux lieues. Même pas. A peine l'animal est-il signalé qu'on sonne la cloche. Les hommes accourent avec des chiens, de bons *tigreros*, des pieux et des flambeaux. Le bruit et le feu poussent le félin vers les précipices. Ainsi acculé, celui-ci emplît l'air de ses rugissements. Il éventre bien une vingtaine de chiens et quelques hommes, mais on parvient tout de même à le garrotter. Pas d'armes à feu. Le lasso ! J'ai des colons d'une adresse telle qu'ils vous enlacent un condor quand il vole bas. Moi-même, dans ma jeunesse, j'ai fait de beaux coups. Et maintenant, qui sait si, le cas échéant, je serais encore capable de ligoter une bête à 50 mètres.

— Est-ce que cela arrive souvent ?

— Question de hasard. C'est seulement poussés par la faim que les jaguars osent s'aventurer hors de leur domaine habituel. Une fois, il y a bien longtemps de cela, ce fut pendant la période législative. J'étais à La Paz. Il n'y avait ici

que feu ma première femme. Eh bien, señores, le fauve a escaladé le mur et est entré dans la huerta. Il a osé cela... Après avoir saccagé la basse-cour, il a égorgé un péon accouru au tumulte des volailles éventrées. Et puis, il a regagné son repaire. Ma femme, déjà assez souffrante, trouva le lendemain le cadavre mutilé de l'Indien. Elle en perdit la raison et ne tarda pas à mourir...

Nous nous tûmes. Les domestiques passèrent les viandes dans de grands plats en argent.

— Vous n'assisterez pas aux séances du Sénat cette année ? demandai-je pour dire quelque chose.

Don Pedro prit une pose importante.

— Non. J'y ai déjà envoyé mon suppléant. Je suis en train de monter une distillerie. Je voudrais que mon fils la dirigeât. Il était, il y a encore quelques mois, officier de cavalerie. J'ai cru plus pratique de lui faire quitter l'armée. Dans notre pays, ce n'est pas une carrière. Et il ne le regrette pas, allez.

Carlos avait détourné la tête. Ses doigts pétrissaient nerveusement des miettes de pain. Les paroles de son père semblaient le gêner ; on devinait en lui une nature peu faite pour la dissimulation et pour le mensonge. Par deux fois, il se contenta de répondre. Sa répartie, trop vive, eût sûrement troublé l'atmosphère d'urbanité qui règne dans toute demeure ouverte pour la première fois à des inconnus.

Tout, d'ailleurs, parlait là de paix et de soumission. Tout, depuis ce jeune homme au front barré d'une ride jusqu'à ces Indiens que j'avais vus tout à l'heure, le chapeau à la main, devant leur maître. Une volonté de fer avait asservi êtres et choses. Autour du noyau de cette vieille bâtisse, les terres avoisinantes plongées dans la nuit avaient dû se soumettre aussi, peu à peu conquises par ruse ou par force. Et que dire de la huerta aux obsédants orangers ? Par delà la barrière du patio, je la sentais noire, confuse, avec des parfums trop lourds pour être emportés par les vents et roulant à terre comme d'invisibles fruits.

Je posai alors quelques questions à don Pedro concernant cette immense plantation et sa puissance aromatique si vantée par le gardien de la *pasana*.

— Oui, par les soirs d'été, dit-il, les voyageurs qui passent là-bas sur la route s'arrêtent, prétend-on, troublés, surpris. Malgré la distance, ils sentent mes orangers... Dans trois ans, j'espère bien en avoir cinq mille de plus.

Et il se rengorgea tout heureux en prononçant ce chiffre.

— La cueillette des oranges ne dure pas moins de huit mois, ajouta-t-il. La récolte est pour ainsi dire permanente. Et puis, les fruits mûrissent d'une façon si capricieuse, si désordonnée. Il y a certains arbres qui donnent même en été, ce qui est très singulier. Il y en a d'autres qui commencent déjà à fleurir. Dans deux semaines, on croira qu'il a neigé sur toute la huerta. Et elle sentira plus fort. Ma femme attribue ses migraines à ces parfums-là. Je ne le crois pas. Tu t'en es bien plaint un peu toi aussi, Carlos, n'est-ce pas ?

— Je m'y suis déjà habitué, père...

— Hé ! Hé ! continua don Pedro d'un ton légèrement sardonique, voilà les citadins qui défaillent comme des femellettes à la moindre odeur un peu forte.

— Je t'assure que je m'y suis habitué, père, répéta Carlos. C'est peut-être une atrophie de mon odorat, ce qui, d'ailleurs, serait à souhaiter.

Sa voix était grave. Son visage portait une empreinte d'ennui et de lassitude. Il y avait en lui comme une répulsion à répondre aux questions paternelles. L'avait-il déjà entendue, cette rengaine des orangers !... Et puis ce devait être toujours ainsi aux heures des repas pris en commun. Le même silence d'acquiescement aux paroles du père. Les éternelles remarques, les ordres pour le lendemain donnés d'un ton rogne entre deux bouchées. Aucun épanchement. La monotonie de la vie de famille. Le « mayordomo » faisant son rapport tous les soirs. Atmosphère de patriarcale et morne régularité. Des domestiques pieds nus, glissant sur le carrelage de brique, les bras chargés d'assiettes. Et puis, autour de la lampe,

l'éternel essaim de bestioles ailées anxieuses de mourir... Après le café, nous mîmes notre hôte au courant de nos projets et convînmes de rester à *El Mataral* cinq ou six jours, car don Pedro demanda à Mr. Treweek de bien vouloir lui donner des conseils à propos de l'installation d'une chaudière à sa distillerie d'Itibi. On alluma des cigarettes. Chaque fois que la conversation languissait, on entendait le vrombissement des insectes chassés par l'odeur du tabac.

Don Pedro parla mécanique. Treweek, avec son flegme habituel, lui donna la réplique en formules brèves. Ils ne parvenaient pas à s'entendre. L'empirisme de don Pedro était par trop puéril.

Carlos s'était assis sur la balustrade, appuyé à un pilier. Je lui demandai s'il ne regrettait pas d'avoir quitté l'armée.

— Oui, un peu, monsieur... J'ai laissé là-bas quelques camarades. J'étais en garnison à Guaqui. C'est près de La Paz. J'y allais les dimanches. Mais tout cela est bien loin...

Il répéta ce mot avec une indissimulable mélancolie.

— Vous accompagnerez bien votre père quand il ira remplir les devoirs de sa charge, l'an prochain ?...

— Je ne sais pas, monsieur...

— Et commencez-vous à vous plaire ici ?

— Oui, il le faut bien... Au début, je l'avoue, cela n'a pas marché sans quelques tiraillements. Un peu de nostalgie, peut-être... Heureusement, la hacienda est grande.

— Vous l'avez toute parcourue ?

— Oh ! non, monsieur, tant s'en faut...

Il y avait dans ses réponses une retenue systématique, comme une discrétion imposée par une sévère consigne.

Quoi ! cette forte tête, ce soldat récalcitrant n'était qu'un fils de famille, réservé, poli, aux gestes vifs mais disciplinés et ne répondant que par des phrases vagues !... Est-ce que l'autorité paternelle l'avait maté jusqu'au point de lui imposer cette taciturne attitude ?...

Je l'observai pendant qu'il tirait quelques bouffées de sa cigarette. Aucune ressemblance avec le père, ni dans la taille, ni dans les gestes, ni dans la voix. Autant l'un était grand, brun, imposant, aux intonations calmes, autant l'autre, de stature moyenne, était blanc, mince, nerveux, parlant d'une voix grave mais décidée. Chez l'un il y avait de la réflexion et de la ruse ; chez l'autre, une intelligence vibrante. Don Pedro, bien près de la soixantaine, gardait les cheveux uniformément noirs ; Carlos avait déjà de précoces friselis argentés aux tempes, signe non équivoque d'une sensibilité trop tôt mise à l'épreuve.

Une cloche sonna.

— Une vieille habitude, dit Carlos. Le couvre-feu. A cette heure, chacun doit rentrer chez soi. Il faut bien un peu d'ordre. Songez qu'autour de la casa de hacienda, il y a plus de cent familles, toute une bourgade... On l'appelle : *el Cambério*. Les Indiens chiriguanos sont souvent portés à boire. Et cela fait des querelles et parfois même des rixes sanglantes...

Un chien aboya. D'autres lui répondirent. Un cheval s'arrêta à la barrière du patio. Une lanterne brilla au bout d'un poing. Quelqu'un ouvrit. Un cavalier mit pied à terre, échangea quelques mots dans l'ombre et s'avança vers nous.

— C'est Clément, père.

Un homme qui sentait la sueur et la poussière salua respectueusement et tendit un paquet ficelé.

— Qu'on lui donne un verre d'alcool et une tasse de café, ordonna don Pedro.

— C'est le courrier, me dit Carlos. On nous l'envoie trois fois par semaine de Montréaguedo. On est bien en retard, allez, en fait de nouvelles. Tenez, voilà quelque chose qui me tracasse beaucoup. Les vieilles nouvelles. On se trouve si

loin du monde ! Je me dis que la vie ne finit pas à la barrière de ce patio ni aux limites de cette hacienda. J'ai l'inquiétude de ce qui se passe là-bas... là-bas...

Et sa main se tendit vers le noir, là où la cime des arbres se découpait en ombre chinoise sur le fond clair du ciel.

— On est si loin de tout ici, juste au milieu de cette Amérique.

— Au cœur, ajoutai-je.

— Oui, si vous voulez, au cœur... bien loin de France.

— Comment, vous avez été en France ?

— J'y ai fait mes études ; deux années à Saint-Cyr, deux autres à Saumur et un stage dans un régiment, me répondit-il en un français correct, bien inattendu pour sûr dans cette solitude.

— Nous aurons donc des souvenirs communs. J'adore la France.

Ses yeux brillèrent et il s'écria avec force :

— Moi, aussi. J'y ai vécu les plus belles années de ma vie.

Dès cet instant, nous fûmes deux amis, deux vrais...

Don Pedro se rapprocha.

— Vous devez être un peu fatigué, señor. Il faut aller vous reposer. Le petit déjeuner demain à 7 heures et demie. Ce n'est pas trop tôt, je pense. Et puis, Mr. Treweek désire visiter la distillerie. Il faut bien une demi-heure pour y aller. Bonne nuit, señores... Toi, Carlos, accompagne ces messieurs.

Et, après nous avoir fait une profonde révérence, il s'éloigna lourd et majestueux.

Il devait être bien près de 11 heures. Toute la maison était plongée dans les ténèbres. Seule la clarté des étoiles, en projetant l'ombre cylindrique des piliers, infligeait aux murs blancs une silencieuse bastonnade.

En traversant le patio, nous vîmes une fenêtre encore éclairée. La silhouette d'une femme passait et repassait sur le tulle des rideaux...

Ma chambre était petite. Des murs nus. Sous une moustiquaire, un lit de sangle, étroit, monacal. Au chevet, un crucifix, de ceux que les missionnaires distribuent aux néophytes et dont les femmes font des hochets pour leurs enfants. Un superbe candélabre d'argent à trois branches, autrefois ciselé par quelque orfèvre de la Ville-aux-Quatre-Noms, rehaussait d'une façon inattendue l'humble mobilier.

Au risque de me voir assiégé par les myriades de bestioles qui peuplent les nuits des pays chauds, j'ouvris la fenêtre sans que la moindre brise courbât la flamme des bougies.

L'orangerie m'attirait, inerte, aveugle, ramassée. Tous les arbres semblaient pressés les uns contre les autres, leurs feuillages agglutinés par quelque étrange maléfice. Aucune perspective. Aucune nuance. Le noir bleuté de la cristallisation nocturne. Ce coin de terre n'était qu'une immense étuve odoriférante sur laquelle pesait, de toutes ses constellations, le ciel austral.

Le lendemain, Treweek partit avec don Pedro visiter la distillerie. M'étant trop attardé à rêver devant cette fenêtre ouverte sur la nuit étoilée, je priai mon compagnon de m'excuser auprès de notre hôte.

Quand je quittai ma chambre, le soleil était déjà haut. Alacrité d'une lumière accrue par la blancheur éblouissante des murailles. Matin criblé de chants de coq et bêlements d'agneau. Paysage neuf, tiède et frétilant, que les yeux boivent comme un bol de lait tendu par la fermière...

La maison était silencieuse. Ambiance andalouse ; trilles de canaris, murmure d'une fontaine dans le patio. Des domestiques accrochaient déjà des toiles le long de la galerie pour tempérer la chaleur méridienne. L'ombre, apeurée, rétrécissait peu à peu sur les murs sa petite ligne noire.

La huerta était là. J'y courus. Il se dégageait d'elle je ne sais quelle puissance occulte de séduction. Les orangers en quinconce s'étendaient à perte de vue, reliés les uns aux autres par les fils d'argent des rigoles. Toile d'araignée posée sur

l'herbe, qu'il fallait enjamber à tout instant par peur de briser sa reluisante trame. De loin en loin, une flaque d'azur où trempaient des oranges blettes. Un oiseau traversa une allée, comme un dard décoché par un arbre à un autre arbre ; les ombres lancéolées des feuilles frémissaient en laissant à découvert sur le sol de petits espaces vides aussitôt comblés de soleil.

Au fur et à mesure que je m'enfonçais sous ces dômes verts je commençais d'éprouver une sensation de griserie. Une rosée embaumée communiquait aux branches une étrange torpeur. L'air devint plus chaud. Je marchais d'un pas traînant. Une lassitude inattendue m'amollissait le corps. J'eusse bien désiré revenir en arrière, mais ma volonté ne m'obéissait plus. Ah ! fermer les yeux et se laisser couler dans je ne sais quel océan de senteurs...

Comme je devais comprendre plus tard l'aspect épuisé de cette maison qui nous avait accueillis. Maison à l'éternel linceul de chaux, qui agonisait, étouffée peu à peu par cette ceinture implacable d'orangers. Une voix sonore me tira de ma somnolence. Carlos, en veston blanc et culotte blanche, venait à ma rencontre. Il remarqua aussitôt mon regard terne et partit d'un éclat de rire.

— Quand on vient de la sierra, il en est toujours ainsi. C'est le mal des tropiques. Cette atmosphère surechauffée, bouillante de sèves et d'odeurs, répugne à un cerveau sain, pour qui l'air pur des hauts sommets est le grand dispensateur d'équilibre et de mesure. On s'y fait. Je connais ça.

Nous fîmes ainsi demi-tour et, tout en causant, nous gagnâmes à pas lents la sortie.

— En arrivant ici, j'ai eu la même impression que vous. Il est vrai que c'était après vingt ans d'absence.

Et il me conta son enfance malade dans cette hacienda où sa mère était morte toute jeune, le laissant en bas âge.

Après un court séjour au petit séminaire de Sucre, dont il ne gardait guère de bons souvenirs, il était entré à l'École militaire et de là avait été expédié en Europe aux frais du gouvernement. Sept années abondantes et utiles. Réveil de l'intelligence sous l'œil de maîtres éclairés. Tout l'épanouissement méthodique du vieux précepte du corps sain et de l'esprit sain. Et puis le retour...

— Mon père vous a dit, hier au soir, qu'il m'avait fait quitter l'armée. Il ne vous a point dit la vérité ; d'ailleurs vous devez le savoir. Les journaux en ont tant parlé. Cette conspiration... il y a un an !...

— C'est vous Vidal-Magüer, le conspirateur ?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce que c'est ce complot ? On n'a jamais rien su de véridique. Expliquez-moi cela, voulez-vous ?

— Pendant mon absence, la mission française du général Sever avait été remplacée par une mission allemande. Dès le premier jour, j'eus à souffrir de l'hostilité cassante d'un lieutenant prussien qui rudoya devant moi un soldat. Je dus le rappeler un peu vivement au respect de nos semblables. La différence de grade ou de race ne constitue pas une inégalité entre des êtres humains. Depuis lors, ces idées m'aliénèrent toutes les sympathies. Le colonel de Maubré du 4^e hussards, détaché à Compiègne, avait été mon maître d'énergie. Un esprit d'élite dont je n'avais pas oublié les nobles enseignements. Je supportai donc toutes les avanies, toutes les intrigues, toutes les bassesses. Des garnisons diaboliques : Ayo Ayo, sinistre trou avec des froids de 20°... Puis, dans le nord-est, en plein Equateur, près de la rivière Keath, un fortin isolé où les soldats devenaient fous. Une chaleur de soute avec un paysage léthargique autour de soi ; la chambre de chauffe pendant trois ans. J'ai connu tout cela sans m'en plaindre. J'avais travaillé sept années consécutives pour n'être un jour qu'un exilé dans ma propre patrie. Mais voilà, j'avais suivi les cours de Saumur, et l'on ne parlait autour de moi que de ceux de Hanovre. Et puis, je n'avais plus de camarades ; ma longue absence m'avait déraciné. Ah !

que j'avais dû déchanter... Nous étions loin du phalanstère idéal qu'était le régiment du colonel de Maubré. Tenu à l'écart, on méprisait ma science, mes idées. Mon père, mon père même, rencontré deux fois à La Paz, avait été offusqué par tout ce que j'apportais de neuf et de hardi. Un immense fossé s'était creusé entre lui et moi. Peut-être a-t-il toujours existé. Je ne fus, à ses yeux, qu'un pédant, un prétentieux. Quelle déception ! Si je vous donne ces détails, c'est pour vous expliquer cette conspiration.

— Mais vous auriez dû quitter l'armée !

— Une désertion ? Jamais ! Pauvre patrie ! Il y a tant à faire pour elle. Nous avions un mauvais gouvernement. Du gaspillage. Des malversations. On nous en apporta des preuves. Il fallait faire table rase. Pour cela on avait besoin de dix hommes décidés et d'armes. Quelqu'un nous trahit. Une femme, je crois... Deux de mes camarades sont morts dans les casemates de La Paz. De froid, dit-on. On exila les autres du côté du Brésil, là où aucune main d'homme n'a planté des poteaux de frontière : les sources du Rio Verde. Je fus condamné, pour ma part, à cinq ans de réclusion. On décida que mon père serait mon geôlier. Son dévouement à tous les gouvernements de la République est le meilleur gage de ma bonne conduite.

— C'est tout de même heureux, dis-je.

Carlos eut un geste d'ironique dépit et garda le silence.

— Est-ce que je me trompe ? ajoutai-je.

— Mon père aurait bien voulu refuser l'honneur de me garder auprès de lui.

Après vingt ans de séparation, un fils est parfois un hôte indésirable... Mais le président l'a exigé.

Après une brève pause, il continua :

— Le lendemain de mon arrivée, mon père fit seller deux chevaux et m'emmena à la lisière de la forêt — *de la selva* — à une lieue d'ici. Et là, comme prenant à témoin celle qui entourera désormais ma vie de sa monstrueuse masse, il me fit jurer de ne jamais m'enfuir... Ah ! il savait bien ce qu'il demandait à un soldat : sa parole d'honneur. Je la lui donnai. Il me serra très fortement le bras et me dit : « Travaille, dors, fais ce que bon te semblera... Je fermerai les yeux sur tes fredaines. Mais pas d'ennuis avec le gouvernement. Sinon, je te punirai. »

— Mais vous avez un bel avenir, lui dis-je. Votre vie doit avoir un but. Faites prospérer cette belle hacienda au lieu de vous morfondre en regrets inutiles. Je crois, d'ailleurs, que ce n'est qu'à force d'activité éperdue que vous échapperez à l'ennui et aux chagrins.

— J'en doute.

— Pourquoi donc ?

— C'est un peu difficile à expliquer.

— Vous allez diriger cette distillerie. C'est très intéressant.

— Je ne la dirigerai jamais.

— Ah !

— Parce que mon père dirige tout ici ; il ne souffrira pas que je m'affranchisse ainsi de son autorité.

Carlos se tut un instant et, dans un beau mouvement de sincérité, s'écria :

— Et puis, je préfère tout vous dire. Il y a un an que je ne parle à personne. Un an d'isolement, de torture !...

— Votre père n'est-il donc pas votre ami ?

Il me regarda tout étonné.

— Non... Non... murmura-t-il. Je n'ai aucun ami ici, aucun... mais de grandes étendues pour galoper. Comme barrières, la forêt et le fleuve. Ah ! je peux me vanter d'avoir la plus grande geôle du monde.

— Vous devriez tâcher d'amadouer votre père, osai-je lui dire.

— Ce serait bien difficile... A mon retour, j'ai trouvé les gens d'ici incompréhensibles. De prime abord, ils éprouvent pour ceux qui reviennent d'ailleurs une

certaine admiration mêlée de méfiance. Puis l'attrait des premiers jours s'atténue. L'envie naît. On vous trouve impertinent, poseur, ambitieux. Vos voisins ont l'air de vous pousser constamment du coude. Vos moindres actes sont mal interprétés. Quant à vos paroles... Je vous laisse à penser. Ainsi, chaque jour davantage on vous tend des pièges, on vous surveille, mille paires d'yeux sont braqués sur vous, jusqu'à ce que vous deveniez ce qu'ils sont eux-mêmes, ces mépris : des morts vivants.

Carlos s'arrêta et ricana d'un air mauvais.

— Jusqu'à ce que vous rentriez prosaïquement dans le rang, ajouta-t-il aussitôt d'un ton plus calme. Ils ont obtenu ce qu'ils désiraient, puisque me voilà.

— Mais votre père ? insistai-je.

Carlos remua la tête et se tut.

— Il vous aime bien, n'est-ce pas ?

— Il a su que j'avais été à Séville voir un frère de ma mère qu'il déteste à cause de je ne sais quelle ancienne brouille. Il ne m'a jamais pardonné cela.

— Vous avez donc des attaches andalouses ?

— Oui... oui... Mon grand-père maternel était originaire d'un village situé entre Cordoue et Séville.

— J'aurais dû m'en douter.

— Vraiment ?

— Mais oui... Ce constant éclair dans vos yeux... vos paroles, votre ton ardent, votre spontanéité...

— Que j'ai du mal à contenir, ajouta Carlos en souriant. Bref, tout ce que mon père m'a reproché à mon retour d'Europe.

— Pas possible !

— Non seulement cela, mais aussi... Oh ! c'est à en pouffer de rire... ma peau blanche. Il est allé jusqu'à me dire que j'y mettais de la poudre de riz. Quelle idiotie, n'est-ce pas ?

— Laissez-le dire, Carlos. Vous êtes son fils. Vous ne pouvez pas l'oublier.

— Son fils... son fils... Oui... mais le fils aîné. Il y a une nuance. Voilà vingt-huit ans que je suis au monde. Il a l'air de ne plus se le rappeler. C'est si loin. Ma mère n'est plus là pour l'attester. Ma mère qu'il fit tant souffrir... L'oncle d'Espagne me l'a assuré. Deux autres épouses sont venues après elle. Et des maîtresses et des enfants. Dix ou douze. Des légitimes et des bâtards. Moi, je suis de la première fournée. Pain rassis, pain dédaigné. Sans cette conspiration avortée, nous ne nous serions plus revus jamais. Il y avait bien quatre ans que nous avions cessé toute correspondance. Que voulez-vous, nous n'avons de commun que le nom. Rien de plus...

Carlos haletait. De grosses gouttes de sueur perlaient à son front. Il s'arrêta et regarda longuement autour de lui comme s'il eût déversé là, dans les rigoles, le trop-plein de son cœur.

Nous marchions en silence. Auprès de chaque oranger, l'eau chantait sa petite sérénade du matin. Nous approchions de la sortie. La casa était là, ses fenêtres ouvertes dans sa blancheur de kaolin. Je crus voir à l'une d'elles l'éclat aussitôt éteint d'un bras de femme sortant d'une manche rose.

Par la suite, abandonnant cette retenue qui cadrait si mal avec son caractère, Carlos me fit connaître les moindres événements de sa vie.

Arrivé en France sans recommandations, sans amis, il s'était tout de suite mis au travail, ayant à vaincre et les difficultés d'une langue étrangère et celles d'un programme d'études particulièrement chargé.

Sa curiosité toujours en éveil ne cessa point, pour cela, de s'intéresser aux idées qui flottaient autour de lui. On était en 1904. A Paris, l'influence des écrivains nordiques et slaves avait laissé des traces profondes sur l'évolution des jeunes mentalités. On ne jurait plus que par Tolstoï, Tourguenev, Dostoïevski

et Gorki. Carlos dévora tous leurs ouvrages. Il s'éprit surtout du Bassaroff de *Pères et enfants*. Toutes ces aspirations, pour parvenir au bonheur à force de bonté et de justice, le troublèrent étrangement. Il rêva de nobles et mystiques besognes. Son tempérament ardent lui fit accepter d'emblée des principes qui, pour atteindre leur but, devaient forcément altérer un ordre social dont, par le métier qu'il avait choisi, il serait un jour le soutien. Il ne les soumit guère au contrôle de sa raison et de son intelligence ; il avait trop de cœur pour cela. Mais ces élans de rédemption et d'altruisme dont frémissaient des apôtres barbus et blonds, aux yeux rêveurs, n'avaient-ils pas secoué naguère les fiévreuses veillées de don Quichotte ? Ce n'étaient donc que de sublimes souvenirs, vieux de trois siècles, qui, égarés de par le monde, revenaient vers Carlos sous une forme nouvelle.

Il eut l'occasion d'entendre Jaurès. La chaude éloquence du tribun le conquit ; elle eût pu avoir sur lui une influence considérable si, à ce moment-là, il n'eût été admis à suivre, en qualité d'élève étranger, les cours de Saint-Cyr. Il y trouva toute une jeunesse gonflée d'amour et d'orgueil, le mot « France » sans cesse répété, comme un mot magique, pour relever la foi et retremper le courage. Carlos comprit peu à peu qu'il est plus difficile qu'on ne croit de se faire, même à vingt ans, une âme nouvelle.

Les longs mois vécus ensuite à Compiègne dans le commerce d'officiers français épris de leur métier lui ouvrirent d'autres horizons. Dans son pays aussi croussaient des générations de vaincus ; là-bas, comme en France, il y avait des provinces perdues à reconquérir avec un lambeau de mer pour se rapprocher du monde. Il songea alors que, pour bien aimer l'humanité, il faut commencer par aimer sa propre patrie.

Le colonel de Maubré, qui l'avait pris en grande amitié, initia Carlos à la grande religion du devoir. Avec une perspicacité et une clairvoyance insoupçonnées chez cet Européen qui ne connaissait rien des Amériques, il le prépara à affronter les embûches et les déconvenues qui l'attendaient chez lui. « La beauté du devoir, lui disait-il, n'est pas dans sa qualité. Elle est dans son essence. Il n'y a pas de devoirs agréables ou odieux. Il n'y a que le devoir. »

Le colonel de Maubré avait longtemps vécu en Afrique. Il dressa donc Carlos en colonial. Il lui inculqua l'énergie calme, le dévouement, la patience, la foi. Le jeune homme sentit vaguement qu'il était voué à une œuvre de rédemption, que les enseignements de cet aristocrate ne s'opposaient pas peut-être aux doctrines des idéologues russes qui l'avaient tant séduit, qu'il y avait autant de bonté dans les unes que dans les autres.

La veille de son départ, le colonel lui avait dit sur le seuil du mess où ils avaient dîné pour la dernière fois : « Vidal, emportez là-bas une âme de missionnaire. La tâche d'un soldat, dans un petit pays en formation, est une tâche dure et souvent ingrate. Il faut qu'il crée. Et l'on ne crée rien dans la joie ou la mollesse. Préparez-vous, mon ami, à bien des mécomptes. Mais, le devoir toujours ! »

Comme ces paroles avaient été utiles à Carlos ! Il était rentré en Bolivie plein de générosité et d'indulgence. Rien ne l'avait rebuté, ni le climat, ni le paysage hostile de la sierra. Il avait fermé les yeux sur tout, afin de mieux les ouvrir sur le signe : le drapeau.

Il embrassa la religion de la patrie avec d'autant plus d'ardeur qu'il la trouva malheureuse, mutilée, avec de graves problèmes géographiques et ethniques à résoudre. Il se proposa de prêcher une véritable croisade en faveur des Indiens qu'à son avis il fallait instruire et relever en édictant des lois humaines et sages. On l'écouta avec surprise d'abord, avec ironie ensuite. On le jugea présomptueux. Lui si discipliné, il eut l'air d'un agitateur. Et ceux qui se moquaient de ses idées finirent par le croire dangereux. Les instructeurs allemands eurent tôt fait de l'écartier. Ses propres compatriotes se complurent à le voir tomber en disgrâce, car la science que Carlos étalait, maladroitement peut-être, les avait choqués. On

pardonne si difficilement la supériorité d'autrui. Mais Carlos continua néanmoins à faire son devoir en silence.

A demi exilé dans d'innommables régions tropicales où le *béribéri* et les fièvres décimaient les rangs autour de lui, il dressait fièrement la tête dans cette lutte inégale contre le climat et les bêtes. Souvent même, cette lutte, il devait la poursuivre contre des camarades fourbes et intrigants qui détestaient en lui l'homme qui revient « du dehors ». Mais il y apportait une telle générosité, une telle élégance que ses adversaires, la plupart métis, quoique n'étant pas à même de le comprendre, se demandaient s'ils avaient affaire à un orgueilleux ou à un illuminé.

Point d'amis. Tout au plus eut-il une maîtresse, une Italienne, déchet des émigrations galantes, qui lui apporta un peu de la lointaine Europe, le fit souffrir et finit par le tromper. Il avait cru l'aimer et ne garda de cette aventure qu'un goût de cendres.

Il tâcha longtemps ainsi d'acclimater dans son propre pays une âme d'étranger. L'accomplissement du devoir fut pour lui l'unique moyen de s'affranchir du dégoût. Il eût souhaité une guerre, une expédition lointaine contre de vagues ennemis extérieurs. Ah ! comme il eût donné sa mesure, alors ! Il possédait une de ces natures pour qui l'inaction est malfaisante.

Et voilà qu'il n'était qu'un petit officier voué à d'obscures besognes, que l'on déplaçait sans rime ni raison, surtout depuis que ses relations avec son père s'étaient refroidies, au vu et au su de tous. Il y eut même un commandant qui crut nécessaire d'écrire au sénateur Vidal que son fils avait comme maîtresse « une femme fardée d'Europe ».

Les déceptions de Carlos auraient peut-être été vite guéries si sa crise de soldat n'avait pas été aggravée par une crise filiale. Celle-ci avait été violente, irrésistible. Était-ce sa faute ? Était-ce celle de son père ?... Il n'aurait pas su le dire tant cet éloignement réciproque avait des causes profondes. Tenu à l'écart du foyer pendant les longues années passées au collège, il n'avait pour ainsi dire pas connu les joies de la famille. Dans sa mémoire, aucune de ces images radieuses et réchauffantes vers lesquelles, aux heures de détresse, on porte les mains, comme vers un âtre intérieur. Il ne possédait aucune photographie de sa mère, aucun souvenir tangible. Cela le bouleversait. Ah ! ces longues nuits de torture, en pleine crise d'adolescence, quand il chassait de son cœur les gracieuses images pour se la remémorer, cette mère si tôt disparue, l'arracher à l'oubli et la ressusciter. Il puisait aux sources les plus pures de son imagination les matériaux qui servent aux croyants pour forger leurs idoles. Tantôt il lui donnait les traits tranquilles et conventionnels de la Vierge, tantôt ceux des héroïnes décrites dans les livres. Mais, un jour, comme il passait devant la cathédrale de La Paz, il avait rencontré une dame en noir qui en sortait, tout adoucie par la prière. Son visage était pâle, avec des cernes bleuâtres autour des yeux, un air de noblesse triste et farouche. Carlos en reçut comme un coup au cœur, car sa mère devait avoir ce visage, ces yeux, ce maintien digne que donnent les malheurs supportés avec un silencieux courage. Il l'avait suivie de loin, cette inconnue. En la voyant marcher, il se disait :

— Elle doit avoir quarante ans. Mais quel air de jeunesse, malgré ses yeux fatigués ! Oh !... lui dire : « Maman, on a été si longtemps sans se voir !... La mort ne t'a point vieillie. Elle a tué seulement en toi le sourire... Maman, écoute. J'ai tant de choses à te dire... tant de choses... il nous faudra une nouvelle vie pour cela... »

Et la dame s'en allait lentement, sans faire attention aux bruits de la rue. Voilà longtemps que l'on marchait. On était sur le chemin du cimetière. Carlos eut un frisson. Était-ce un mirage ? Suivait-il un fantôme ? Non. L'inconnue s'arrêta devant une maison basse à la façade décolorée. Il pressa le pas, voulant

la revoir de près une dernière fois, car elle venait de frapper à la porte. Elle allait s'engager sous le porche lorsque Carlos, atterré, poussa un cri : « Non ! Non ! » si perçant qu'elle en demeura toute saisie. Et, après lui avoir jeté un grand regard étonné, elle disparut.

Ce souvenir, Carlos devait le garder toute sa vie, puisque maintenant il portait dans son âme, au lieu d'une image arbitraire, sa mère telle qu'elle était lorsqu'elle le pressait sur son cœur. Un beau visage pâle avec des cernes bleuâtres autour des yeux...

Connues plus tard, les femmes de chair n'étaient point parvenues, avec leurs minauseries et leurs mielleuses faussetés, à chasser ce fantôme. Bien au contraire, après chaque déconvenue amoureuse, Carlos était revenu vers sa mère, plus affamé d'affection qu'auparavant. Et bien souvent, pendant que sa bouche souriait aux mensonges du monde extérieur, son cœur confiait en secret à la morte ses petits chagrins de débutant. Colloque passionné dans les brumes du subconscient, là où les âmes, sans souci des obstacles que les corps dressent à l'envi les uns contre les autres, se rejoignent librement à l'instar des brises ou des nuées.

Une fois, il avait cru atteindre le bonheur : une jeune fille de Compiègne, blonde aux grands yeux bleu de lin. Elle s'appelait Germaine. Ils s'étaient plu. Carlos avait même songé à l'épouser. Mais le père de Germaine, inspecteur des eaux et forêts, honnête homme, bourru et sensé, avait refusé net, ne tenant pas à voir partir sa fille aux antipodes. Et, comme Germaine avait boudé huit jours de suite, sans boire, ni manger, il l'avait expédiée chez son frère, négociant à Longwy-Haut. Quelques tendres lettres, de plus en plus espacées, et puis l'idylle en était restée là. Ce ne fut, certes, pas une fin, les amours de la vingtième année ne finissent jamais tout à fait. Point de coups de tranchant ni de mauvais reproches. Mais une légère détente, l'estompé mélancolique des beaux paysages de qui l'on s'éloigne à chaque heure un peu plus, en vieillissant.

Ainsi dédaigné, Carlos était revenu insensiblement à son culte secret. Et, peu à peu, la douceur de la morte s'était mêlée, dans son âme, à celle de la fiancée perdue...

* * *

Que n'avait-il pas fait pour dissiper le brouillard qui embuait les premières années de sa vie ! Il s'était palpé, ausculté, pris de plus en plus d'une curiosité malade. Hélas ! rien. L'affreuse sensation de l'aveugle dont le bâton hésitant ne rencontre que le vide. Au plus lointain de sa mémoire, quelques visions disparates, confuses, à l'origine incertaine... Tout un océan de brume stagnante. Ah ! petit, tu avais beau griffer la roche de tes doigts crispés, ce n'était pas l'heure du miracle. Le souvenir ne coule que pour rafraîchir les lèvres de ceux dont la journée penche déjà vers le soir... Cette besogne exaspérante finit par aboutir à un sentiment de rancune à l'égard de son père. Malgré que la douce ombre maternelle, à jamais encluse en lui, n'eût porté la moindre accusation, Carlos, affamé d'exactitude, avait fini par échafauder un violent réquisitoire. Son imagination reconstitua tout : les infidélités, les brusqueries, les mauvais traitements. Des insultes, des coups, peut-être... A cette seule idée, il serra les poings et — ô prodige ! — des confins vaporeux de son enfance, vague, très vague, émergea alors l'image d'une femme dont la bouche lui souriait et dont les yeux versaient à la fois d'abondantes larmes.

Où ? Il n'aurait pu le dire. Il avait craint parfois que ce ne fût Germaine qui revenait, fantôme de son adolescence inquiète. La jeune fille n'avait versé des pleurs qu'une seule fois devant lui ; mais, sous l'éclat de son jeune regard, ils s'étaient vite évaporés comme de la rosée au soleil. Et Carlos avait souffert d'avoir pu confondre ces deux mirages. Il s'était demandé par quelle incohérence de son esprit endolori

la vivante pouvait se substituer à la morte ? Pourquoi n'avait-il pas eu l'intuition ni la force d'empêcher pareil sacrilège ? C'est que, dans le désarroi de sa solitude, il s'était abreuvé de toute la sensibilité que secrétaient en lui ces deux souvenirs jumelés. Ceux-ci, à l'encontre de ce que Carlos craignait, se complétaient d'étonnante façon. La disparue et l'absente, au travers des années, se rejoignaient et nouaient leurs mains immatérielles autour du cœur de cet enfant. Carlos n'eut ainsi désormais pour affronter les hasards que la protection et la tendresse de ces deux ombres...

Avec le temps, petit à petit, le désir l'avait saisi de se dévouer, de prouver à sa mère son affection exaspérée, de la défendre même contre d'inexistants ennemis. Dans son envie de ressusciter un insaisissable passé, Carlos eût voulu trouver un adversaire capable de lui rendre raison d'imaginaires offenses ou de lui expliquer l'énigme qui le torturait. Son amour pour la défunte — amour désespéré parce que posthume — le poussa jusqu'à la puérile vanité d'une forfanterie. Mais cet amour fut aussi impuissant que la haine. Autour de lui, rien que le vide, l'indifférence et l'oubli des autres. Des multitudes d'êtres pour qui les années écoulées étaient aussi impénétrables que pour lui-même et qui auraient écarquillé les yeux ou haussé les épaules s'il leur en eût parlé. Il était indéniable qu'il y avait eu autrefois des mauvaises actions qui demeuraient impunies. Mais le silence avait à jamais clos la bouche qui aurait pu parler, se plaindre, dissiper le mystère. C'est pour tout cela que, au bout des longues heures de méditation, c'était sans cesse vers son père que convergeaient sourdement et son courroux et sa tristesse.

Heureusement pour lui, ce bouillonnement intérieur s'apaisait pendant la période d'études. Son esprit trouva dans la poésie des mathématiques comme un dérivatif aux pensées fiévreuses. Son imagination, prise dans l'engrenage des calculs et des problèmes, s'éloigna du foyer où elle puisait sa morbide chaleur. Il eut l'ambition d'apprendre et de savoir. Il y parvint.

Après de longues années d'absence, il fut, un beau jour, rappelé en Bolivie.

A son arrivée, une rude épreuve : la première rencontre avec son père. Il n'y avait eu aucun mot déplacé, aucune allusion. Le passé est un mort auquel on ne touche pas avec des mains impies. D'ailleurs, que pouvait-il en rester dans l'esprit de don Pedro ? Il y avait superposé des images et des noms, comme dans ces tombes étroites et verticales, telles des puits, où l'on entasse les cadavres d'une même famille. Il n'y a plus que celui du dessus auquel on songe quelquefois parce qu'il ne s'est pas encore tout à fait dissous dans le néant. Aussi est-ce pour cela que don Pedro donna à Carlos une accolade cordiale. Et puis, de le voir jeune, mince, la taille bien moulée dans l'uniforme et revenu de l'étranger, cela le flatta un peu. Mais, lorsque Carlos sentit ses lèvres molles sur sa joue et sa mauvaise haleine, son sang ne fit qu'un tour. Il se raidit. D'invisibles mains se cramponnèrent à son cœur. Son visage adopta aussitôt un air de froide réserve de laquelle il ne se départit plus par la suite.

Son père l'emmena dans un café où se réunissaient des politiciens et des journalistes. Il lui fit prendre un petit verre, tout en lui donnant des conseils pour son avenir. Carlos, confiné dans un silence peut-être trop ostensible, écouta son langage trivial, amphigourique, ses propos décousus. Rien ne lui échappa. Ni cet ânonnement, ni ces mots bégayés, ni ces diminutifs méprisants employés pour qualifier êtres et choses, ni ces poches d'amnésie qui rendaient parfois la conversation de don Pedro ridicule et pénible.

Ah ! ce visage olivâtre, alourdi par l'affalement du menton et des joues ; sur les méplats, le petit coup de soleil d'une acné accusait un foie malade, des embarras gastriques. La sclérotique de l'œil gauche avait peut-être une nuée plus jaunâtre, et qui sait même si ce n'était pas cette chute prononcée de la paupière qui lui donnait un air de roublardise. Hormis ceci, presque rien n'avait changé. De quoi donc

Carlos s'étonnait-il ? S'il avait pu réfléchir un instant, il eût découvert que c'étaient ses propres yeux qui avaient appris à regarder.

Avec quelle minutieuse sévérité observaient-ils ! Et la jaquette de coupe incertaine, et la cravate au nœud tout fait, de couleur criarde et dont l'agrafe remontait sur le col, et cette dent aurifée dont l'importance obligeait la bouche à s'entr'ouvrir, et ce diamant outrancier enchâssé dans la chair dodue de l'annulaire, rutilante synthèse de toutes les verroteries dont ses ancêtres étaient si friands !...

Comme un moment don Pedro s'était levé pour parler à quelqu'un, Carlos le toisa en se disant : « Quel bel Indien ! » comme il eût dit : « Quel bel animal ! »

Il s'était alors demandé par quelle heureuse lubie de la nature rien de cet homme-là n'avait passé en lui. Se sentant peut-être promise à une mort prochaine, sa mère s'était tellement donnée au germe qui palpait dans ses entrailles qu'elle l'avait formé peu à peu avec le meilleur de soi et jusqu'au point de croire que l'enfant ne lui devrait la vie qu'à elle, à elle seule. Pauvre femme au cœur ulcéré, tu ne savais donc pas qu'à la redoutable alchimie d'une maternité exaspérée on sacrifie d'immenses ressources de jeunesse ! On ne s'approprie aussi exclusivement un être qu'en abandonnant son petit privilège de joies terrestres. C'est avec cet or-là que l'on paie les rêves audacieux que l'on ne verra point réalisés... A cette conception fiévreuse, à ces neuf mois de lutte silencieuse et opiniâtre dont il fut le frêle enjeu, Carlos devait son âme tourmentée.

Il était donc logique que, devenu homme, il opposât à l'insouciant oubli de son père une sourde et impitoyable inquisition.

Don Pedro ne remarqua guère l'attitude de son fils. Il prit cela pour un signe de farouche timidité et, qui sait même, pour un respect mêlé de crainte. C'était, d'ailleurs, ce sentiment-là qu'il avait toujours inspiré à son entourage. Et jamais il n'eût admis que son fils, même de loin, eût pu s'y soustraire.

*
*
*

Plus tard, à la suite des démêlés de Carlos avec un des instructeurs allemands, il avait donné rendez-vous au jeune homme dans le petit café malodorant où il l'avait précédemment mené à son retour d'Europe. Affalé sur une banquette, la mine renfrognée, les coudes sur une table fourbie par des milliers d'autres coudes, il l'avait questionné de ce ton sec qui lui était habituel. Oh ! cela n'avait pas été long. Ils avaient tout de suite croisé le fer.

— Le respect de l'individu, voilà ! s'était écrié Carlos. Comme base d'une patrie solide et homogène : l'égalité des races. Plus de faibles, d'illettrés, de déshérités, de *pongos*...

A ces mots, le sénateur avait bondi, en tâchant de relever d'un tic éperdu cette paupière qui l'empêchait de voir clair. Mais Carlos s'était hâté de poursuivre :

— Il faut leur donner des moyens de se développer. On n'y arrivera pas si vous leur imposez vos lois. Ce n'est pas la force qui prête à la loi sa justice. C'est seulement l'acceptation du peuple qui la rend juste.

— Des utopies !

— Si tu veux ! mais, pour ne pas les avoir comprises, qu'a-t-on fait depuis cent ans de cette Bolivie que nous ont léguée si belle Bolivar et le grand maréchal d'Ayacucho ? Une nation d'exception, malheureuse, corrodée de plaies internes, mutilée par la cupidité des voisins et l'insouciance des gouvernants.

— Tais-toi ! Je... je...

— Et pendant ce temps-là, les avocats ergotent, se chamaillent. Le Nord et le Sud se jaloussent ; l'Orient bouge. Point de routes. Des politiciens gavés...

— Tais-toi !

— Non, je ne me tairai pas. Avec cet égoïsme qui nous impose silence, comment

veux-tu que la classe indigène conçoive une patrie, en dehors du village, du champ et de l'horizon natus ? Vous lui bandez les yeux...

— Mais qu'est-ce que tu chantes là, put enfin articuler le sénateur ébahi. Chacun a le sort qu'il a.

— Et la femme ! Que fait-on ici pour son bonheur ? Rien !

— Allons donc ! Occupe-toi de tes affaires.

— Mais cela me regarde comme n'importe qui.

— Malheureux, on ne t'a pas envoyé en Europe pour te bourrer le crâne de pareilles bêtises. J'eusse préféré te voir rester à El Mataral.

— Père, comprends donc bien ceci...

— Tu m'agaces !

Pendant l'espace d'une seconde, ils s'étaient regardés dans le blanc des yeux, pâles, haletants. Et ce silence leur avait semblé gros de menaces et de tristesse.

Carlos avait encore essayé, d'un ton radouci, de susciter dans l'âme de son père un peu de cette générosité dont il débordait. Mais don Pedro, au paroxysme de la colère, l'avait fait taire d'un geste rageur. Et ils s'étaient séparés aigris, ulcérés...

Par la suite, don Pedro lui coupa tout subside et ses chefs eurent envers lui moins d'égards. Il fut envoyé dans un petit poste du sud-ouest, proche de la puna d'Atacama. Trois huttes solitaires, fustigées par le vent, qui montaient la garde du désert...

Cette injustice eut le don d'exaspérer la fierté de Carlos. Il glissa vers un orgueil renfermé et dédaigneux que la notion de sa propre supériorité irritait à toute heure. Cet orgueil, il le portera désormais comme un masque et comme une cuirasse. Et il ne manquera pas de l'opposer à la croissante autorité paternelle.

La tribu des Chiriguanos n'est qu'un rameau détaché de la grande race guaranie. Pourchassés par les Portugais vers le milieu du seizième siècle, ils quittèrent les bords du rio Parana, se dirigeant vers l'ouest, pour mettre entre eux et leurs implacables adversaires les vastes et mystérieuses plaines du Chaco boréal. Parvenus au pied de la cordillère des Andes, qu'ils n'osèrent franchir, ils trouvèrent une contrée fertile et agreste qui fixa leur humeur vagabonde. Peu à peu, au travers de sanglantes luttes séculaires, ils y acquirent un droit de cité que les conquérants espagnols respectèrent par la suite en échange d'une illusoire soumission. Rusés, voleurs, paresseux, ivrognes, ils ne furent tout à fait dominés que vers la fin du siècle dernier, bien plus par la souplesse évangélique des missionnaires italiens que par l'action souvent maladroite des colonisateurs.

Don Pedro Vidal n'était pas à proprement parler un Chiriguano, quoiqu'il en eût tous les signes extérieurs. C'était un métis, où évidemment le sang chiriguano avait le dessus, mais où, aussi, diverses autres ascendances avaient laissé, alluvions fâcheuses, moins de vertus que de vices.

Plus malin qu'intelligent, il reçut une éducation sommaire, telle que la donnaient en Bolivie, aux environs de l'année 1875, des cuistres farcis de latin d'église. Son père, vieux terrien paillard et matois, l'envoya de bonne heure à la ville prochaine où il obtint son diplôme de docteur en droit. Il fut alors naturellement porté vers la politique, car, à cette époque-là, comme aujourd'hui d'ailleurs, la politique était, dans les républiques sud-américaines, le débouché obligatoire des ambitieux.

Rentré dans sa province, le jeune avocat put briguer, sans grand effort, un mandat de député. Les élections se faisaient habituellement au presbytère de Saucès où son frère aîné, le curé, imposait à ses ouailles « le candidat du Seigneur ».

Ainsi, don Pedro Vidal siégea-t-il dix années à la Chambre. Il passa au Sénat aussitôt qu'il en eut l'âge, comme pour donner davantage à son mandat cet aspect de perpétuité qu'il entendait lui voir conserver, même après la mort de son frère et grand électeur, terrassé dans sa sacristie un matin.

Peu à peu se révélèrent en lui les deux traits fondamentaux de son caractère : autorité de fer feutrée de ruse et débordante sensualité. Sa situation politique et la mort de son père, dont il hérita les biens et la puissance, furent deux circonstances favorables au développement de ces travers. Il put ainsi dominer hommes et femmes. Ses trois mariages, d'ailleurs, n'eurent que ce seul but : soumettre tout à son plaisir.

Très renfermé, on n'aurait pu dire s'il se claquemurait en lui-même, en une sorte d'isolement dédaigneux, par manque de bonté ou par excès d'orgueil. Il poussait si loin cette tactique que, lorsqu'il demeurait silencieux, il tenait toujours les yeux baissés par crainte qu'un éclat trop vif des prunelles ne décelât la moindre de ses pensées. Nature revêche que n'avait pas atteinte la culture de la sensibilité ; dans le domaine émotif, il continuait d'être l'homme des bois.

Si jamais il se laissait aller, sous l'influence de l'alcool, à un bavardage immodéré, c'était pour se vanter de ses triomphes politiques : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela, j'ai refusé tel portefeuille... » Jamais un éclat de gaieté, un sourire, une détente. Son ivresse même était triste. Il s'était sagement soustrait aux honneurs et aux responsabilités, demandant en échange qu'on lui laissât les mains libres dans le coin de terre échü autrefois à ses aïeux. Au travers de tous les avatars des luttes des partis, il avait su conserver son mandat de sénateur. Il demeurait et persistait ; sa force était en raison directe de la durée. Tout gouvernement avait forcément recours à lui. On l'eût pris pour un de ces seigneurs féodaux de jadis dont la puissance était le complément indispensable de la royauté. On l'appelait, on le flattait, on lui parlait de patriotisme. Et lui, l'œil finaud, le dos en boule, les bajoues rentrées dans son large faux col, promettait tout... Si c'était quelque tyranneau porté au pouvoir par le hasard ou la chance qui le mandait, il louvoyait, se ratatinait à vue d'œil, se vieillissait à volonté pour ne pas inspirer de défiance et observait, questionnait tout en supputant les chances du nouveau venu. Avec lui, c'était toujours donnant, donnant. En échange de son adhésion, il demandait de nouvelles terres vers l'est qu'il payait deux centavos l'hectare, ou parfois même rien du tout, soucieux avant tout d'arrondir son bien. Et des postes pour sa famille et pour ses amis. A chaque voyage au siège du gouvernement, il rapportait de nouvelles nominations qu'il distribuait comme des friandises à ses principaux électeurs. Il les payait ainsi avec leur propre argent. Il devint, peu à peu, le chef incontesté du sud-est. Quelques jaguars pris au lasso lui avaient donné de bonne heure dans la région la renommée d'un homme courageux et adroit. Et les jaloux et les envieux s'étaient depuis lors soumis.

Mais, arrivé à cette haute situation, un immense orgueil avait gonflé sa poitrine. Comme un organe hypertrophié gêne les autres organes, ce sentiment puissant avait fait table rase autour de lui. Il n'y avait là, à l'entour, que ses cinq sens, meute famélique assise en rond dans l'attente de son bon vouloir. Au fur et à mesure que, dans son for intérieur, il s'était adressé des louanges, il avait été enclin, par la suite, à les marchander aux autres. Toute nouvelle qualité qu'il s'adjugeait était retranchée à son prochain. Il s'enrichissait ainsi immodérément aux dépens d'autrui. La tendresse même, ce laissé pour compte de l'amour, s'était vite étiolée en lui. Toute émotivité sentimentale avait été remplacée par une hyperesthésie sensuelle, en sorte que l'instinct de paternité, faussé par cette dégénérescence, ne formait plus qu'un corps à part enkysté dans son esprit. L'âge le poussa de plus en plus vers la femme. Mais ce que, dans son aveuglement, il prenait pour la voix de son cœur n'était que le cri d'alarme de son désir. Peut-être avait-il cru aimer sa première femme, la mère de Carlos. A vingt ans, on est pur, souvent malgré soi. Mais, par la suite, il avait fait un étrange pot-pourri d'unions légitimes, de toquades et de bâtards. Au travers de ces prétextes à tyrannie qu'étaient, pour lui, le mariage et les liaisons, cette illusion de l'amour avait décliné en raison directe de ses excès. Aussi, que de fois, lorsque ce dominateur, après avoir saccagé

des corps comme un félin une pelouse, desserrai' son étreinte, était-il atterré de sa solitude. Silence des sens harassés pareil à celui de la mort. La meute qui avait bondi à sa voix s'était soudainement tue, annulée. Et, le regard veule, les sourcils contractés par quelque idée mauvaise avec, aux commissures des lèvres, un pli de dégoût, il restait l'oreille au guet, épouvanté du vide qu'il s'était fait en lui-même.

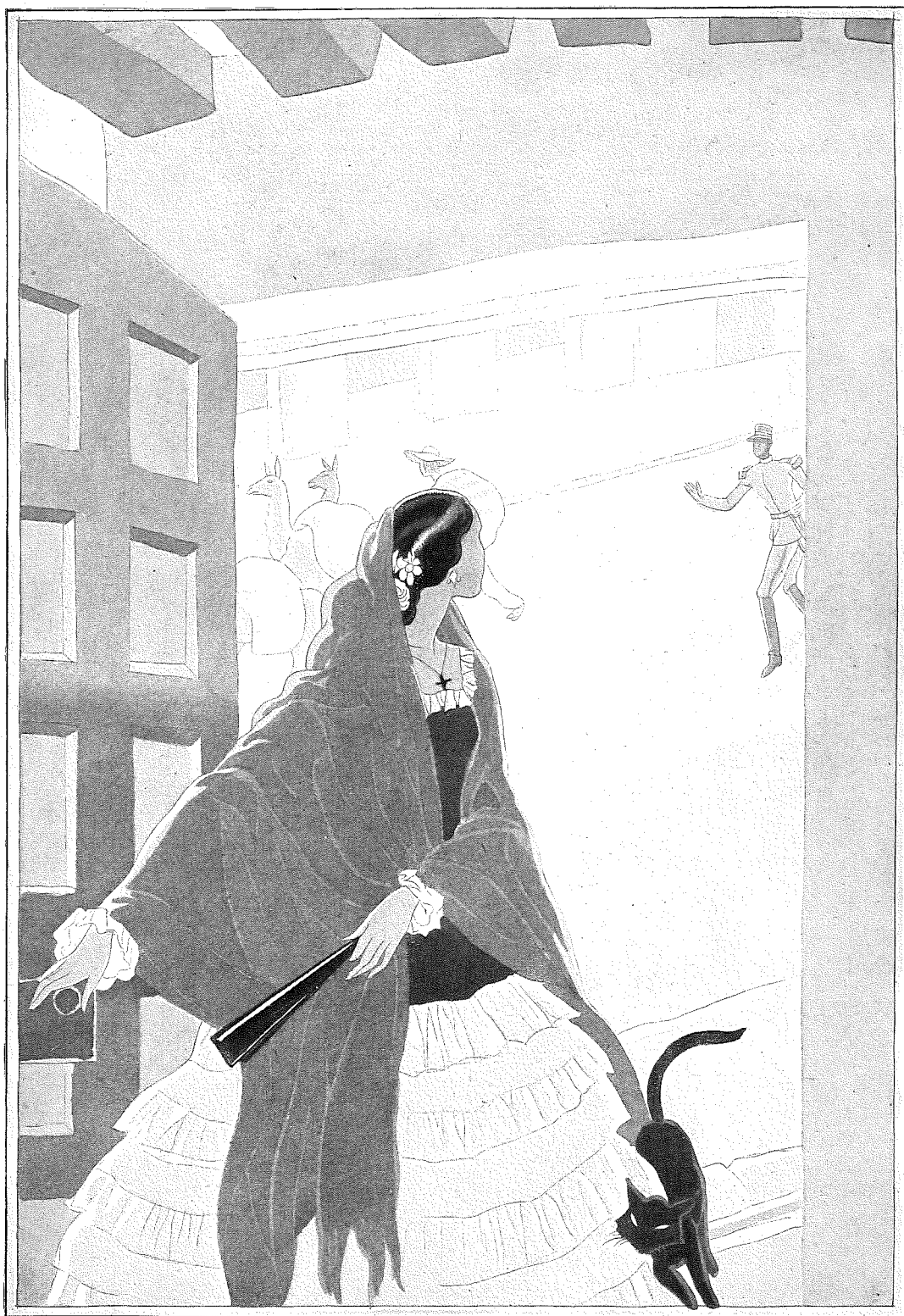
Une hargne soudaine lui faisait préférer alors des paroles grossières ; il buvait des verres d'alcool et puis enfourchait un cheval. Il partait ventre à terre, allant d'une métairie à une autre, rudoyant ici et cravachant là ; il fallait que les hommes, à l'instar de sa monture, subissent le sifflement de son dépit et de son fouet. Pendant quelques heures il parvenait à oublier ainsi cette poussée quotidienne de sable dans son cœur. Et ce redoutable patron serait devenu assurément fou si l'orangerie en déchaînant chaque soir autour de la maison son orage d'arômes, n'eût changé le cours de ses pensées et renouvelé le pitoyable mirage de ses sens.

C'était don Eusébio, toujours botté, éperonné, un sourire fielleux sur son visage de coing tavelé par la variole, qui était le pourvoyeur des plaisirs de don Pedro. Tous les gens du Cambério le redoutaient à cause de cela, car c'était sur les filles à peine pubères qu'il jetait son dévolu. Il connaissait les goûts de son maître et, au besoin, employait la manière forte. Les mères, ainsi contraintes, lui abandonnaient leurs enfants. N'avaient-elles point passé par là, elles aussi ? Quant à l'honneur, l'honneur qui proteste et qui regimbe, celui que les blancs placent au-dessus de la vie, avait-il bien un sens parmi cette quotidienne orgie de sèves, de parfums et de couleurs ?... Un fruit est mûr, on le cueille. Une fille est jolie, on la prend. Demain ce serait trop tard. Ici, la Nature est pressée.

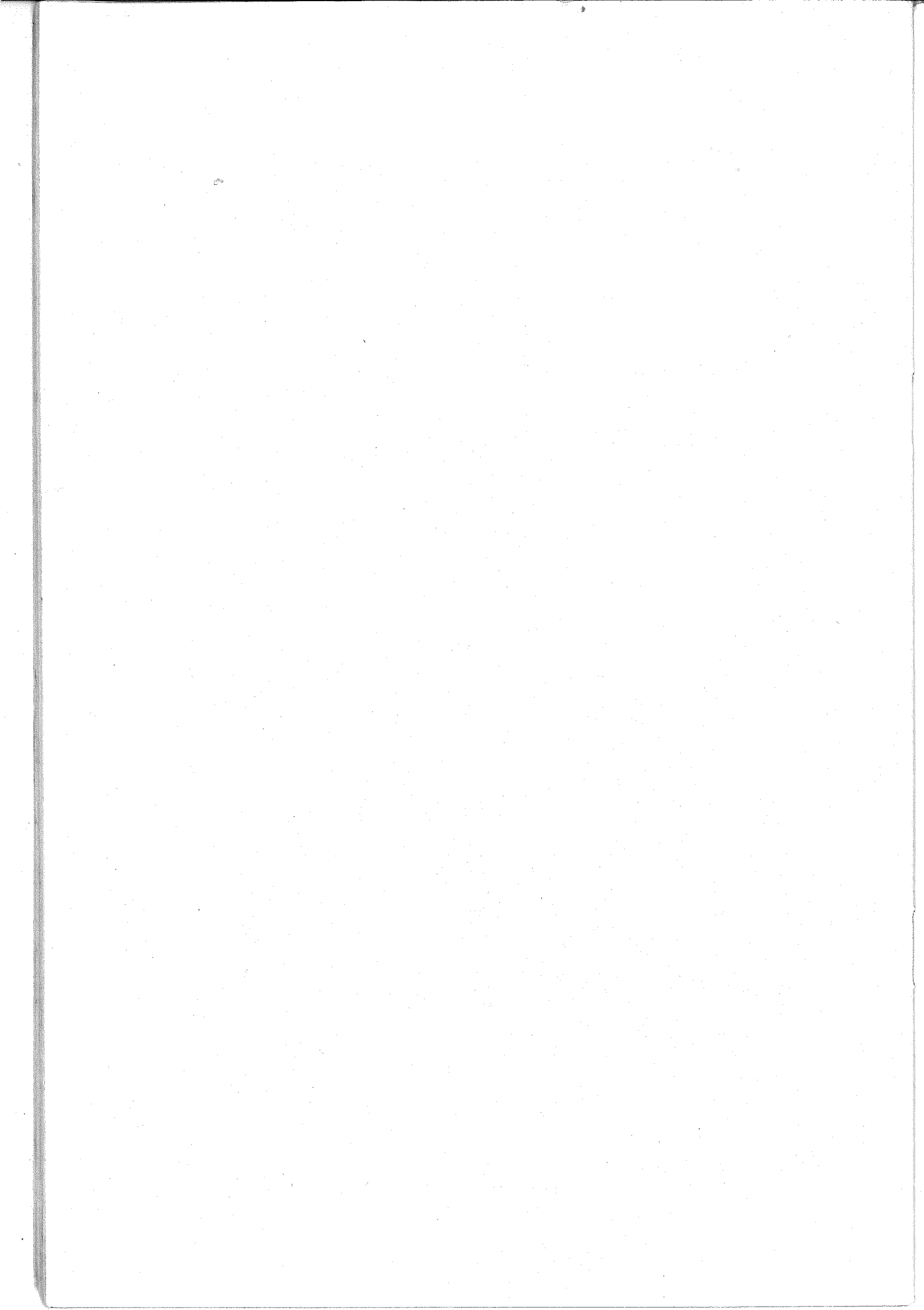
Qui aurait pu deviner tout ceci en rencontrant don Pedro Vidal pour la première fois ? Son visage impénétrable et son geste majestueux cachaient à merveille ses travers et ses vices. Mais une profonde poche autour des yeux, qui était comme le reflet renversé de la cavité sourcilière, se creusait, aveu pitoyable et muet du visage. Parfois ses bredouillements et ses confusions, que Carlos avait d'ailleurs tant remarqués, complétaient ces premiers symptômes d'un détraquement prochain. Mais ce n'étaient là que de faibles signes. Don Pedro était dans la force de l'âge ; à cinquante-neuf ans, il portait encore beau. Lorsqu'il enfourchait un de ses chevaux andalous à longue queue, parmi des lassos entortillés et noués près de l'arçon, à la mode des gauchos argentins, il avait l'agilité d'un jeune homme. Sa tête se redressait sous le *sombrero* incliné sur l'oreille, il humait l'air et, d'un coup de talon, enlevait sa bête. Et plus d'une femme qui avait courbé le front en le sentant venir écoutait, effrayée, décroître ce galop bien connu, là-bas sous les grappes pourprées des céibos.

*
* *

Depuis vingt ans, don Pedro menait cette existence, entrecoupée chaque hiver d'un séjour de trois mois à La Paz, pour la période parlementaire. Ah ! comme, parmi les civilisés, cet homme avait vite fait de se composer une physionomie, de prendre une contenance et, surtout, de passer inaperçu. On aurait dit d'un espion déguisé introduit par ruse dans une tribu ennemie. D'une amabilité plutôt timide, gêné par son faux col trop empesé, il était le plus débonnaire des sénateurs. C'est à lui que s'adressaient, pour avoir des subventions inscrites au budget, les missions, les communautés religieuses, les sociétés de bienfaisance. S'il ne brillait pas dans les tournois oratoires, en échange il jouait un rôle prépondérant dans les intrigues de couloirs. On le voyait aller de-ci de-là, cajôlant les uns, sermonnant les autres, les épaules robustes sous sa jaquette aux basques ballonnées, à cause d'une poche intérieure bourrée de lettres. En s'asseyant dessus, il se rappelait celles auxquelles il devait répondre. Et ce, à la grande joie de ses collègues amusés.



CARLOS, ATTRRÉ, POUSSA UN CRI : « NON ! NON ! »
SI PERÇANT QU'ELLE EN DEMEURA TOUÏE SAÏSIE.
(Page 19.)



Autant à El Mataral il était agressif, mauvais, cassant, autant à la ville il était paternel, affable, madré. Point de coups de patte, de mots durs, mais de l'adresse et une bonhomie souriante. Dieu sait par quel miracle il était arrivé à dissocier ainsi les multiples nuances de la force et à s'en servir si adroitement. Il y avait en cet homme une incroyable puissance d'adaptation. Aussi, tour à tour, suivant les besoins de son intérêt, il montrait sa face primitive ou bien il la couvrait du masque que les civilisés lui avaient appris à porter comme un excellent moyen de défense.

* *

Lorsque, après sa folle équipée révolutionnaire, Carlos se retrouva à El Mataral, la réception qu'on lui fit ne fut guère chaleureuse. Quatre policiers le conduisirent jusqu'à Montéagudo où il fut remis entre les mains de son cousin le sous-préfet qui, à son tour, l'accompagna jusqu'à la casa de hacienda.

Comme il fallait s'y attendre, le sénateur, bien ennuyé par l'arrivée de cet hôte imposé, avait fait grise mine. Rencontre de deux hommes qui, sans s'être jamais injuriés, portaient la gêne obscure de torts réciproques.

Et Carlos était revenu à sa mère avec une véhémence peut-être plus clairvoyante. Cette maison aux murs blancs était le seul témoin du passé. Sous son toit, l'image de la disparue se précisa davantage. Un jour, un grain de beauté sur une lèvre émergea dans la mémoire de Carlos et compléta un peu plus la physionomie douloureuse empruntée à l'inconnue suivie de rue en rue, au sortir de la cathédrale de La Paz. Une vieille Indienne lui parla aussi d'elle : « La señora était si bonne, si bonne, nous l'aimions bien. » Ces paroles si simples furent douces au cœur du fils.

Il ne chercha le cher fantôme ni dans la chapelle ni dans aucun endroit déterminé, car il sentait que l'air qu'il respirait lui restituait chaque jour davantage des parcelles de la morte. On eût dit qu'un dernier soupir avait été gardé quelque part, dans l'atmosphère, pour que plus tard il s'incorporât dans son âme à tout ce qu'il avait déjà pu capter d'elle par un effort désespéré de sa sensibilité.

Carlos se fût sûrement à jamais cantonné dans cette adoration intérieure, qui était le baume de sa solitude, sans ce détail raconté par son père à propos de l'irruption d'un jaguar dans la huerta.

Pendant toute une nuit il s'était redit les mots : « Ma femme, assez souffrante, trouva le lendemain le cadavre mutilé de l'Indien. Elle en perdit la raison et ne tarda pas à mourir. » Elle était donc devenue folle. Personne ne l'avait su. Ah ! sous quelle amertume avait-elle cédé, la pauvre femme ? Elle devait être bien touchée déjà pour que la simple vue d'un mort eût fait chavirer son esprit. Il questionna l'Indienne. « La señora demeurait enfermée plusieurs mois de suite dans sa chambre. Une migraine constante, disait-on... » C'était tout ce qu'il put tirer de cette vieille cervelle à demi obscurcie.

* *

Le lendemain de notre arrivée, Carlos et son père se retrouvèrent dans la véranda. Et voilà que, soudain, sans qu'il y eût préméditation, Carlos lui dit :

- Pourquoi ne m'avais-tu jamais appris que maman était devenue folle ?
- Qui t'a dit cela ? répondit don Pedro, feignant une grande surprise.
- Toi-même, hier, ici, devant nos hôtes.
- Moi ? J'ai dit ça ? Tu en as de bien bonnes, toi !
- Tu as dit ça, père.
- C'est drôle... J'ai peut-être exagéré sans le vouloir...
- Maman n'a donc jamais été folle ?

- Oh !... Quelle question... Non... Je ne crois pas. Et puis ma seconde femme a eu aussi quelques troubles cérébraux. Une fièvre puerpérale. J'ai peut-être confondu.
- Mais je voudrais tant être fixé, père.
- Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?
- Le seul qui doit savoir cela, c'est moi...
- Qui est-ce qui va te renseigner, puisque moi-même... je ne sais plus...
- Tâche de bien te rappeler, père...
- Me rappeler ! Eh bien, mon garçon, tu vas me faire le plaisir de ne plus évoquer d'aussi tristes choses. Le passé, c'est le passé, on n'en parle plus .
- Mais si le passé se vengeait ?
- De quoi se vengerait-il ?
- De l'oubli.
- Les morts ne se vengent pas. Laisse-les dormir en paix.
- Qui sait ?
- *Basta, hombre ! Qué fastidioso !*

Et don Pedro, d'un geste brusque, fit taire son fils.

Dans le silence de la casa de hacienda, on entendait tout. Il m'avait suffi de laisser ma porte entr'ouverte pour que je ne perdisse un seul mot de ce dialogue. C'était le premier secret qu'El Mataral me livrait.

*
*
*

— Quel homme ! Quel homme ! me disait Treweek en me racontant sa promenade à Itibi. Il n'entend pas un mot de mécanique. Et il a voulu faire marcher cela, à lui seul, après qu'il eût congédié l'Argentin qui avait monté la distillerie. Résultat : tout est en plan.

— Mais l'alcool qu'il vend, dis-je, comment le fabrique-t-il ?

— Des machines humaines. Alambics en chair et en os. Deux cents Chiriguanos qui triment nuit et jour, comme les esclaves de Sierra Leone, par des températures infernales. L'âne des *norias* arabes qui tourne sans répit n'est pas plus malheureux.

— Bigre !

Treweek me regarda gravement et poursuivit :

— Don Pedro m'a demandé de lui parfaire son installation. Qu'en pensez-vous ?

— Hum ! Et le temps ? dis-je un peu inquiet.

— Trois semaines, peut-être quatre, s'il pleut. Mais, en échange, il m'a promis six *arrieros* expérimentés pour le reste du voyage et des provisions et des bêtes de somme.

L'Anglais, à l'encontre de son habitude, eligna de l'œil en ajoutant :

— Je ne pouvais pas refuser, car, pour finir de me convaincre, il m'a offert une chasse au *jucumari*...

— Le *jucumari* ?

— Une sorte d'ours brun qui se tient sur les hauteurs boisées qui surplombent Itibi. Il est très difficile, paraît-il, de le dénicher. Seuls, des chiens dressés y parviennent. Très malin, ce Baloo...

— Eh bien, soit, restons. Pas pour votre plantigrade, mais pour l'intérêt que m'inspire la compagnie promise des six *arrieros*.

— Il faudra procéder avec beaucoup de tact, car la moindre faute nous aliénerait cet homme. Et, alors, il n'y aurait plus qu'à battre en retraite; il nous rendrait la vie intenable.

— Mais, au fait, que pensez-vous de lui, Treweek ?

— Peuh !...

— Vous vous targuez néanmoins d'un certain sens psychologique !

— Donnez-moi vingt-quatre heures pour répondre.

On vint nous avertir que le déjeuner était servi.

Don Pedro, comme d'habitude, se tenait sous la véranda et lisait gravement des lettres à voix basse. On aurait dit un prêtre marmottant son bréviaire. Sur son front, ses cheveux humides se relevaient tout frais peignés. Et son visage, serré aux tempes par les branches dorées des besicles, prenait la forme d'une vague guitare molle et grasse.

A notre approche, il plia ses papiers, les mit dans une poche intérieure de son veston et vint à nous avec cet air absent que donne la lecture.

On se mit à table.

Don Pedro, en dépliant sa serviette, prononça la phrase déjà rituelle.

— Ma femme, toujours souffrante, vous prie de l'excuser.

Treweek offrit ingénument des comprimés anglais contre les migraines des tropiques. Un remède merveilleux employé aux Indes. Don Pedro eut un hochement de tête, sans un mot d'acceptation ou de refus.

On parla un peu de tout. Treweek, avec cette malice un peu lourde des Ecossais, aiguilla la conversation vers les richesses de la région que nous allions visiter.

— Des richesses, grommela notre hôte, c'est vite dit. Il y en aura peut-être dans deux siècles, quand on aura de la main-d'œuvre. Agriculture et élevage, hors de ça, rien !

— Et ne croyez-vous pas que les cordillères d'Incahuasi et d'Aguarague ne puissent être intéressantes ?

— A quel point de vue ?

— Métaux.

— Je ne crois pas... C'est de l'ardoise, messieurs... et si je ne me trompe, l'ardoise n'est pas l'indice d'une zone minéralisée.

— Et le pétrole ? questionna de nouveau l'ingénieur, d'une voix détachée.

— Il n'y en a pas, répondit d'une voix sèche don Pedro.

— Pas possible !

— Il n'y en a pas ! C'est moi qui vous l'affirme. Les moines franciscains prétendent posséder sur leurs concessions des affleurements... N'en croyez rien. Qu'en savent-ils, ces moines ?

Et ses yeux dardaient vers nous la petite vrille de leur regard.

— Du pétrole... peuh ! Il n'y en a que chez les épiciers de Montéagudo. Du bon pétrole américain en bidons... oui, en bidons de fer-blanc.

Il s'arrêta net pour jouir de sa trouvaille.

— Il devrait cependant y en avoir, renchérit Treweek, puisque ce sont les mêmes courants qui viennent du Pérou et du Mexique.

— Il n'y en a pas !... il n'y en a pas !... des blagues !...

Il s'agrippait à son idée des deux mains, par crainte de s'en voir détacher par quelque argument inespéré. On sentait en lui le vieil Indien méfiant qui cache par crainte.

— Ce serait une richesse inouïe, señor Vidal, fis-je, comme l'étain sur les hauts plateaux.

— Et que sont-ils devenus les hauts plateaux, señor ? Un nid de bandits et d'aventuriers. Toute la lie du Chili a passé par là... Qu'ont-ils pu faire à Llallagua, *Dios mio* !... Ici, ce serait pareil. Des milliers d'étrangers... Non ! Non ! pas avant que je meure... Je dois avouer que je suis nationaliste à outrance. Je vous en demande pardon... Mais j'ai là-dessus des idées très arrêtées... Je les ai d'ailleurs exposées au sénat... Quant au pétrole, c'est un mythe... Qui a pu vous faire croire ça ?... Qui ?... On vous a trompés, señores...

Don Pedro avait haussé le ton. Un sourd reproche perçait sous ses paroles.

Ses mains chiffonnaient un peu la nappe. Et les deux houppettes de poils de sa lèvre tremblaient.

Je crus devoir le rassurer.

— Nous ne nous intéressons guère au pétrole. Et personne ne nous en a parlé. D'ailleurs, nous venons d'être fixés par vous-mêmes. Si mon ami Treweek a pu émettre une hypothèse, c'est par une simple déduction tout à fait illusoire. Et d'ailleurs, qui oserait vous contredire ?

— C'est qu'il y a des écrivailleurs qui ont osé affirmer cela dans les journaux. Il y a même, à Sucre, des capitalistes qui se sont risqués à envoyer des *catadores* chercher ici des sources de pétrole... Ah ! ce qu'ils m'ont ennuyé !.. Je les avais prévenus... Un est mort égorgé par un jaguar... Un autre a été frappé d'insolation ! Le troisième n'a pas osé revenir à El Mataral et a passé en Argentine... Les capitalistes de Sucre en ont été pour leur argent...

Un éclair de plaisir passa dans ses yeux.

Nous étions fixés. On parla d'autre chose, pendant qu'un domestique servait le café.

Treweek, pour se dégourdir l'imagination, s'était lancé dans une histoire de chasse.

La chaleur était torride. On aurait dit que le mur de toile nous séparait d'une fournaise. Midi total. Chaleur plénière. Heure à laquelle des insectes étourdis rampent au ras des murailles, en quête d'un doigt d'ombre, au risque de se faire écraser par les hommes.

Carlos s'esquiva pendant que notre hôte parlait, comme d'une chose décidée, de la prolongation de notre séjour à El Mataral. Je demeurais silencieux, ne voulant risquer aucun mot qui pût frapper sa méfiance toujours en éveil. Ni une acceptation trop empressée qui l'eût étonné, ni un refus trop sec qui l'eût froissé.

— Cette halte vous fera grand bien, señores, dit-il, on ne doit jamais aborder le Chaco sans une sorte d'initiation préalable. Cela est nécessaire au corps autant qu'à l'esprit. Et puis, c'est toujours un repos...

— Si Mr. Treweek accepte, je ne vois, pour ma part, aucun inconvénient, dis-je, trop heureux de pouvoir vous être utile, don Pedro.

Treweek improvisa le mieux qu'il put un petit speech très drôle que nous ne comprîmes qu'à moitié. Pour combattre la chaleur, il avait bu un bon quart de la bouteille d'*aguardiente* que l'on apportait toujours vers la fin des repas. Son œil s'était arrondi comme celui d'un coq et son visage baignait dans une buée incarnadine qui, pour la première fois, émoussait le tranchant déplaisant de son profil.

Don Pedro le regardait tout heureux. Sa distillerie, par le plus curieux des hasards, allait enfin fonctionner. Sa pensée envisagea aussitôt la possession effective d'une « usine » à lui, avec des machines, un moteur et des courroies sifflantes, au lieu d'une installation inerte et revêche qui semblait narguer son impuissance. Ce serait, à l'avenir, des centaines d'hectolitres d'alcool à vendre aux peuplades de l'est... Il eut l'air de faire un calcul mental. Ses sourcils se froncèrent. Son regard se figea. Et puis, une satisfaction muette éclaira sa face. Son nez renifla, déclenchant par transmission un rictus comique de la bouche. O prestige d'un chiffre obtenu par une muette multiplication ! Malgré sa fourberie, cet Indien ne parvint pas à cacher l'espoir de tout le profit qu'il comptait tirer de notre présence à El Mataral. Au lieu d'engager un ingénieur à l'étranger, dans des conditions onéreuses, n'était-ce pas la ruse la plus consommée d'obtenir gratis d'un voyageur de passage un travail aussi indispensable à ses intérêts ? Ah ! le sacré matois, il en jubilait en sirotant son petit verre. Tout à coup, il fut pris d'une légère quinte de toux. Cela tenait de l'étonnement et de l'oppression, ou peut-être aussi d'une gorgée d'eau-de-vie mal avalée. Mais, n'était-ce pas surtout une façon bien adroite de dissimuler une hilarité débordante ?...

Treweek le regardait d'un œil vacillant. La torpeur le gagnait. Moi-même, je me sentais tout engourdi. Un souffle d'étuve venait du patio. Une lassitude brusque tomba sur nous. On n'eut plus la force de parler. Chacun tassa en silence des miettes d'idées dans sa tête, tandis que la sueur perlait aux tempes.

Don Pedro, s'arrachant en un sursaut de volonté à l'emprise de cette atmosphère étouffante, s'éloigna d'un pas lourd pour aller faire sa sieste. Nous l'imitâmes.

Quelques heures après, comme j'étais dans ma chambre attendant que la soirée apportât un peu de fraîcheur, j'entendis au loin une voix de femme.

C'était un de ces airs créoles, traînants et comme accablés de chaleur et de nostalgie. On les chante dans les provinces de l'ouest de l'Argentine, du Pérou et en Bolivie. Airs plaintifs de la sierra ou de la pampa empreints d'une douceur infinie ; succession de six ou huit notes qui disent en raccourci la tristesse des grandes étendues où errent les chercheurs de fortune. Musique indigène que la conquête espagnole a légèrement dénaturée ; preste ou monotone, elle s'accorde aussi bien à la joie matinale des sommets qu'à la mélancolie des plaines où les voyageurs se hâtent aux approches du soir...

La voix était fraîche, un peu grêle peut-être. La chanson banale. Des bribes de phrases qui arrivaient jusqu'à moi pleuraient un amour malchanceux et appelaient à grands cris l'oubli.

Je relevai le store. La femme devait chanter à une fenêtre assez éloignée de la mienne. Penchée sur la huerta aux sortilèges, elle égrenait d'un accent passionné des appels inexplicables. Puis ce fut le refrain, deux vers butés, mauvais et tristes comme une fin d'amour.

*Ni aun cuando me busques, ni aun cuando me halles,
No te he de amar, no te he de amar... (1)*

Au flamboiement paisible du soleil, ces paroles ajoutaient un élément de malaise. On ne pouvait concevoir qu'un cœur humain pût se soustraire à la formidable griserie des champs embrasés. L'orangerie, arrachée à sa somnolence, commença de balancer ses cassolettes. Il me sembla percevoir l'égouttement de ce chant qui pénétrait au cœur même de l'immense feuillée.

Était-ce doña Maria ou bien quelque autre femme qui, profitant du sommeil des maîtres, laissait son âme s'épandre en liberté ? Ce mystère ajoutait un charme croissant à l'après-midi déclinant. Pour moi, passant d'un jour destiné à ne plus jamais revenir, la présence invisible mais combien troublante d'une inconnue ajoutait une singulière poésie à cette vieille maison blanche gardée à vue par trente mille orangers armés de senteurs. La certitude de son existence voilée — ô magie de la douceur féminine ! — donnait à ces lieux l'attrait irrésistible de ce qui doit être seulement savouré par l'imagination.

Était-elle contente de son sort, celle qui menaçait de ne plus aimer quoi qu'on la cherchât et qu'on la trouvât ? Quels désirs fleurissaient en son cœur ?...

Avait-elle songé que ces terres dévoreraient bien vite sa jeunesse ? Qu'elle ne serait, elle et son joli corps, fourmillant de sensations, qu'un aliment de plus de l'éblouissante fournaise ?...

Et dire que dans cette maison si éloignée du monde, depuis des années et des années, des femmes avaient ainsi dépéri, roussies par le soleil, étiolées par des maîtres exigeants, sans que la féerie tenace du paysage eût sauvé un peu de leur âme ! Pareils aux fleurettes de la forêt, que de rêves nés et morts avec elles !..

Et c'était peut-être toutes les désillusions de ces mortes que, mêlées aux odeurs des feuilles et de la terre, cette dolente chanson résumait. Une grande mélancolie

(1) Même si tu me cherches, même si tu me trouves,
Je ne t'aimerai pas, je ne t'aimerai pas !

m'étreignait. J'osai penser que El Mataral a été, de tout temps, une vaste geôle verte qui n'a jamais laissé s'enfuir ses prisonniers.

— Vous intéressez-vous vraiment au pétrole ?

C'était Carlos qui me posait cette question. Il était venu, le lendemain, me retrouver dans ma chambre.

Mis en garde par l'attitude méfiante de son père, je lui répondis d'un ton évasif.

— Oh ! Je n'y entends rien, moi non plus, renchérit-il. Je ne suis point un géologue. Mais je tiens tout de même à vous dire que bien souvent, au cours de mes randonnées, j'ai rencontré des couches huileuses à la surface des ruisseaux. Et cela avec une forte odeur de pétrole. Un jour, après une longue course dans les bois, mon cheval assoiffé m'entraîna vers un torrent dont on entendait au loin le murmure. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant la bête, harassée, à la langue sèche et pendante sous le mors, renifler cette eau et s'en détourner toute déçue ! Les lunules moirées qui la parsemaient m'expliquèrent assez la déception de la pauvre bête. Du pétrole, toujours. Alors...

— Mais votre père nous a dit le contraire. Et Dieu sait s'il connaît les moindres recoins de El Mataral.

Une grande tristesse détendit les traits de Carlos. Et il murmura :

— Mon père... Oui... mon père a bien dit cela. Mais...

— Comment expliquez-vous son erreur ?

Il n'eut pas l'air de m'écouter. Ses yeux fixaient le carrelage rougeâtre de la chambre d'un regard trouble où je sentais toute la gêne qu'éprouve un fils à démasquer davantage son père. Peut-être regrettait-il de s'être laissé aller à des confidences, du reste bien explicables, après une réclusion morale aussi longue que la sienne. Je sentais qu'il hésitait, qu'il devait penser : « Une phrase encore et cet étranger connaîtra l'horrible drame qui se joue ici... Encore une question et il saura ce que moi-même je n'ose avouer encore... » Je n'aurais pas su dire si c'était une sorte de pudeur ou un reste de méfiance. Je décidai de vaincre ses derniers scrupules.

— Votre père a-t-il un intérêt à cacher l'existence de ce pétrole ? lui demandai-je. Soyez franc. Vous m'avez inspiré trop de sympathie pour qu'il puisse y avoir entre nous la moindre arrière-pensée.

— Si mon père soutient qu'il n'y a point de pétrole ici, c'est qu'il est convaincu du contraire.

— Mais, quel intérêt ?

— Aucun. L'Indien cache tout, par instinct... Il en a toujours été ainsi. Pour lui, tout étranger, c'est le conquistador rapace de jadis venant lui prendre son bien. La crainte ancestrale est plus que jamais vivace.

— Mais, chez un homme comme le sénateur Vidal, on devrait s'attendre à un tout autre caractère.

Carlos eut un sourire triste. Puis, sans oser lever les yeux vers moi, comme un délateur que son acte effarouche, il me dit tout d'un trait :

— Mon père ne dit jamais ce qu'il pense. Voilà un an que, jour par jour, je le constate. Que de mensonges !... Je feins d'y croire. La seule fois que j'ai osé le contredire, il a fini par s'emporter. J'ai dû me taire, comme je me suis tu lorsqu'il a assuré qu'il n'y a pas ici de pétrole. Alors, pourquoi mûrit-il un projet de loi défendant à l'avenir toute concession, sous prétexte que l'Etat doit, dorénavant, tout exploiter. Il en a parlé à don Eusebio, un soir qu'il avait bu plus que d'habitude. Eh bien, moi, je vais vous prouver qu'il n'a point dit la vérité. J'ai un colon de toute confiance, Lorenzo, le frère de ma nourrice. Je vais l'envoyer chercher des échantillons. Vous jugerez.

— Je n'en doute pas et vous remercie de cette marque d'amitié. Mais que votre père n'en sache rien. Je vois qu'il n'aime pas les étrangers.

— Il les déteste. Je suis certain que, au fond de sa pensée, il désiretait vous voir rebrousser chemin, mais son intérêt est plus fort que tout. Ah ! vous allez avoir le temps de le connaître, allez ! A part le grand plaisir que votre compagnie va me donner, j'en aurai un autre tout aussi grand : vous voir vérifier, mot par mot, jour par jour, tout ce que j'ai osé vous dire. Un fils qui accuse son père est, je le sais, fort peu sympathique. Mais si j'ai clamé devant vous ma détresse, c'est qu'au travers de ces longs mois de captivité je l'avais déjà révélée aux quatre coins de cet horizon qui m'enserme. Maintenant même, il faut que je sois bien à bout pour parler comme je le fais, n'est-ce pas ?

Il se tut. Aucune voix pour répondre à cette question qu'il posait d'un air ingénû et surpris. Pauvre petit, que peut la faible nature humaine contre les embûches des grandes forces aveugles ? Quel esprit soumis à cette incessante macération aromatique peut garder assez de sang-froid pour tenir courte la laisse des passions ? Et quel meilleur excitant pour elles que les lointains souffles de la forêt venant mêler ses sauvages essences aux poisons des orangers ?..

J'étais encore à réfléchir sur son étrange destinée que, déjà, Carlos, avait quitté ma chambre en me disant :

— Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais faire appeler Lorenzo.

J'écoutais son pas nerveux décroître le long du corridor, traverser le patio et se perdre, au delà de la barrière, vers le *Cambério*.

Ainsi, don Pedro Vidal, qui semblait tant craindre les étrangers, avait ramené à El Mataral, par un singulier concours de circonstances, un être aussi dangereux pour lui que le plus cupide des émigrants. Et cet être était issu de son être. Il portait son nom. Mais un autre monde avait modelé et son esprit et son âme. D'autres idées fourmillaient dans son cerveau. Ses yeux avaient contemplant d'autres horizons. Ils en gardaient encore cette expression de saisissement et d'ivresse que donnent les voyages dont l'enchantement coïncide avec celui de l'adolescence. Et c'était ce fils, éloigné pendant de longues années à cause de marâtres successives, qui, frémissant d'une colère contenue, revenait pour assister à sa naissante décrépitude. C'était l'adversaire installé à demeure dans la maison. Une intelligence claire et nette prête à déjouer la ruse ; une culture solide en face des sommaires connaissances juridiques acquises tout au long d'oiseux débats parlementaires ; une sensibilité de femme déployée comme un pennon au vent et balayant, à chaque instant, les vingt apophtegmes de droit constitutionnel que ressassait don Pedro aux heures de beuverie. Et puis, et surtout, l'enivrante et silencieuse insolence de la jeunesse...

Maintenant ces deux malheureux vivaient là, côte à côte, mangeant le même pain, abrités sous le même toit. Ils étaient les deux roues dentées d'un engrenage qui ne pourraient désormais se mouvoir sans grincer et sans se mordre. Dans cet immense domaine perdu aux confins de la Bolivie, loin des chemins de fer, loin des hommes et de leurs lois, un duel sourd et morne venait de commencer.

Et, par cet après-midi de printemps alourdi déjà de canicule, je supputais avec angoisse l'issue d'une pareille lutte.

Treweek ne fait pas la sieste. Assis sur un pliant, le torse nu, il griffonne son journal. Son cou violacé se tend comme celui d'un vieil aigle déplumé. Il se tient presque droit, la ligne de son profil découpée sur le mur blanc. Il se tourne vers moi. A son regard braqué comme un browning, je reconnais qu'il a bu. Je dois donc profiter de cet état de grâce pour lui parler.

— Que pensez-vous de notre hôte ? lui dis-je à brûle-pourpoint.

Il hausse les épaules et grogne :

— Une brute !

— Il a pourtant des qualités.

— D'une brute ! Pour bien connaître quelqu'un, je me soûle en sa compagnie. Truc infailible. Huit fois sur dix, il perd la boussole avant moi ; j'ai donc le temps de faire ma petite étude. Nous nous sommes déjà grisés trois fois ensemble, le sénateur et moi, juste assez pour que je puisse vous dire : une brute.

Mr. Treweek est bien le pince-sans-rire pittoresque de l'Oversea. Va-t-il me dire qu'un ivrogne ressemble à un coquillage, lui qui prétendait que les mappemondes chantent ?...

— Indien felleux, murmura-t-il. Foie hypertrophié. Observez le cercle sénile de sa fuyante prunelle. Et cette acné, comme un reste de pudeur, rose sur ses joues blêmes. Il y a cent ans, ce beau mâle eût été chef de tribu. Pour lui, autant de femelles que pour un tapir. Il eût exterminé, violé, brûlé... Je le vois, autour d'un monceau de cendres, danser en glapissant la sarabande des guerriers victorieux...

— Diable ! Treweek.

— Je n'improvise pas. Voilà mon journal. Si quelque jour vous vous avisiez d'écrire un récit de notre expédition, vous pourrez le piller à votre guise.

— Mais, malgré ce redoutable atavisme, croyez-vous que nous puissions compter sur l'appui de cet homme ?

— *Never !* j'en mettrais ma main au feu.

Et, par une habitude toute britannique, il allongea vers la flamme d'un âtre imaginaire deux mains tremblantes aux doigts décharnés.

— Mais nous comptons sur Carlos.

— *To be sure.* Racontez.

Treweek, en disant ce mot, se rengorge. Va-t-il demander le *Times* ? Son pliant n'a pas de dossier. Et nous sommes loin du confort de Londres.

Alors, il sort un petit brûle-gueule culotté par les reflets d'une centaine de ciels différents, le bourre de virginian, d'un pouce entêté, et puis s'enveloppe d'un brouillard de fumée, comme un navire de guerre qui se camoufle. C'est toujours ainsi qu'il cache ses émotions. Mr. Treweek a la pudeur des dieux et des magiciens.

Après m'avoir écouté, il ouvre la bouche et quatre mots anglais s'en échappent, comme quatre boys enfumés :

— *Quite a good chap !*

— En dehors de cette question de pétrole, je dois vous avouer, mon cher Treweek, que je commence à m'intéresser grandement au sort de Carlos. On l'a interné dans cette hacienda comme dans un asile. C'est inique.

— *Aoh !*

Et mon laconique interlocuteur, mettant de côté sa pipe, daigne redescendre sur terre. Une volute de fumée, arrondie, en halo, s'attarde sur la simplicité de son crâne duveté de roux.

— On l'a confié à la garde de son père.

— Et des éléments.

— Ne pourrait-on pas faciliter son évasion ?

— Dangereux... dangereux... Nous sommes venus ici avec un objectif déterminé. Pas de distractions. Je déteste la sentimentalité dans le *business*. Quand j'aurai fini mes observations, repéré les anticlinaux, scruté les strates, les failles, étudié leur origine, leur âge, eh bien ! on pourra faire une petite partie de sentimentalité... En attendant, ne nous mêlons pas de ce qui ne nous regarde pas.

Le ton de Treweek est tel qu'il n'admet aucune réplique. Il en est toujours ainsi lorsqu'il parvient à exposer d'une façon nette des idées logiques. Je ne peux qu'acquiescer...

(A suivre.)

LES LIVRES NOUVEAUX

L'Amérique à la conquête de l'Europe.

On a pu, depuis quelque temps, observer que les études françaises sur l'Amérique se faisaient de plus en plus nombreuses. Cela n'a rien de surprenant. Depuis la guerre, l'activité des Etats-Unis inquiète la vie économique mondiale. Voilà dix ans, déjà, le livre de M. Demangeon : *Déclin de l'Europe*, fit une profonde sensation. Ces pages, vraiment prophétiques, témoignaient d'une compréhension aiguë des changements provoqués, sur notre globe, par le grand conflit. Aux lendemains de la paix, dans ce désordre général où les continents cherchaient à recouvrer leur équilibre détruit par quatre années d'une lutte sans exemple, il fallait quelque divination pour apercevoir tout ce que notre vieux monde avait perdu à s'entre-déchirer et pour démontrer que l'hégémonie allait passer à des continents plus jeunes, émancipés de la tutelle européenne par la grande aventure dans laquelle l'Europe a sacrifié le meilleur de ses énergies et de ses ressources. Le *Déclin de l'Europe* a été le premier cri d'alarme jeté, par un guetteur attentif, à un continent douloureusement absorbé par la liquidation complexe d'une crise qui, d'ailleurs, continue sous des formes nouvelles.

Les tendances esquissées par le livre de M. Demangeon se sont précisées depuis la publication de cet ouvrage. De tous les bénéficiaires de la guerre européenne, les Etats-Unis se sont révélés comme les plus grands et les plus forts. Plus encore même que par leur développement économique, c'est par leur emprise financière sur le monde et sur l'Europe que les Etats-Unis se sont annoncés comme les maîtres possibles de la terre.

Le vieux monde se laissera-t-il « vassaliser » par la technique et l'or de la jeune Amérique? Problème angoissant et obsédant si l'on songe que déjà les Etats-Unis ont réalisé plus qu'à demi la menace apparue depuis dix ans. A qui en douterait, le livre ardent et pathétique : *L'Amérique à la conquête de l'Europe* (Armand Colin, édit.), que publie M. Charles Pomaret, député de la Lozère, spécialiste éminent des questions économiques, ouvrira les yeux.

Cette analyse puissante, qui repose sur une large base documentaire, en grande partie inédite, abonde en vues ingénieuses. Elle montre notre commerce et nos industries européennes comme ensevelies sous l'avalanche des produits *made in America*, cependant que les Etats-Unis relèvent sans cesse le mur de leurs tarifs protecteurs. Ainsi se précise et s'amplifie « la conquête économique ». De plus, l'énorme tribut des dettes de guerre, les profits réalisés par l'Amérique pendant et depuis la tourmente refluent sous la forme de placements sur l'Europe appauvrie. Peu à peu, l'électricité, l'automobile, le cinéma, le pétrole, des industries absolument vitales pour nous, passent sous le contrôle des trusts ou des rois de l'industrie d'outre-Atlantique. La finance de Wall Street s'insinue dans les gérances publiques des nations de l'ancien monde, qu'il s'agisse des Etats, des municipalités ou des grands services publics. C'est la « conquête financière ».

Devant le danger que fait courir à l'économie européenne l'Amérique tentaculaire, comment réagir? C'est ce que recherche enfin M. Pomaret dans cet ouvrage riche de substance et d'information.

« Au siècle où nous vivons, écrit M. Charles Pomaret, ce n'est plus avec des soldats qu'on asservit un monde, mais avec des lingots d'or et des crédits en banque. Sous cette forme, la conquête de l'Europe

est avancée déjà, et les petits postes de l'invasion américaine sont installés aux portes de la France, de l'Italie, de l'Allemagne et de toutes les nations du vieux monde. Encore quelques années d'anarchie européenne et nous serons un continent esclave. Peut-être aurons-nous la consolation de redire avec le poète que la Grèce captive a conquis son vainqueur, et nos derniers artistes s'en iront enseigner les beaux-arts aux enfants de Babbitt comme les Græculi apprenaient la grammaire aux héritiers de Pydna et des Cynocéphales. Que ceux qu'enchanter cet idéal le disent ; ils en ont le droit. Mais que d'autres s'éveillent enfin et veuillent résister encore, ils en ont le devoir et la possibilité. Athènes, Thèbes et Sparte peuvent encore décider de leurs destins. »

Il n'est de salut pour l'Europe, conclut M. Pomaret, que par l'organisation scientifique de la production, la standardisation des industries, l'union douanière. Ce sont là les causes durables de la prospérité matérielle des Etats-Unis. Il faut qu'elles deviennent désormais les moyens mêmes de notre relèvement.

Cri d'alarme d'un bon Français, Européen, très averti et très sincère, l'ouvrage de M. Pomaret est aussi et surtout — dans sa rigoureuse objectivité — un essai particulièrement heureux d'interprétation de l'une des redoutables énigmes qui se soient posées devant l'Europe depuis la grande guerre. Nous disons « l'une des redoutables énigmes », car il en est d'autres dont s'inquiètent également les économistes, et le présent dumping soviétique qui n'est pas le moindre souci de l'Europe pourrait bien également devenir une menace pour l'Amérique.

* *

Les Belles Amies de Port-Royal.

« Si l'on s'accorde à reconnaître à Port-Royal un aspect estimable — quelques-uns disent : admirable — il ne vient à l'idée de personne de lui chercher un aspect aimable. Il en existe un, cependant », assure M^{lle} Cécile Gazier, qui nous présente, pieuses et bavardes, légères et charitables, *les Belles Amies de Port-Royal* (Librairie académique Perrin et C^{ie}, 25 fr.). Nous les connaissons toutes déjà, ces « belles amies ». L'histoire nous a dit leur vie mondaine, leurs aventures et leurs amours, et certaines d'entre elles ont laissé à la littérature des souvenirs précis. Mais nous les évoquons mal, emprisonnées derrière les murs froids dont nous paraissent exclusivement dignes un Pascal, un Arnaud d'Andilly ou un abbé de Saint-Cyran. Rassurons-nous. Celles que M^{lle} Gazier appelle les « belles amies » demeurèrent dans le siècle où elles firent connaître et respecter l'influence d'une maison dont plusieurs, comme M^{mes} de La Fayette et de Sévigné, ne semblent pas même avoir franchi le seuil. Certaines, pourtant, soucieuses du salut de leur âme, accoururent au monastère où la Mère Angélique et Arnaud d'Andilly — « il avait, dira plus tard M^{me} de Sévigné, la passion de sauver les âmes, surtout quand elles habitaient de beaux corps » — prêchaient d'exemple et de parole. Mais la tâche était difficile, écrit M^{lle} Gazier, et la Mère Angélique arrivait à grand-peine à bannir les « diableries » des entretiens de ses pénitentes : « Il faut que je m'en aille séparer nos dames, dit-elle un jour de Noël qui avait réuni la princesse de Guéméné, Marie de Gonzague et M^{me} de Sablé, car elles se gâtent les unes les autres. Une coiffure, un collet, une mode revient toujours à quelque propos sur le tapis, et ce n'est pas permis dans les conversations chrétiennes. » Pour M^{me} de Longueville, l'appel de la grâce fut décisif. Elle brisa d'un coup tous les attachements au monde pour entrer « dans la voie qui mène

à la vie ». Ni M^{me} de La Fayette, ni M^{me} de Sévigné n'eurent avec Port-Royal de liaison aussi intime. Mais l'influence de l'abbaye ne fut pas étrangère à l'édifiante résignation dont fit preuve, aux heures de sa vieillesse douloureuse, l'auteur de *la Princesse de Clèves*. Cette même influence ne pouvait pas ne pas s'exercer sur la petite-fille de sainte Chantal : « Si l'affection de l'aïeule pour la maison de la Mère Angélique en avait illuminé l'aube d'un rayon sanctifié, les sentiments de la petite-fille reflètent ce rayon jusqu'au crépuscule. » Aussi M^{me} de Sévigné fut-elle, comme l'a dit Sainte-Beuve, le type accompli de l'amie de Port-Royal.

Il eût été, on le voit, fort regrettable que Port-Royal n'eût pas ses « belles amies ». « Si l'illustre monastère les conquiert pour le ciel — dit joliment M^{lle} Gazier — elles, sur sa gravité, ont jeté quelque chose de leur charme, cet indicible charme qu'a respecté le temps. » Ajoutons que si les « belles amies » n'avaient point hanté Port-Royal nous n'eussions pas vu naître l'aimable livre qui confirme aujourd'hui, après l'*Histoire du monastère de Port-Royal*, le talent de narrateur délicat et d'historien sincère de M^{lle} Cécile Gazier.

* *

Des romans.

La vie de sanatorium, l'empreinte que cette vie laisse sur les malades, l'influence de la maladie sur leur caractère et sur leur sensibilité ont servi de thème à des romans d'amour qui sont, le plus souvent, des drames. L'homme souffre du ralentissement de sa vie ; il devient nerveux, irritable, injuste. L'obsession de la maladie, avec ses chances de guérison ou ses risques d'aggravation, les soins dont il est constamment l'objet limitent souvent pour lui le monde à sa propre existence, à ce qui doit en assurer ou en compromettre la conservation.

Claude Faurens, l'*Exigeant* (édit. du « Tambourin ») dont M^{me} Suzanne Normand fait le personnage central de son nouveau roman, subit ce conflit tragique entre son ardeur à vivre et ses forces diminuées. Pour Marthe Lecanu, la femme qui l'a épousé par amour, il devient un tyran, mais un tyran malheureux. L'égoïsme de l'homme croît dominer. Le dévouement, l'abnégation, la tendresse de la femme sont plus forts. Marthe aime. Et son amour s'explique. M^{me} Suzanne Normand a su en effet ne pas exagérer, dans la personne de son héros, les défauts du malade — qui auraient fait de lui un être odieux ou pitoyable. Claude reste humain malgré ses inconsciences et malgré ses faiblesses. Pour la femme, il est à la fois le mari et l'enfant, celui qu'on écoute et celui qu'on protège. Marthe protège Claude contre lui-même, contre sa famille, contre la « ville ». La ville, Villettrasse, c'est la petite ville de province, aigre et rancunière, jalouse et médisante. Un moribond qui ressuscite revient au pays, se marie, se cache et paraît heureux cesse d'intéresser l'opinion ou devient suspect. On fait mille suppositions parce qu'il n'y a rien et qu'on ne peut rien prouver. Ainsi la mesquinerie combative de la « ville » ajoute une amertume à l'atmosphère souvent « tendue » de ce foyer qui devrait être heureux. Claude ne rendra justice à sa femme que le jour où, sous le coup de sa brusque disparition, il pourra mesurer tout ce qu'il lui doit et combien sa présence allégeait son angoisse. Et le pauvre homme alors d'étouffer de tous les « mercis » qu'il n'avait pas dits et des « pardons » qu'un mauvais orgueil avait arrêtés sur ses lèvres. Deux femmes, cependant, intéressent encore le malade, à qui l'amour semble dû comme une consolation, presque une réparation. Lucie repoussera l'aveu avec la dureté indignée d'une femme qui subit un affront. Fernande accep-

tera le mariage, mais ne saura pas se plier aux exigences du tyran, et la vie deviendra un enfer jusqu'au jour où le miracle d'une naissance viendra porter au foyer consolidé la paix, la joie et l'espoir.

Ainsi se dessine, au cours des trois étapes de sa vie sentimentale, le caractère complexe de cet « exigeant » égoïste et sensible, passif et combatif, faible et passionné, douloureusement humain.

Il y a beaucoup d'adresse dans la trame de ce livre et, dans la plume, l'aisance d'un véritable talent.

M. A.-R. Gaston-Charles, l'auteur de *la Belle au bois et le Prince charmant*, nous représenterait-il sous une forme neuve le célèbre conte de Perrault? Oui et non. Il s'agit en effet d'un conte, mais d'un conte tout moderne, d'un conte parisien qui met sur la scène romanesque un joli mannequin, le couturier — son patron — des princes qui ont un peu des silhouettes et des destins d'altesses de cinéma et, enfin, un brave garçon plus modeste qui sera le véritable prince charmant de ce demi-conte de fées. Ce conte-roman se présente dans une édition (Imprimeries Lœlz, à Saint-Ouen) illustrée par Lucien Jonas (lithographies de M^{me} Fayolle-Laplanche et de Lucien Jonas).

* *

Les Publications algériennes.

A l'occasion du centenaire de l'Algérie a paru une nouvelle édition du très important ouvrage documentaire sur les *Territoires du Sud de l'Algérie*, publié, voilà quelques années, par les soins du gouvernement général. Cette publication en trois volumes se complète, dans la nouvelle édition (Soubiron, édit. Alger), d'un quatrième volume traitant des *Méthodes d'administration* et d'un cinquième intitulé : *Programme d'action économique pour une période de quinze années*.

Eudj' Ali, par Defontin-Maxange, lauréat de l'Académie française, auteur de l'ouvrage : *le Grand Ismaïl, empereur du Maroc*.

Un corsaire barbaresque de large envergure, le plus illustre des beys d'Alger, puis le chef d'une aile turque à Lépante, grand amiral ottoman, ami des ambassadeurs de France, favorisé par nos rois, tel est le grand marin d'Islam *Eudj' Ali* (Pédone, édit., 13, rue Soufflot), dont l'histoire n'avait, semble-t-il, jamais été écrite pour nous et qui a retenu la curiosité érudite de M. Defontin-Maxange. Les prodigieuses randonnées des pirates écumant la Méditerranée et les côtes de France, d'Espagne et d'Italie — enlevant femmes, enfants, trésors, dépeuplant les couvents, manquant de peu le pape et accomplissant les plus romanesques exploits — sont ici évoquées d'après les documents originaux et les traditions authentiques. En donnant une version nouvelle des péripéties de la rencontre de Lépante, l'une des douze plus grandes batailles de l'histoire, en rétablissant pour la première fois les circonstances tragiques de la mort d'Eudj' Ali, ce livre satisfera les curieux de vérité historique.

* *

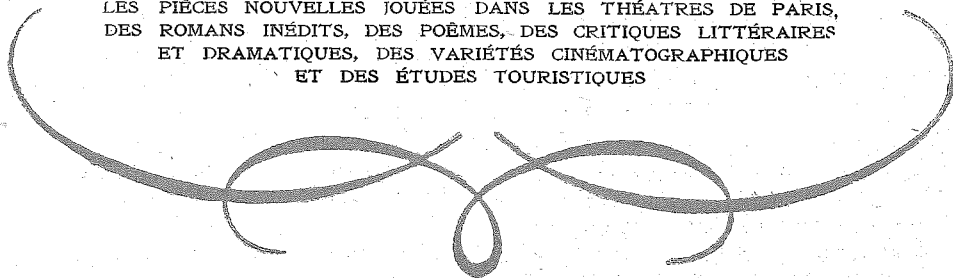
L'Argus de la presse vient d'éditer la sixième édition de *Nomenclature des journaux et revues en langue française paraissant dans le monde entier*. C'est un volume très documenté, de plus de 1.100 pages, renfermant plus de 15.000 noms de publications différentes, qui rendra des services à tous ceux qui s'intéressent à la presse et à la publicité.

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS,
DES ROMANS INÉDITS, DES POÈMES, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES
ET DRAMATIQUES, DES VARIÉTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES
ET DES ÉTUDES TOURISTIQUES



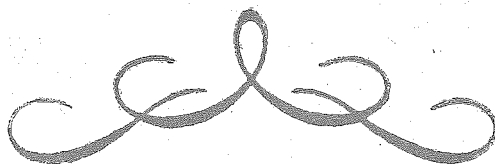
COSTA DU RELS

TERRES EMBRASÉES

ROMAN

II

ILLUSTRATIONS DE CARLOS S. DE TEJADA



PARIS

ÉDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »

13, RUE SAINT-GEORGES, 13



LA VIE LITTÉRAIRE

INVENTAIRE 1931

M. Pierre Lœwel, qui appartient au barreau et aux lettres, applique — avec son inquiétude française — ses curiosités chercheuses et sa finesse critique à discerner, d'après notre présent état moral, social et matériel, ce que seront, ce que pourront ou devront être nos voies de demain. Dans son livre, d'une parfaite intelligence et qui prend ce titre expressif, mais combien vaste : *Inventaire 1931* (1), se répète maintes fois le *quo vadis?* qui pourrait servir d'épigraphe à l'ouvrage.

Où allons-nous? Jamais, peut-être, le plus proche avenir ne nous a semblé moins connu, et M. Pierre Lœwel, s'il a tenté un essai d'inventaire pour la France et pour l'Europe de 1931, ne s'est point risqué à des prophéties pour 1932.

« En des temps comme ceux que nous vivons, écrit-il, on ne peut construire sur la réalité mouvante que des abris de fortune. Non pas pour y cultiver des opinions incertaines et plier bagage au moindre péril. Mais l'instabilité de notre époque prohibe le dogmatisme. Un livre est à peine écrit qu'il est dépassé par les événements, par les courants d'idées, d'évolution des doctrines. » M. Pierre Lœwel a entendu considérer le problème de notre destinée politique sous un angle réaliste, et c'est là un bel effort qui se propose à un esprit français.

Nul semble-t-il, en France et en Europe, n'est satisfait de l'état présent. Pourquoi regardons-nous aujourd'hui le passé comme un état meilleur? « Parce que, répond M. Lœwel, ce passé participait d'une Europe cohérente, d'un équilibre économique qu'on ne croyait pas pouvoir briser sans en périr. D'où la prophétie des économistes orthodoxes sur l'impossibilité de faire une guerre de plus de trois mois... »

La guerre a duré plus de quatre ans, et l'après-guerre, qui est encore une crise ou une suite de crises, ne nous a donné encore ni stabilité ni sécurité. La France particulièrement, observe M. Lœwel — la France qui pourtant a dû tant reconstruire — souffre d'une absence de méthodes et de direction :

« Le sentiment qui nous domine n'est pas celui du découragement, car le découragement naît de l'impuissance devant l'obstacle, de l'indigence des ressources devant une situation obérée. Ici, c'est l'agacement devant tant de possibilités, tant d'occasions de sauvetage, tant de richesses intellectuelles, morales, matérielles gâchées à plaisir par la routine et l'inaction. Ce qu'il nous faudrait, c'est — moins que la certitude — l'espérance de les défricher. Un inventaire qu'on dresserait de la maison France. Les déchets qu'on balayerait, les créances irrécouvrables qu'on passerait définitivement au compte « profits et pertes » sans en parler plus longtemps. Et puis, sur les bases d'une réorganisation complète, l'« affaire » qui repartirait, délestée de son poids mort, à la conquête des marchés nouveaux. Ce qui nous hante tous, c'est une réorganisation rationnelle de la France. »

Mais, pour une pareille entreprise, il faut dans le public — comme il faudrait dans le privé — des volontés. On cherche ces volontés. « C'est pourquoi tant de crédits furent ouverts par l'opinion, en ces dernières années, aux hommes politiques à qui s'attachait une réputation d'énergie. » Mais, hélas! les choses de la politique ont dominé les possibilités du gouvernement.

« La notion de la politique a tout enrayé chez le Français

parce qu'il a derrière lui un lourd passé, une longue expérience, une longue formation politique. Un peuple composé d'individus habitués à lire un journal, à avoir une opinion sur la conduite des événements et des hommes, à s'éclairer de souvenirs historiques et à prétendre sur toutes choses en remontant à leur gouvernement, résiste avec force à toute tentative d'encerclement. Il n'est fait que pour l'individualisme, et ce trait lui confère une originalité qui explique assez bien ses qualités et ses défauts.

« Accuser les institutions, les dirigeants, les mœurs, pour un peuple, c'est s'accuser lui-même. Mécontente des autres et de soi, avide d'être dirigée tout en supportant mal la moindre contrainte, vivant sur de vieux idéaux démodés qu'elle chérit tout en les raillant, la France souffre de ses contradictions, de son impuissance à se forger un mot d'ordre, de son incapacité à se former un grand dessein. Vices dont elle finit par ne plus désirer même de se guérir parce que son destin lui a permis jusqu'à présent d'opérer aux moments les plus désespérés de son histoire de miraculeux « rétablissements ». Mais quelle folie pour un peuple que de mettre paresseusement son espoir dans les miracles ! »

Les peuples qui ont une longue histoire ne sont pas toujours les plus aptes à la lutte pour l'existence, bien au contraire. « Des habitudes, des raisonnements, des préjugés séculaires les lient au passé, les empêchant de faire ces brusques sauts, ces volte-face auxquels des nations plus jeunes se plient sous le coup des circonstances. »

M. Pierre Lœwel note que les partis de droite ont fait en ces toutes dernières années un effort remarquable pour s'adapter à l'esprit nouveau. Quant au radicalisme, qui, selon M. Pierre Lœwel, « représente les tendances profondes de la bourgeoisie française », il apparaît comme « un grand parti desservi par de petits partis pris ».

« La France fait de l'artériosclérose. Sa méconnaissance des problèmes nouveaux, sa résistance au souffle moderne, son hésitation à accueillir un esprit de renaissance, autant de manifestations du mal dont elle est atteinte. Elle piétine sur les formations stériles que, par superstition ou paresse, ses dirigeants n'osent abandonner... Vieux partis, vieux personnels, vieilles formules, c'est la figuration archaïque de la France. »

Rappelons que, dans un livre allemand qui a fait beaucoup de bruit chez nous : *Dieu est-il Français?* l'auteur, M. Friedrich Sieburg, déplorait que la France, « pays pacifique, bourgeois et contemplatif », demeurât liée « aux formes anciennes », dont M. Sieburg, d'ailleurs, ne discutait point la séduction tout en exprimant l'espoir que la France réussirait à exclure de son caractère ce qui répugnait à l'avenir et à l'esprit international — en conservant néanmoins « les trésors sans lesquels un être européen ne saurait vivre ».

Nous avons, au temps de la discussion de ce livre, discerné certaines vérités parmi bien des exagérations, mais il n'est pas sans intérêt de rappeler des pages ou des images qui expriment en même temps que les idées sur la France de l'Allemand Sieburg celles du très Français Pierre Lœwel. Tous les chapitres d'*Inventaire 1931*, qu'ils traitent de la France ou, plus largement, de l'Europe, sont à lire avec une extrême attention. Ils expriment l'opinion saine de la masse française, lasse des luttes stériles des partis et trop ennemie des dogmes — depuis Voltaire — pour prendre au sérieux les mysticismes politiques. Ils disent l'inquiétude du Français, irrité du gaspillage de ses énergies et pour qui l'œuvre des réalisations ne saurait être une répétition de mythes usés, une lutte d'appétits ou un concours d'éloquence.

(1) Librairie Valois.

La journée — un dimanche — avait été exceptionnellement chaude. Aussitôt après déjeuner — don Pedro nous en donnait toujours l'exemple — chacun avait regagné sa chambre pour y somnoler à l'aise, les volets clos.

Je venais à peine de fermer l'œil lorsqu'une voix cria à ma porte :

— Señor... señor... le patron vous fait dire qu'un ours a été aperçu du côté de Carutibi, presque au bord du fleuve... Le patron dit qu'il faut se dépêcher...

Malgré le malaise d'une marche par une température de 37° centigrades au-dessus de zéro, le plaisir et l'imprévu d'une chasse exceptionnellement pittoresque firent que je fus prêt en un tournemain. Don Pedro nous attendait déjà dans le patio ; un gros pistolet Colt passé à la ceinture, coiffé de son grand castor clair à larges bords, il semblait d'humeur guillerette et s'amusait, sous le regard étonné de huit *vaqueros*, à faire danser son lasso en spirale, comme un immense serpent charmé.

Treweek apparut à son tour armé jusqu'aux dents, casqué de liège, ceinturonné de cuir fauve, deux cartouchières en *x* sur la poitrine, tel un croisé. Livingstone en chromo.

En l'apercevant, don Pedro fronça le sourcil, sourit imperceptiblement et, d'un geste plus vif, fit tourner son lasso. Don Eusebio s'approcha de lui, presque sur la pointe des pieds, pour lui apprendre que l'endroit où l'ours venait d'être découvert était assez éloigné et qu'on serait obligé de faire tout le trajet à pied.

— Qu'en dites-vous, señores ? nous dit notre hôte.

— *All right!* murmura Treweek.

Don Pedro fit un geste qui sembla dire : « A votre guise », et, se tournant vers Macias, il demanda :

— Où est Carlos ?

— Dans sa chambre, señor.

— Caramba ! il prend ses aises, celui-là. Tant pis pour lui ; il n'aura qu'à nous rejoindre.

Sur un signe du maître, les *vaqueros* partirent en avant pour nous frayer un passage au travers des multiples obstacles de la selva.

La chaleur était accablante. On n'entendait que l'incessante rumeur de combustion qu'à certaines heures laissent échapper les terres tropicales abruties de soleil. Nous traversâmes le *Cambério* désert ; ses cases aux fragiles murailles gisaient à moitié assommées au milieu des plantations ; les palmiers avares avaient roulé, tel un ballot, toute l'ombre à leurs pieds.

Don Pedro, suivi du « mayordomo », nous précédait. Il portait son lasso enroulé, passé comme une anse à son bras gauche. De sa main droite, il écartait des tiges dont l'inextricable enchevêtrement avait dû céder aux furieux coups de *machete* de nos guides. Don Eusebio, pour sa part, avec une dague à la lame recourbée — un *corvo* chilien — abattait les épines des caroubiers qui, à tout instant, allongeaient vers nos visages d'énormes épingles noires. Malgré cela, nous devions faire toute une gymnastique fort compliquée pour éviter le dangereux coup de fouet de certaines branches qui, je ne sais d'où, revenaient à la charge après le passage des *vaqueros*. Les manches de nos chemises furent vite mises en lambeaux et de rouges égratignures rayèrent nos bras et nos mains.

Treweek, alourdi et par son casque et par ses carabines, se battait contre d'innombrables moustiques qui, lorsqu'on les écrasait contre la joue, vous faisaient l'effet de crachats tièdes. A chaque soufflet qu'il se donnait, il ne pouvait réprimer une grimace de dégoût. Des torrents de sueur, en lubrifiant sa vieille peau de hareng, semblaient l'avoir rajeuni. Mais il avait oublié sa pipe et cela le rendait maussade.

Le terrain se releva. Nous dûmes grimper à quatre pattes une sorte de raidillon, en défendant difficilement nos jambes des pièges que leur tendait l'épaisse broussaille. Au fur et à mesure que nous avançons, de brusques craquements décelaient çà et là la fuite d'un carnassier ou d'un reptile.

Nous éprouvions de plus en plus la gêne de nous mouvoir ; nous devions tantôt nous couler comme des acrobates dans un labyrinthe de lianes ou nous élever à la force des poignets, en passant d'une branche à une autre pour éviter des bourbiers dangereux. Puis il nous fallut carrément ramper. Nos mains méfiantes palpaient un humus gras formé de feuilles pourries, de graines en pleine germination, de fiente d'oiseaux et de boue tiède.

Je remarquai que Treweek s'attardait avec complaisance à flairer cette terre grumeleuse où brillaient parfois de petites flaques d'eau aux reflets moirés.

Trente ou quarante minutes de cette reptation, ma foi, peu commode, nous menèrent jusqu'au sommet d'un mamelon où nous pûmes reprendre haleine. On y entendait déjà, plus claire, la voix du Parapiti, aux approches du *cañon* qui allait le prendre à la gorge.

Un *vaquéro* nous attendait là. Il vint dire quelques mots à l'oreille de don Pedro ; celui-ci se tourna vers nous, un doigt sur les lèvres. Nous comprîmes. L'ours ne devait plus être loin.

Nos guides se dispersèrent à droite et à gauche. L'un d'eux resta en arrière pour contenir l'impatience de trois chiens qui jappaient, le museau collé au sol.

Don Pedro vint vers nous et nous dit à voix basse, un petit éclat de malice au fond des yeux.

— Le *jucumari* n'a point bougé. Il a dû dénicher quelque ruche et doit dormir par là, gorgé de miel. Si nous parvenons à le surprendre et si l'endroit s'y prête, nous l'aurons vivant...

— *Aoh !* grogna Treweek.

— Aussi, continua le sénateur, je vous prie de me laisser le plaisir de vous offrir cet animal ligoté par moi à distance comme un saucisson... Vous ne devrez faire usage de vos armes qu'au cas, fort improbable d'ailleurs, où je le raterais.

Treweek eut un léger sourire désappointé, mais glissa néanmoins, en silence, cinq balles blindées dans le chargeur de son winchester.

On se remit en marche. Le demi-jour qui tombait du dôme ajouré des arbres devint d'un vert translucide. Au loin, au travers des branches moins touffues, le soleil flamboyait. La selva venait de s'arrêter devant une immense pelouse, nappe de verdure dormante qu'aucun souffle ne diaprait. Le terrain qui dévalait d'abord en pente douce tombait ensuite presque à pic dans le Parapiti. On nous fit comprendre par signes que l'ours était là, tapi quelque part. Nous fixâmes avec curiosité cette végétation étale, toute ponctuée de fleurs d'un jaune écarlate. Des feuilles crispées, corail vert, surgissaient de-ci de-là et s'offraient au soleil en une sorte de ravissement figé.

Nul ne desserra les lèvres. Don Pedro, sur les indications du *vaquéro* rencontré tout à l'heure, avança à croupetons, l'œil rivé sur un endroit où les herbes tassées formaient une sorte de poche sombre. Il tenait prêt son lasso et portait un long couteau entre les dents.

Le *vaquéro* murmura à mon oreille :

— Le *jucumari* est là, señor... Il ne se doute de rien, car le vent nous est favorable. Sinon, il aurait disparu depuis longtemps.

Don Pedro s'enfonça dans cette mare de feuilles. On ne voyait émerger que son rude visage fermé par cette dague, ainsi qu'un loquet tranchant. Il fit un geste de la main. On amena un chien. Délivré de sa laisse, l'animal bondit et plongea dans la nappe de verdure qu'il fendit ainsi qu'une torpille entre deux eaux. Un mince sillon de moire nous indiquait sa route.

Tout à coup, un grognement sourd troubla le silence. Et le chien d'aboyer. A cet appel, le *vaquéro* décocha les deux autres, comme deux flèches noires. Un grand remous se creusa ; les tiges cassées craquaient, indiquant les différentes phases d'un combat invisible. Don Pedro avança vivement. Tout à coup, à 30 mètres de lui, une forme humaine se dressa. Grosse tête crépue de mulâtre aux petites

oreilles dardées comme celles d'un satyre. L'ours, debout, se défendait avec rage. Il avait la taille d'un adolescent. Surpris pendant le sommeil, il avait dû se ressaisir aussitôt. Nous le voyions distinctement distribuer à droite et à gauche de larges coups de patte. L'éclat blanc de ses crocs apparaissait parfois dans l'entre-bâillement de ses babines roses. Soudain, d'un geste souple, il se pencha comme pour cueillir une botte de plantes fleuries qui l'environnaient. Un long hurlement. L'ours s'était déjà redressé ; il tenait entre ses deux bras le corps pantelant d'un chien à moitié éventré.

Le lasso de don Pedro déroula en sifflant son souple serpent. Il allait déjà, avec une surprenante adresse, atteindre son but lorsqu'un autre lasso aussi adroitement envoyé arriva en sens contraire. Les deux nœuds coulants se rencontrèrent sur la tête de l'ours, se gênèrent l'un l'autre, perdirent leur force et la bête put les éviter aisément.

Treweek murmura : « Tas de maladroits ! »

Don Pedro lâcha un juron. Mais, sans s'attarder à de vaines invectives, il avança en sautillant. Les *vaguéros* accoururent. Le plantigrade, avec une agilité déconcertante, gagna le bord du précipice tandis que don Pedro faisait feu sur lui. Je crois que Treweek eut le rare plaisir de tirer à son tour, d'ailleurs sans succès. L'ours, la tête entre les bras, s'était vite transformé en un gros peloton de laine noire qui, le long du talus escarpé où les chiens survivants n'osèrent s'aventurer, se laissa choir brusquement dans le Parapiti. C'est en vain que l'on déchargea, à l'aveuglette, pistolets et fusils. En un clin d'œil, cette boule, semblable à une grosse motte de terre brune, s'évanouit. Baloo l'avait échappé belle.

Don Pedro tourna vers nous un visage blême tout secoué de tics.

— Quel est l'imbécile qui a lancé son lasso en même temps que moi ? questionna-t-il.

Les *vaguéros* effrayés reculèrent.

Le soleil commençait à décliner empourprant un large pan de ciel, et la pelouse, que nous avions saccagée, se teintait de rose. Un oiseau, persifleur parce qu'invisible, osa lâcher sur nous toute une bordée de notes sardoniques : Tio !... tio !... Tio... yo, yo, yo, yo, yo, yo !...

— Je veux savoir quel est l'imbécile qui m'a fait rater le *jucumari*, insista don Pedro d'un ton acerbe. Et son œil dur fixait le groupe des *vaguéros* qui entouraient le « mayordomo ».

— C'est don Carlos, répondit Macias. Il venait de déboucher là-bas, en face de nous. Cristobalito l'a vu, n'est-ce pas vrai ?

— Oui, señor, fit un des *vaguéros*, d'une voix sourde.

— D'ailleurs, don Carlos va vous le dire lui-même, ajouta don Eusebio en jetant un coup d'œil sur sa gauche.

Le jeune homme, en effet, venait à nous, fendant à grandes enjambées la verdure.

— Carlos !

— Père ?

— C'est toi, n'est-ce pas ? Le lasso... là...

— Oui, c'est moi.

— Espèce d'imbécile !

— J'ai cru bien faire... J'ignorais que...

— Imbécile ! Prétendre prendre un ours au lasso... toi ?

— C'est bien, père...

Carlos détourna la tête cependant qu'un flot de sang colorait son visage.

— Insolent !... Tu n'es qu'un insolent !...

Et don Pedro marcha sur son fils, bégayant de colère.

— Tu mériterais que l'on te fouettât, ici même.

— Fais-le. Qui t'en empêche ?...

Puis d'un ton extrêmement calme et la voix nette :

— Une nouvelle mauvaise action qui resterait impunie.

— Ah ! tu me nargues, petit officier de rien du tout... Tu vas voir. Je te promets une de ces leçons...

Le sénateur fit tourner son lasso d'un geste rageur. Carlos, tout pâle, nous regarda fixement, comme pour nous prendre à témoin.

D'un bond, Treweek s'interposa entre eux.

— Je vous en prie, don Pedro. Excusez-le.

— Cet imbécile... C'est bien sa faute si je ne vous ai offert le *jucumari* vivant.

— L'expérience a été toutetois concluante, dis-je à mon tour. Nous espérons qu'une nouvelle occasion se présentera et qu'alors...

— Bah !... on n'a pas cela tous les jours à la portée de sa main. Quant à toi, Carlos, je tiens à te prévenir devant tous que j'en ai assez de tes airs frondeurs et irrespectueux. C'est moi !... c'est moi, entends-tu ? qui suis le maître ici. Quand je parle, tu dois te taire. Chacun à sa place !

Carlos garda le silence. Il devait comprendre tout ce que cette scène avait d'injuste et de grotesque à nos yeux.

Pour rentrer, nous dûmes reprendre le sentier tracé par les *vaqueros* quelques heures auparavant ; je ne sais par quelle sorte de réaction végétale des branches l'obstruaient déjà. La selva n'admet aucun vide dans son sein. Point de clairières. Le moindre espace est la proie de toute une ruée d'arbustes affamés de vie. Arrivisme effréné des plantes.

La lumière baissait. La forêt maintenant baignait dans une atmosphère d'aquarium. Les arbres ployaient sous le poids du soir. A l'enchantement de la clarté venait succéder celui des harmonies vespérales. Des milliers de petites notes jaillissaient de partout : du gosier des oiseaux, des élytres des insectes, des flûtes des crapauds, de chaque motte de terre, de chaque source, de chaque branche où l'excès de sève grondait comme du sang aux tempes. C'était toute la vie végétale transposée par les sons que nous traversions en conquérants, en perturbateurs, le machette à la main.

Don Pedro, le visage rembruni, marchait en donnant des coups de couteau à droite et à gauche, s'amusant à lacérer l'écorce trop tendre de certains arbres.

Carlos, maître de ses nerfs, m'avait dit :

— Ne faites pas attention aux paroles de mon père... Je vous avais prévenu qu'il s'emportait pour un rien. Ecoutez !... Ecoutez plutôt... C'est beau, n'est-ce pas ?

Nous marchâmes longtemps en pleine féerie. Ni les armes que nous portions, ni ce vieillard maussade qui poignardait la selva, ni les mauvaises pensées qui le hantaient ne parvinrent à troubler, ne fût-ce qu'une seconde, la ferveur bruisante des halliers. Au-dessus de nos têtes, un invisible chanteur lançait une note, pure comme un cristal taillé, à un autre chanteur posé quelque part, devant nous, lequel, à son tour, la relançait à un troisième. Ainsi, jusqu'à l'orée, ce cordon de sons clairs relia, pour nous plaire et pour nous guider, les feuillages aux feuillages, les oiseaux aux oiseaux...

Lorsque nous nous retrouvâmes dans le patio de la casa de hacienda tout feutré de crépuscule, nous ne gardions de cette chasse manquée et de l'étrange colère de notre hôte qu'un souvenir transfiguré par la magie de cette forêt si généreuse, avant la contrainte de la nuit.

Lorsque Treweek m'eut rejoint, je lui dis :

— Quelle chose merveilleuse que cette marche aux dernières lueurs du jour !... Les oiseaux chantaient...

— Je n'ai rien entendu. Rien !

— Que vous êtes drôle, Treweek !

— Parce que cette forêt, au retour, puait le pétrole à plein nez. Et ça, *old boy*, c'est la seule chanson qui m'agrée. Pendant que nous rampions sous l'épaisse

broussaille, j'ai fait mon petit examen... El Mataral sera un des plus beaux districts pétrolières de la Bolivie. Je me trompe rarement, moi. Voilà ce qu'on appelle une chasse fructueuse, n'en déplaise à don Pedro.

Et Treweek, qui n'avait pas encore enlevé tout son appareil cynégétique, partit d'un éclat de rire d'une pureté jusqu'alors inconnue de moi.

Depuis ce jour, nous réglâmes le mieux du monde notre existence à El Mataral. Treweek partait tous les matins de bonne heure pour Itibi ; il ne rentrait que le soir. Don Pedro l'accompagnait d'habitude, grandement intéressé par le travail de la distillerie. Il ne restait à la casa de hacienda que le mardi pour faire son courrier et le samedi, jour réservé à entendre les doléances des colons et à leur rendre justice.

Carlos fut chargé par son père de me tenir compagnie afin que je pusse, disait-il, supporter sans trop d'ennui ce séjour forcé.

Notre réciproque sympathie prit ainsi plus de consistance. Quoique je fusse le plus jeune, il m'ouvrit délibérément son cœur. Lui, qui se targuait de n'avoir pas eu un ami, hormis le colonel de Maubré, fut, avec une extraordinaire divination de ce que doit être l'affection entre deux hommes, sincère, loyal, plein de délicatesse. Me voyait-il un peu taciturne, il me suggérait aussitôt une partie de chasse ou me parlait de quelque auteur préféré ou de l'avenir de ce pétrole que j'étais venu découvrir. On eût dit qu'il voulait constamment me distraire pour ne pas retomber lui-même dans les noires pensées qui avaient hanté son cerveau avant notre arrivée. Ce sensitif fuyait maintenant le silence comme une embûche sans cesse tendue autour de lui.

Pour ma part, je tâchai, mais en vain, d'atténuer l'animosité qu'il avait contre son père. Il hochait la tête en souriant tristement et se taisait. Parfois, il me disait : « Maintenant que vous allez passer quelques semaines parmi nous, vous verrez si ce que vous me conseillez est possible. »

Nous ne retrouvions don Pedro qu'aux heures des repas. C'était le moment le plus désagréable pour Carlos. Le sénateur menait d'ordinaire la conversation et quand il ne parlait pas nous étions obligés d'échanger, entre nous, des phrases banales sur la température ou sur de menus incidents de chasse. Si, par hasard, Carlos risquait un mot français, son père fronçait aussitôt les sourcils, comme si ces sons inconnus lui eussent blessé le tympan et, d'un ton rogue, en demandait aussitôt le sens.

On le lui donnait et il se contentait de laisser entendre une sorte de grognement, un « hem ! » qui voulait dire : « Est-ce bien vrai ? » Alors, tout retombait dans le silence. Le buste penché, un bras appuyé à la table, l'œil masqué par cette paupière à demi tombante comme un vieux rideau fripé, il demeurait immobile devant sa tasse de café ou son petit verre d'eau-de-vie. Les mouches avaient beau s'agglutiner sur les taches dont il parsemait souvent la nappe, il ne s'en souciait guère. Somnolait-il ou bien faisait-il semblant, le finaud, pour surprendre les signes d'une entente entre Carlos et moi qu'il soupçonnait dirigée contre lui ?...

Parfois il m'accueillait l'air enjoué. Il devenait alors bavard et mangeait de fort bon appétit. Ceci le disposait à la vantardise et il employait toute sa verve à m'éblouir. Il parlait de finances ou d'économie politique. D'un ton sentencieux, il citait des phrases de Leroy-Beaulieu dont le nom prononcé à l'espagnole, *Léroi-Béaouliéou* ne manqua pas, le premier jour, de me donner le fou rire. Ses citations étaient toujours inexactes et, quand il s'agissait d'un chiffre, il ajoutait à tout venant un ou deux zéros. D'un regard éperdu, Carlos me demandait grâce. Mais le rouge de la honte lui colorait le visage lorsque don Pedro bâfrait bruyamment son plat de soupe, une serviette nouée comiquement autour du cou, avec deux oreilles de lapin pointant derrière la nuque. Parfois, le sénateur, animé d'une amabilité que je n'appréciais qu'à demi, puisait dans son assiette une cuisse de poulet, entre le pouce et l'index, et me la tendait en disant d'un air papelard :

— *Esta precita, de mi predileccion, señor... en mi nombre* (1).

Et il ne me quittait des yeux que je n'eusse dévoré le morceau.

Carlos en avait la sueur aux tempes. Sa perspicacité toujours en éveil ne cessait de découvrir les tares, les défauts, les maladresses. Ah ! le petit doigt levé, perpendiculaire au verre que son père portait aux lèvres entre deux bouchées, le couteau tenant malencontreusement lieu de fourchette. Carlos, agacé, détournait la vue de ce rustaud, si gauche devant la nourriture, en songeant qu'il était à la fois et son père et le maître redouté à cent lieues à la ronde.

Doña Maria continuait à se murer dans ses migraines. Son mari avait fini par ne plus dissimuler son absence par des excuses stupides. Nous-mêmes n'osions plus demander des nouvelles de sa santé.

Parfois, un chant lointain était le seul à révéler son existence, mais, comme la cigale, elle se taisait aussitôt que le soir tombait.

Un jour, je rentrais avec Carlos d'une promenade. La chanson s'épandait dans l'air chaud en y laissant un sillage de grâce et de mystère.

— Qui est-ce ? demandai-je.

— Doña Maria, me répondit-il d'une voix détachée. Elle berce le sommeil de mon père.

— N'est-elle donc plus malade ?

— Je n'en sais rien. Je la vois si rarement. Je ne crois pas que sa maladie l'empêche de chanter.

— Elle a une jolie voix.

— Trop grêle.

— Vous n'avez pas à vous plaindre d'elle, je suppose.

— Non... non...

Carlos se tut. Sentait-il, comme moi, le trouble de cette femme invisible dont les fréquentes romances étaient autant d'aiguillons enfoncés dans notre esprit ?...

Les canaris, eux aussi, chantaient à tue-tête dans leurs cages de roseau qu'on accrochait de bonne heure sous l'auvent de la véranda. Leurs roulades diminuaient vers midi ; derrière les rideaux, à peine entendait-on des pépiements vagues et somnolents. Mais, le soir venu, ils reprenaient de plus belle. C'était l'époque de la parade.

❖

— Ah ! qu'il est beau !

C'était Carlos qui venait de s'écrier ainsi, comme nous nous promenions un matin sous les orangers déjà ponctués de fleurettes. Soudain, je le vis s'élancer derrière un épais massif de bambous transformé par les rayons obliques du soleil en un immense rideau natté, vert et jaune, que j'écartai de la main. Carlos marchait lentement, l'œil rivé sur quelque chose que je ne pouvais apercevoir. Il s'arrêta, se mit à croupetons et avança ainsi avec des précautions infinies. Un léger sourire soulevait un coin de sa lèvre. Puis, d'un geste brusque, il lança son chapeau comme on lance un filet à plat sur un étang.

— Regardez, que c'est beau !

J'allais tendre la main lorsqu'il s'écria :

— Attention, c'est si fragile.

J'aperçus alors, adhérent à une orange par une longue épine verte, un immense papillon couleur de feu ; ses deux ailes dorées et collées l'une à l'autre étaient comme un coin feuilleté enfoncé dans le fruit. Mais, peu à peu, elles perdirent leur rigidité, se séparèrent et retombèrent de part et d'autre, ainsi que deux lambeaux de soie. Aucune diaprure. Deux surfaces lisses, chauffées au rouge vif dans le four de l'éther.

— Il va mourir, me dit Carlos d'une voix grave.

(1) «(Mangez donc) ce petit quartier choisi, monsieur..., en mon nom ».

L'insecte, en effet, pâlisait peu à peu. Son feu se figeait, prenant davantage la couleur du lingot d'or refroidi. Tout à coup, il frissonna comme s'il allait prendre son essor. Jugez de notre émoi. Étions-nous au pays des jardins enchantés où les fruits volent ?...

— Maintenant, c'est fini, vous voyez, il ne bouge plus, ajouta Carlos. Il va mourir. Finir ainsi sur une fleur ou sur un fruit, le beau sort...

Les flammes soyeuses étaient retombées inertes. Le rutilant salpicaat qui les enduisait frémissait encore par endroits. Et le bel insecte agonisa, ses antennes fichés dans l'écorce godronnée, cependant qu'en un dernier frisson ses ailes couvraient l'orange meurtrie. Deux amants percés par le même dard.

— Un magnifique exemplaire, n'est-ce pas ?

— Je n'en ai jamais vu de pareil, lui répondis-je.

— C'est au printemps qu'ils quittent la *selva*, au silencieux appel des orangers. Les Indiens leur donnent la chasse, car ils disent qu'ils portent malheur. Et leurs doigts grossiers ont vite fait de friper cette fragile merveille.

— Treweek va bondir de joie, dis-je.

— Pourquoi donc ?

— Sa collection... Si vous voulez bien...

Le visage de Carlos s'embua aussitôt d'un air de gêne et de tristesse.

— Pardon, me dit-il, je désirerais l'offrir à doña Maria. car je sais que cela lui fera tant de plaisir.

Il prononça ces mots d'une haleine, ingénument, par crainte que sa franchise ne m'eût froissé.

— Mais naturellement, mon ami, lui dis-je ; j'ignorais que votre belle-mère aimât les papillons.

— Dans cette solitude, on s'attache si facilement aux babioles, à tout ce qui luit. C'est peut-être parce que ces papillons sont les somptueux messagers d'un monde de féerie que nous ne connaissons jamais... Doña Maria aime aussi les oiseaux et les sucreries. Comme elle ne m'a point fait de mal, je lui en envoie par l'intermédiaire de sa servante Eulalia. Je ne suis jamais entré dans sa chambre. C'est là, paraît-il, que mourut ma mère...

Carlos se tut. Nous gagnâmes la sortie de l'orangerie. Soudain, une petite voix aigre glapit au-dessus de nos têtes :

— Capitaine, capitaine... Donne-moi ce papillon.

Carlos haussa les épaules.

— Donne-moi ce papillon, capitaine sans galons.

La laque verte d'un oranger se hérissa. Des brindilles et des fruits mêlés à mille fleurs tombèrent à nos pieds comme une manne parfumée. On aurait dit qu'un babouin, après nous avoir déversé ses drôleries, gagnait les plus hautes branches en bouleversant la paix intérieure de l'arbre.

— C'est mon frère, dit Carlos, un demi-frère... Fils de la deuxième femme. Bossu, cagneux... et méchant, par surcroît... Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ?... On l'appelle El Pellin.

Nous vîmes soudain apparaître, au milieu d'un remous de feuillages, un visage grimaçant qui nous tirait la langue. On aurait dit un satyre offensé qui, du haut de son gîte, nous jetait des mauvais sorts en brandissant un gros perroquet comme un bouquet multicolore.

— Ce malheureux vit avec les bouviers et les porchers, me dit Carlos. Il passe ses journées dans les taillis à l'affût d'oiseaux qu'il prend au trébuchet et qu'ensuite il martyrise. C'est lui que mon père, apitoyé peut-être, préfère entre tous ses enfants. Il l'embrasse parfois, ce qui ne lui arrive jamais avec les autres.

El Pellin criait toujours :

--- Hou ! Hou ! Hou !

--- Cra... Cra... Cra... renchérit le perroquet.

— Il me déteste, murmura Carlos. Un soir, il tendit une corde dans le corridor pour me faire tomber. L'endroit était mal éclairé, je g'issai et m'étais de tout mon long. Des rires aigus saluèrent ma chute. Le petit gremlin avait convié ses amis pour s'amuser à mes dépens. Mon père le sut, mais il se garda bien de lui adresser le moindre reproche.

Nous étions arrivés à la porte du patio. Carlos prit congé de moi en jetant un regard au papillon.

— Dans dix minutes, je vous rejoindrai dans l'allée du *Cambério*.

— Entendu, je vais continuer à flâner de ce côté-là.

Tous les hommes vaquaient aux travaux des champs. La réinstallation de la distillerie à Itibi avait absorbé d'ailleurs un supplément de personnel.

Le *Cambério* semblait frappé d'insolation, et la terre où mes pas s'enfonçaient n'était que de la chaleur tombée en poussière. La route, par où nous étions arrivés, s'allongeait toute droite flanquée de palmiers ingambes et comme ennuyés d'être les éternels régulateurs de son humeur vagabonde. De part et d'autre, les cases des Indiens, petits cônes en torchis ou simples huttes de branchages. Elles s'étendaient à perte de vue reliées par des plantations de manioc ou de maïs qui s'emboîtaient les unes dans les autres comme des tenons de verdure en queue d'aronde ; au-dessus d'elles, des ceïbos, très haut, confondaient leurs dômes sombres mangés d'azur. Le silence présidait au moindre signe de vie, aussi bien aux gestes de cette aïeule qui épouillait un adolescent ravi qu'à ceux d'un Indien qui, le torse huilé de sueur, triait gravement des feuilles de tabac. Seuls, deux porcelets grognaient de plaisir dans une rigole, roses, mignons et pitoyables, tels des enfants difformes. Aucune odeur, sauf celle du maïs fermenté de grandes jarres, à l'ombre. La lourde paix méridienne s'appesantissait sur tout.

Tout à coup, j'entendis des voix au loin. Cela devint vite un caquetage bruyant traversé de longs éclats de rire. Les femmes du *Cambério* revenaient du fleuve. Elles marchaient à pas lents avec, au bout des bras, des seaux d'eau dont les éclaboussures dessinaient derrière elles, dans la poussière, de larges étoiles brunes.

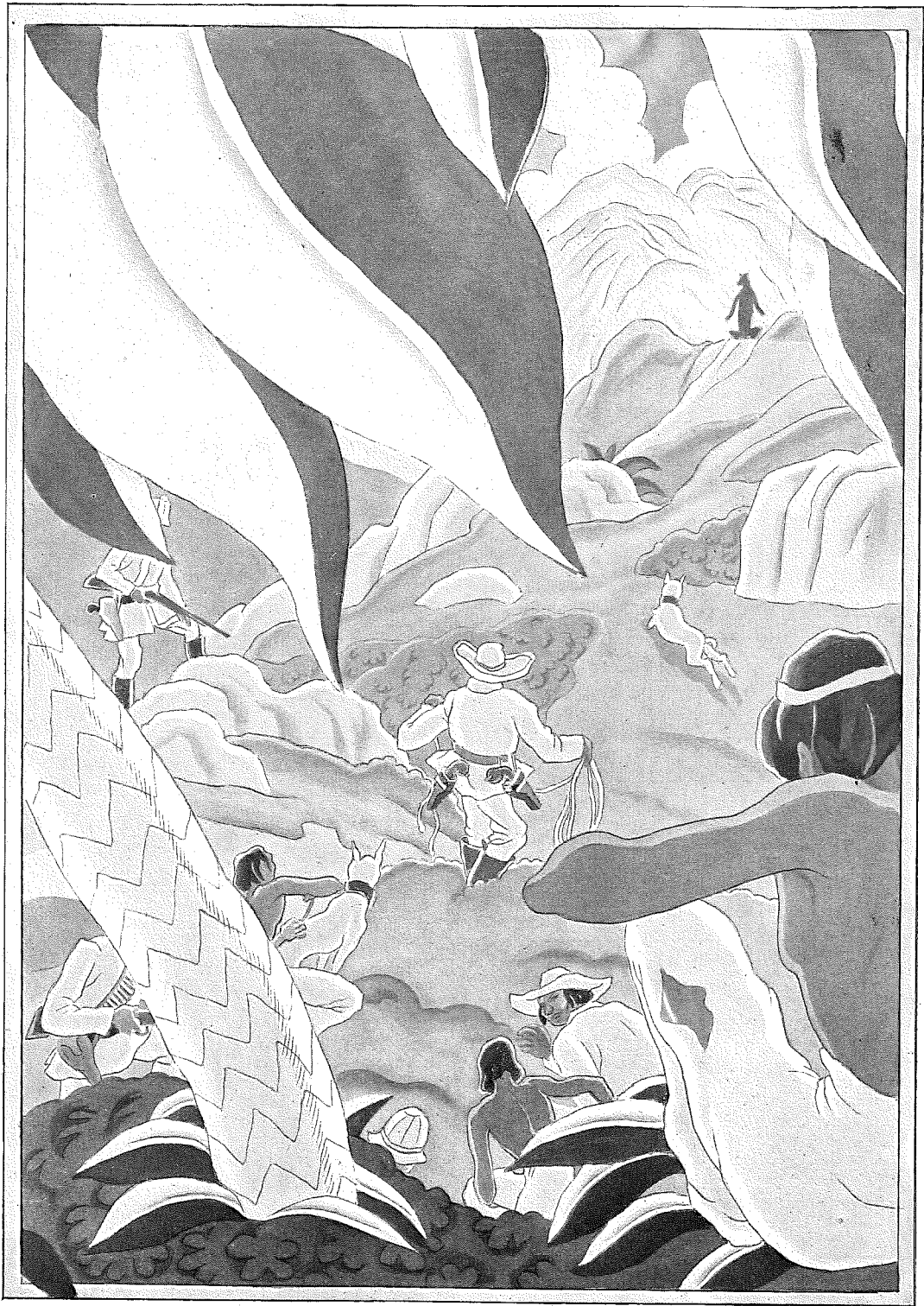
Elles se turent en m'apercevant, peu habituées à voir un étranger à cette heure-là se mêler à elles. Fourrées toutes nues, du cou aux pieds, dans un *tipoi*, sorte de sac en toile coulissé à l'encolure, elles passèrent tête basse en dissimulant un sourire, comme des pensionnaires malicieuses.

Je n'aperçus que leurs gros bras cuivrés tout marbrés de sueur et de veines gonflées. Un chiffon préservait leurs chevelures du soleil, donnant à tous les visages une navrante uniformité.

Ces femmes avaient toutes quarante ans. Toutes... Pas une fillette au corps gracile que la virginité pare d'une troublante grâce. Ici, on cueille les fruits verts parce qu'on sait qu'ils mûriront dans le court trajet de la branche à la bouche. Toutes ces malheureuses dont le naïf babil révélait l'extrême jeunesse avaient passé brusquement, en une seule nuit, de l'enfance à l'âge grave. Il avait suffi qu'un homme les touchât une seule fois pour qu'elles prissent ces formes grasses et lourdes. Les portes de l'amour qui s'ouvraient devant elles les acheminaient déjà vers un dépérissement rapide. Elles n'avaient eu de la merveilleuse adolescence qu'une vision douloureuse et brutale. Elles étaient pareilles aux jolies bêtes de la selva qui font les délices des oiseaux de proie. Leurs yeux langoureux avaient des regards enfantins et leur bouche riait ingénument. Elles passaient leurs journées à tisser, à préparer le *canguï*, à se coiffer, à se faire belles... Car la nuit venue, sans trop savoir pourquoi, elles couraient se blottir entre les bras des mâles...

Ah ! comme je compris, en les voyant de près, la constante exaspération de ces terres embrasées capables de donner quatre récoltes de canne à sucre par an et de faner une fille d'une seule caresse.

Leur groupe diminua peu à peu. Chacune avait regagné sa case.



TOUT A COUP, A TRENTE MÈTRES DE DON PEDRO,
UNE FORME SE DRESSA. (Page 34.)

Le silence se fit de nouveau. On entendait parfois le mugissement d'une génisse du côté des étables. Je revins sur mes pas. La chapelle que j'avais toujours vue fermée avait son portail entr'ouvert. Un vieil Indien se tenait sur le seuil. Il me salua en se baissant jusqu'à terre, avec une sorte de génuflexion fort cocasse. C'était le bedeau. Il avait un balai entre les mains. Je lui demandai si je pouvais visiter la chapelle. Il s'effaça avec un sourire.

Des murs nus et nets sous leur crépi. Au fond, un autel presque vide. Deux candélabres en argent à l'éclat terni. Une effigie de la Vierge de los Dolores horriblement alourdie d'une robe en velours noir. Vierge espagnole, attifée, enjuponnée et pourtant gauche comme une petite paysanne endimanchée de la vieille Castille. Son visage trop rose avait triomphé de l'ambiance anémiant. La foi des humbles l'avait préservée. La foi est l'animatrice des idoles nécessaires ; la pitié leur refait une éternelle jeunesse. Elle renouvelle le fard de leurs joues, à l'instar des printemps qui engendrent des fleurs et des joies. Les idoles, comme les femmes, ont tant besoin d'être belles. Sur la poitrine de la Vierge, un cœur d'or percé d'un couteau d'argent. Mais cette image au frais minois semblait dire : « N'en crois rien. Ceci n'est pas un cœur. Le mien est aussi grand que cette chapelle. En y pénétrant, ô passant, tu entres dans mon cœur... » Et je ne sais pourquoi je me pris à sourire à cette madone dont les lourds habits de deuil devaient tant peser sur ses épaules aux heures de grande chaleur.

Pendus au plafond comme des ex voto inexplicables et déplacés, il y avait deux de ces globes en verre coloré que les petits bourgeois suspendaient jadis à l'entrée des maisons de campagne, dans la banlieue de Paris. Ces boules bleues étaient comme de la joie figée, loin de l'atteinte des hommes. Odeur de moisi, de tristesse et d'humidité. Au ras des murs, une interminable théorie de fourmis rouges allant on ne sait où.

J'avisai une lourde pierre scellée près de l'autel. Une question à l'Indien.

— Les morts de la famille ?

Ils sont là, dans des niches, côte à côte... me dit-il.

Je regardai les fourmis se ruer vers je ne sais quel macabre festin.

— Est-ce qu'on célèbre la messe, ici ?

— Si, señor... Les moines des missions y viennent à certaines époques de l'année. Ainsi, dans deux semaines, c'est la fête de la Vierge de Guadeloupe. Le patron est un grand dévot de la Vierge de Guadeloupe, comme nous tous, d'ailleurs. C'est la patronne de El Mataral, depuis que la propriété existe. J'ai entendu dire cela aux vieillards, dans mon enfance... Je suis le sacristain, señor. Isidro Chari, *para servir a usiel*... Je sonne l'angélus du matin et l'angélus du soir... Je sonne aussi pour les grands événements de la hacienda. Nous n'avons qu'une seule cloche. Je sais lui faire dire ce qu'il faut. Réjouissances, glas et tocsin...

— Le tocsin ? fis-je un peu interloqué.

— Oh ! C'est si rare, señor. Pour la chasse au *yagua* (jaguar). Je sonne à tour de bras et les colons accourent avec leurs flambeaux et leurs pieux. Mais les *yaguas* sont devenus malins et je crains de rendre mon âme à Dieu avant qu'on ne revoie ici des animaux de ce poil.

— Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas, señor. J'étais déjà marié quand le général Gonzalès est venu combattre les révoltés de la région. Il y eut une sanglante rencontre à Curuyuqui, le 28 janvier 1892. Vous devez savoir cela, señor. La répression fut terrible. Les hommes de la sierra...

Il hésita un instant, puis, jetant à la Vierge un regard de bonne entente, il fit le signe de la croix et ajouta à voix basse :

— Les hommes de la sierra emportèrent les femmes. Les plus belles... Elles ne sont jamais revenues. On les attend encore du côté de Hacarèta et de l'Ingré... *Qué tiempos, señor !*... Ici, à El Mataral, rien ne bouge. Nous aimons notre patron...

Mais le gouvernement lui envoya tout de même le colonel Chavarria et des soldats pour le protéger.

Isidro Chari eut une grimace de macaque. Son visage n'était qu'un fourmillement de petites hachures vibratiles ; sa peau, une vieille soie chiffonnée par les sourires. Il n'avait plus une seule dent. Chacun de ses mots trébuchait sur la barrière rose des gencives dégarnies. Cela donnait à son verbiage un petit air suranné et comique.

Sur son front, une mèche entortillée de cheveux grisonnants pendait, gour mette de laine.

Je lui offris une cigarette. Il en prit quatre, qu'il plaça deux par deux sur chaque oreille.

— Nous sommes sacristains de père en fils. Autrefois, ajouta-t-il, on célébrait les saints offices sous un grand *ceibo* que le patron fit abattre pour agrandir la plantation d'orangers. La cloche pendait d'une branche. On adossait l'autel au tronc. Au printemps, les fleurs rouges du *ceibo* tombaient sur le missel, sur le calice et sur nos visages. J'étais un enfant. Cela m'amusait tellement que, bien des fois, j'oubliais de sonner à l'élévation. Le révérend père me tirait les oreilles, la messe finie... Ah ! ces petites fleurs ! C'était le diable qui les faisait choir pour nous troubler, señor...

Aujourd'hui, c'est dans les fleurs des orangers que s'embusque le démon, n'est-ce pas, sacristain ingénu au bavardage zézayant ? T'en rendais-tu compte en me parlant si joliment d'une époque à jamais évanouie ?... Non. Je sais bien. Il y avait belle lurette que les tentations s'étaient détournées de toi. Le malin n'existe que dans les germes fougueux de vie. Il est pareil à ces vers qui quittent le fruit aussitôt qu'ils le sentent blet. Ton pauvre nez niellé par les ans a beau aspirer les brises, il ne sent plus que l'odeur de la terre où la vie et la mort confondent leur secret.

— *El señor* reste à El Mataral quelques jours encore ? me demanda Isidro, d'un ton plus familier.

— Trois semaines, peut-être...

— *El señor* va donc assister à la fête, le 8 septembre. C'est le préfet des missions de Santa Rosa qui viendra célébrer le *Te Deum*. Oui, le *Te Deum*. J'ai entendu dire à don Eusebio qu'il amènera la musique de la mission. Vingt exécutants. Ce sera une bien belle fête...

— As-tu connu la mère del señor Carlos, lui dis-je à brûle-pourpoint ?

Ses petits yeux clignèrent et il me regarda fixement, un peu surpris par ma question.

— Oui, señor.

— Est-elle morte jeune ?

Il détourna la tête et murmura d'un ton gêné.

— Oui, señor.

— De quoi est-elle donc morte ?...

Aucune réponse. Une sorte de trouble profond décomposa sa face. Ses yeux coulèrent parmi le repliement instantané des paupières et les contractions des pommettes. Sans dire un mot, il ramassa son chapeau et son balai et se dirigea vers la sortie. Du seuil, il s'écria :

— Don Carlos vient de passer. *El señor* doit sûrement désirer aller le rejoindre.

Je sortis. Isidro ferma le portail à double tour, puis, après avoir allumé une cigarette, s'éloigna suivi de minces volutes de fumée qui s'accrochaient à son chapeau.

L'attitude du vieux sacristain m'avait surpris et, je dois l'avouer, un peu vexé. Ma question trop précise avait eu le don de refroidir son accueil. Il en savait long, le coquin, sur cette fin prématurée de la jeune femme. Il devait se rappeler, avec la netteté qu'ont les lointains souvenirs des vieillards, pourquoi, un beau matin, on l'avait trouvée morte... Mais Isidro ne le dira jamais. A El Mataral, quoi que

l'on voie et quoi que l'on entende, on se tait. La joie et les souffrances des maîtres sont aussi inaccessibles que les belles choses qui se passent, dit-on, derrière le bleu du ciel. Et puis, quelle étrange lubie que celle d'un étranger qui osait parler d'un passé qui ne le regardait pas !...

Carlos vint à ma rencontre. Les arbres avaient laissé choir à leurs pieds une petite rondelle noire : leur ombre. La réverbération était si forte qu'on marchait un peu à tâtons, en fermant à demi les yeux.

Don Pedro, rentré d'Itibi, nous attendait sous la véranda. Il ne payait vraiment pas de mine. La sueur avait collé à son front de grosses mèches noires et la fatigue accusait les bouffissures de son visage. Il mangea très vite, sans détacher les yeux d'un fond de vin resté dans son verre. Ce point fixe devait correspondre dans son cerveau à une idée fixe. La teinte violacée du cristal semblait l'obséder. Il s'établissait parfois ainsi entre le monde extérieur et notre esprit une liaison impérieuse et inconsciente, au point qu'un objet n'est plus pour nous, pendant longtemps, qu'une pensée tangible.

Nous mangions tous en silence. Soudain, don Pedro, d'un geste nerveux, renversa son verre. Il se forma sur la nappe comme une petite flaque de sang vermeil. L'envoûtement était dissipé.

— Il paraît que tu as pris un papillon ce matin ? finit-il par dire, en s'adressant à Carlos.

— Oui, père.

— Qu'en as-tu fait ?

— Ce que tu fais toi-même de tous les papillons que l'on prend dans la hacienda.

L'œil du sénateur brillait comme une mire au soleil. La voix de Carlos se voila.

— J'en ai fait cadeau à doña Maria.

— Tu aurais bien pu attendre mon arrivée pour que je le lui donne moi-même. Je ne compte plus, alors, moi ?... Tout doit passer par mes mains. Tout !... Tu m'entends ? Tout !... Je te sens trop porté depuis quelque temps à méconnaître mon autorité... *Yo mando, aquí !* Ah ! je te materai... Je te materai !

Tout en parlant, il avait tordu sa serviette et il la balançait en l'air comme un bout de lasso blanc.

Carlos, muet et pâle, baissa la tête. Ce silence exaspéra le sénateur.

— Ah ! Tu as beau faire la sourde oreille. Je te préviens pour la dernière fois ; c'est bien compris ?

— C'est d'autant mieux compris que je n'ai rien à me reprocher. Une gentillesse que j'ai eue envers ta femme...

— Il ne s'agit pas de ça... Je me moque de ton papillon !

Et les doigts de don Pedro semblèrent chasser d'une violente chiquenaude un invisible insecte rouge brun, car la tache de vin sur la nappe s'était élargie en forme de deux ailes.

Il se leva brusquement, et les mains dans les entournures de son gilet, bombant le torse, il continua :

— Je m'en moque, sais-tu ?... Ce sont tes airs frondeurs qui m'exaspèrent... Ah ! tu es pressé de prendre ici ma place... Mais tu te trompes, je suis plus solide que tu ne crois...

Et il se frappa la poitrine d'un poing rageur.

— J'ai d'autres enfants, continua-t-il, je leur laisserai le tiers et le « quint » dont la loi me permet de disposer librement, à ma guise...

— Dispose de tout si cela t'agrée, dit Carlos d'une voix maintenant tout à fait reposée et ferme. Je n'en veux pas à ton argent.

— A quoi ou à qui en veux-tu alors ? cria en bondissant don Pedro.

— Je n'en veux ni à qui que ce soit, ni à quoi que ce soit... Et puis, père, tu oublies que monsieur est là... Cette scène doit être fort pénible pour lui.

Le sénateur, aveuglé par sa colère, m'avait totalement éliminé de ce lieu. Il maugréa entre ses dents, puis, nous tournant le dos, s'éloigna.

Carlos me regarda tristement et se passa la main sur le front avec un long soupir.

— C'est El Pellin qui lui a monté la tête.

Et il acheva sa phrase d'un geste de lassitude comme pour me dire : « Tout cela était à prévoir. »

Les domestiques s'étaient retirés. Des essaims de mouches voltigeaient en bourdonnant sur la table jonchée des reliefs du repas. La tache de vin semblait une ecchymose. La chaleur devenait de plus en plus suffocante, alourdissant encore davantage le malaise où nous avait plongés l'attitude de don Pedro. Nous n'osions pas boire notre café ni chasser d'un geste trop vif ces insectes qui ponctuaient de noir les grands plats d'argent.

Don Pedro partit le lendemain avec le « mayordomo » sans prévenir personne. Après son algarade, comme à l'accoutumée, il s'en allait au loin déverser sa bile ou chercher dans une éphémère volupté un dérivatif à sa mauvaise humeur.

A part ce nuage, heureusement tôt dissipé, notre existence à l'hacienda reprit son cours monotone. Les jours s'allongeaient, nous octroyant un supplément de vie. Le printemps redonnait aux feuilles un éclat tel qu'on n'osait pas les frôler par crainte de se verdir les doigts. On les sentait si drues et si sûres d'elles-mêmes qu'elles ne devaient jamais tomber aux souffles d'un automne impossible à imaginer. Feuilles des tropiques à jamais vivantes. Le renouveau, ce n'était pas, comme aux pays de froidure, la restauration de la vie végétale, mais simplement un cri magnifique et perçant parmi l'éternel concert des choses, une recrudescence de la joie originelle qu'eut Dieu en créant le monde... Quel ravissement d'en être le témoin et, au fond du cœur, peut-être, le complice !

J'allais souvent à Itibi. Carlos m'y accompagnait. Nous nous amusions à entendre Treweek émailler son jargon anglo-espagnol de trois ou quatre mots de *chiriguano*, en donnant des ordres aux ouvriers de l'usine. Et puis, nous errions par les champs, le fusil en bandoulière. On s'enfonçait dans les herbes jusqu'au cou ; comme des plongeurs, les bras tendus, on se frayait un passage dans cette mer de verdure. Et puis l'on émergait devant quelque pauvre hère à la peau safranée par les fièvres, qui, bouche bée, soulevait son chapeau d'un geste timide. Il y avait à Itibi une centaine de ces malheureux. Ils cultivaient la canne à sucre. On les voyait circuler tout le jour parmi les thyrses feuillus. S'ils disparaissaient parfois, c'est qu'à, à croupetons devant chaque plante, ils comptaient les nœuds pour connaître le nombre des récoltes futures. Que de fois ai-je cherché à découvrir parmi eux un seul qui eût triomphé de l'emprise accablante de la terre. Rien que des yeux caves, vidés par le soleil ; un masque exsangue et ratatiné, avec des rigoles toutes prêtes pour la sueur. Ces tâcherons portaient à jamais en eux l'épouvante de l'éternel été. C'étaient des forçats de la lumière. Ils lui avaient sacrifié leurs prunelles. C'est ce qui, au travers des *cañaverales*, leur donnait la démarche incertaine des aveugles ou des oiseaux de nuit.

Carlos profitait de ces randonnées-là pour me parler toujours en français. Cette langue, apprise en des temps plus heureux, semblait lui ouvrir toutes grandes les portes du rêve et du souvenir. C'était une façon de s'évader de sa geôle.

Un jour, nous allâmes tirer des dindes dans un champ de manioc.

Quand nous rentrâmes à El Mataral, don Pedro se trouvait à sa place habituelle devant une table, en manches de chemise, le buste droit et le chapeau rabattu sur les yeux, à cause de l'excessive clarté. C'était samedi, le jour où l'on mettait en ordre la vie domestique de la hacienda.

Un groupe de colons se tenaient à distance respectueuse. Le « mayordomo », un

peu à l'écart, remplissait le rôle de l'accusateur public. Toute menue, toute pâle, isolée dans l'espace compris entre la table du patron et la balustrade de la véranda, une femme parlait d'une voix fausse.

— C'est mon père qui rend justice, me dit Carlos. Saint Louis à Vincennes, avec le chêne et la conscience en moins.

Don Pedro, d'un geste de magistrat ennuyé, fit taire la plaignante. Il donna la parole à un homme grisonnant qui ne tenait pas en place et qui avança aussitôt, tout un faisceau de reproches au bout du poing. Archer impitoyable, il les lança, en mesurant bien l'effet, au visage de son adversaire. Mais, celle-ci, sans se décontenancée, tâchait de lui couper la parole par des invectives.

— *Mentira ! mentira !* geignait-elle.

Ses mains griffèrent le vide. Gestes désordonnés et hoquets spasmodiques. La colère l'étouffait.

L'homme, maintenant désarmé, tourna vers don Pedro un regard d'animal ennuyé par un taon.

Macias cingla l'air de sa badine. La femme cria de plus belle :

— *Bandido !*

Avait-elle perdu la raison ? Oser insulter don Eusebio Macias devant don Pedro qui, les sourcils froncés, venait de lever l'index, tel un sceptre. Un profond silence se fit. L'accusée, interdite, la face cramoisie, la bouche bée, demeura figée, une dernière insulte au coin de la lèvre. Les hommes regardaient le maître comme ils regardaient les moines en tournée, pendant le carême.

— *Denle cinco*, dit-il d'une voix forte, et il s'éloigna rapidement, son veston sous le bras.

— Expliquez-moi cela, dis-je à Carlos.

— Le verdict : cinq coups de fouet ; c'est écœurant. On va déshabiller cette pauvre fille jusqu'à la ceinture, pour lui appliquer la peine.

— Quel crime ?

— Je n'en sais rien, mais c'est inhumain.

Une plainte d'animal blessé avait accueilli les derniers mots du juge. La condamnée, enlevée en un clin d'œil par la forte poigne de six *capatacés*, passa devant nous. Un hoquet rauque soulevait sa gorge. Plus de cris ni de prières. L'épouvante totale, avec ce gémississement poussif de femme en couches. Son visage avait chaviré au milieu d'une immense grimace qui avait dévoré tous ses traits. Elle ne portait pas le *tipoi* mais la *pollera* des cholas de Chuquisaca toute tuyautée aux hanches. Son corsage décoloré avait craqué dans la lutte. On apercevait, par une large fente, la fraise rose d'un sein. Des touffes de cheveux masquaient par place le visage, ce qui n'empêcha pas la malheureuse de clamer devant nous :

— *Piedad !...*

Sa voix s'étrangla. Quelqu'un lui avait mis son poing, comme un tampon, sur la bouche.

Don Eusebio, de sa baguette, indiquait au cortège la route à suivre. La condamnée tenta de s'agripper aux barreaux de la porte. D'un coup d'épaule, un gaillard la bouta hors du patio. Les orangers, graves sous leurs boules vertes sou-tachées d'or, éteignirent aussitôt les cris et les jurons.

Carlos restait là, planté comme un piquet.

— Je vous demande pardon de n'avoir pu vous épargner un pareil spectacle, fit-il.

Que pouvais-je faire, sinon lui répondre d'un geste vague.

— En pleine jungle, reprit-il, la volonté d'un seul homme avec, autour de lui, la lâcheté d'une poignée d'ignares hébétés par quatre siècles de servitude.

Et sa main tortilla nerveusement le bout de sa cravache.

En ce moment, nous perçûmes le lointain hurlement d'un chien à la lune, en plein midi. Nous comprîmes. On déshabillait la chola sous le regard trouble de six

mâles qui allaient la flageller. Sa peau, sous l'ardent soleil, devait frissonner du froid de la honte. Aucune parole intelligible à cause du claquement des dents. Puis un hurlement lancinant, éperdu. Le sommet de la douleur gravi d'une traite. Le premier coup...

Carlos ne tenait plus en place. Il se mordit un instant les lèvres et puis s'écria :
— Non ! C'est intolérable !

Il sortit en courant, traversa le patio et se perdit à gauche du côté des écuries. Pendant un court instant on entendit la déchirante clameur de la chola. Puis, plus rien.

J'attendis vainement le retour de Carlos.

Une espèce de nabot, sans nom, avec une énorme figure de batracien essouffé par un jour d'orage, se faufila le long des murs. Il portait un perroquet multicolore perché sur l'épaule. Aussitôt après, l'oreille fuyante, décoiffé, bégayant, le « mayordomo » le suivit. Ils allaient trouver don Pedro, accuser Carlos, peut-être... Des domestiques accrochèrent la toile sous l'auvent et dressèrent le couvert, sans bruit. Et le patio reprit sa physionomie habituelle.

Comme j'attendais dans ma chambre que l'on annonçât l'heure du déjeuner, j'entendis tout à coup des éclats de voix. Par l'entre-bâillement de la porte, je vis don Pedro debout près d'un pilier. Don Eusebio, qui avait repris son air de patte-pelu, demeurait un peu en arrière ; entre ses jambes, collant son museau hideux à la balustrade, El Pellin, son perroquet au poing, se trémoussait, hilare.

Carlos, très pâle, un sourire de dédain aux commissures des lèvres, se tenait sur une des marches de l'escalier qui conduisait du patio dans la véranda. La brusque apparition de son père, suivi de ses délateurs, avait dû le surprendre là. Il écoutait, imperturbable, l'accusation de Macias que ponctuait, par à-coups, les cris flûtés de El Pellin.

— Don Carlos m'a empêché de remplir vos ordres, señor... Il a osé me crava-cher devant tous... Voilà ce qu'il m'en coûte de vous être dévoué, señor...

— Hou ! Hou ! qu'on le fouette, *papacicio* !... glapit le bossu.

Le perroquet se crut obligé de corroborer ces mots de sa crécelle enrouée.

— Et quel mauvais exemple, señor, pour les Indiens ! renchérit le « mayordomo ». A l'avenir, si cela se renouvelle, je ne pourrai plus répondre de l'ordre ni de la discipline...

Carlos, toujours blême, demeurait silencieux. Don Pedro écarta d'un geste brusque l'humuncule qui frétillait et se rapprocha de l'escalier. Ces quelques pas faits d'une allure brusque étaient autant de questions qu'il allait poser. Son talon frappa fortement le sol et bientôt son visage apparut en pleine lumière. Aucun vestige de la bonhomie habituelle. Tous les traits semblaient avoir bondi hors de leur astucieuse somnolence. Ils formaient saillie partout. Le front bombé, les pommettes contractées et le menton ramassé en galoche avançaient vers Carlos. Le frémissement incessant de la peau mate, avec deux plaques cramoisies aux joues, reliait les unes aux autres les armes de ce visage soudain mis en batterie devant un autre visage, pâle et immobile, celui-là, comme une cible.

On n'entendait que le chevrottement de la fontaine dans sa vasque. Le sénateur parlait d'une voix à laquelle l'excès de courroux mettait sa sourdine. Des mots hachés, lancés comme des pierres par tout l'ensemble déchaîné de la physionomie. Du fond des prunelles, tapies sous les sourcils froncés, un regard bifide comme une langue de serpent. Et puis, la main se leva. Geste gros de menaces, étoilé de ce diamant, clou unique de je ne sais quel étrange coup de poing américain...

Le ton de Carlos était grave, plein d'inflexions lentes comme s'il réfléchissait beaucoup, en répondant à son père.

— Ce sont des scènes révoltantes. On ne flagelle pas une femme.

— Occupe-toi de ce qui te regarde, gronda don Pedro.

— Je ne pourrai jamais tolérer cela.

— *Capitan sin galones, amarrate los pantalones*, cria El Pellin.

— Cra... cra... cra... nasilla le perroquet.

— Et qui es-tu pour ne point tolérer cela ?

La voix raffermie du père laissa tomber cette question aussi dédaigneuse qu'étonnée. Sa colère n'avait d'égale que sa surprise. Pour la première fois, à El Mataral, quelqu'un osait lui tenir tête. Et il répéta d'un ton sourd :

— Qui es-tu, toi ?

Nouveau silence à peine troublé par la fontaine étourdie. Je crus entendre le sifflement des poitrines oppressées. Asthme instantané de la colère.

— Tu le sais bien, répondit Carlos d'un ton sarcastique.

— Subversif... révolutionnaire... insoumis... Je ne te permettrai pas la moindre incartade. On me doit le respect et l'obéissance. Ah ! ça, je l'exige...

— Je te respecte, père.

— De quelle façon !

— Que veux-tu ?... L'injustice et les cruautés me révoltent.

— Jugerais-tu mes actes ?

— J'en subis les contre-coups.

— Silence !... Je suis ici chez moi. On me doit obéissance et respect. J'entends que cette règle soit observée par tous, sans exception aucune. Et surtout par toi qui purges ici une peine.

— Qui m'honore !

— *Callese !*

Cet impératif espagnol, avec l'accent tonique rageusement appuyé sur la première syllabe, lui fit l'effet d'un soufflet.

— Non ! Non ! Non ! Je ne me tairai pas. Il faut enfin que tu entendes ce que tu n'as jamais entendu... Après un siècle de liberté, se peut-il qu'il existe encore ici cette petite autocratie qui te bouffit d'orgueil...

— *Cara !...*

Cette grossière interjection gicla comme un jet de fiel.

— Qu'est-ce qui te rend supérieur aux autres ? La peur de ces ilotes que tu terrorises.

— Insolent ! Insolent !

Et le sénateur, au paroxysme de l'indignation, eut une grimace horrible. La bouche rejoignit les oreilles, le front se creusa et les yeux bondirent hors des orbites.

Un poing se leva et retomba lourdement sur la tête de Carlos. Soudain, un cri perçant échappé, malgré toute contrainte, des lèvres d'une femme parvint à faire dévier un peu le coup. Don Pedro regarda autour de lui d'un air égaré, cependant que son fils vacillait sur ses jambes, glissait, s'acrochait à des pots de fleurs et parvenait à recouvrer son équilibre avant la dernière marche.

Cela avait été si rapide que j'eus à peine le temps de m'élançer pour empêcher un pugilat impie.

— Fils dénaturé ! Insolent ! Insolent ! ne cessait de marmonner don Pedro.

Des ruisselets de sueur lui barraient les tempes et se perdaient sous le lobe des oreilles, là où le col comprimait des pelotons de veines violettes.

En me voyant, ses traits se détendirent. Il reprit son air melliflue, non sans que ses prunelles gardassent encore tout le feu qui le dévorait. Il passa deux ou trois fois une langue sèche sur des lèvres blanches. Ce n'est qu'alors qu'il put articuler, avec un léger bégaïement :

— Quelle malchance, señor, que d'avoir une pareille progéniture !

Il tâchait de donner à sa colère le déguisement d'un regret.

Carlos, pâle et tremblant, se tenait au bas du petit escalier. Il avait renversé deux pots de géranium, dont il écarta du pied les débris. Ses mains chiffonnaient encore une poignée de feuilles arrachées pendant sa chute. Un filet de sang coulait de son front, arrêté par le barrage touffu des sourcils.

Je m'approchai et lui tendis un mouchoir. Il le repoussa.

— Merci... ce n'est rien...

La blessure heureusement n'était pas bien profonde. Le chaton de la bague n'avait fait qu'entailler l'épiderme.

— Et maintenant, dit don Pedro, ayant repris son ton sentencieux, *vous* resterez enfermé jusqu'à nouvel ordre.

Carlos avait regagné sa chambre, le front ensanglanté, d'un pas lourd. Il avait refermé la porte derrière lui et s'était laissé choir sur une chaise. Combien d'heures resta-t-il là, les bras ballants, le corps tassé, le regard fixe sur le mur blanc ? Il n'aurait pas pu le dire lui-même, car le temps a du respect parfois pour les grands chagrins. Quelques gouttelettes écarlates ayant coulé au travers des cils avaient rebondi sur sa joue et de là sur le plastron de sa chemise. Cela lui avait rappelé — tant un souvenir insignifiant vient se mêler parfois aux plus tristes pensées — les fleurettes des ceïbos qui lui tombaient sur le visage lorsqu'il passait au galop au travers du *Camberio*. Aucune douleur, tout au plus une courbature qui le fit penser : ai-je donc fait une chute ? Et puis une grande lassitude, presque un malaise, le reprit, comme à la veille d'une maladie. De temps à autre, un frisson le secouait comme une décharge électrique. Alors il s'arc-boutait, cramponné des deux mains au dossier de sa chaise, et attendait de pied ferme un nouveau frisson pour l'arrêter net au pied du talus, comme un ennemi qui monterait à la charge. L'attente était longue. Rien ne se passait. Il se jugeait alors ridicule. Mais aussitôt il tressaillait, comme si quelqu'un eût profité de cette détente pour lui envoyer une forte bourrade dans le dos. Il tentait de se remettre en garde. Trop tard. La commotion était là et le retrouvait désarmé ; il avait beau se raidir, ses muscles se détendaient violemment et la chaise même grinçait sous la secousse. Carlos se rappelait alors la grenouille de Galvani, en maugréant contre cette sottise réaction de son corps. Puis, peu à peu, il commença à grelotter. Un froid intense l'avait saisi. Tous ses membres semblaient sujets à une impatience absurde, inexplicable, cependant que son visage se couvrait de moiteurs. La fenêtre était ouverte. Un souffle de chaleur pénétrait jusqu'à lui, mais, au contact de sa peau, devenait un courant d'air glacé. Il se rappela avoir eu la rougeole, il y avait bien longtemps. Ce même froid, cette même anxiété, mais sa mère était là... Et Carlos, tout désarmé, tourna son regard atone vers celle qu'il était sûr de retrouver à ses côtés. Une femme au visage pâle, avec des cernes bleuâtres autour des yeux... Quel était donc ce miracle ? Par quelle issue celle qui l'habitait venait de s'évader hors de lui, pour le veiller, ombre tutélaire ? C'était sa propre âme se matérialisant ainsi par un prodige de la douleur. Et il avait fallu cette journée atroce pour que le miracle se fit. Ce coup haineux sur son front l'avait culbuté dans le passé et il était redevenu un enfant qui a la rougeole...

Tout cela — qui me fut conté ensuite — se passait comme dans les rêves où tous les bonheurs viennent vers vous. Et il se prit à murmurer ce qu'il avait tant de fois rabâché dans sa tête, tous les mots qu'il avait pétris avec des larmes, au fur et à mesure que l'enchantement de l'enfance l'abandonnait et qu'il atteignait à la solitude plénière de l'homme : « Maman, on a été longtemps sans te voir... La mort ne t'a point vieillie... » Il répéta trois ou quatre fois cette phrase, mais il ne se rappelait plus le reste. Il voulut improviser. Ce fut inutile. C'étaient les mêmes mots qui revenaient sur ses lèvres. « La mort ne t'a point vieillie... » Il allait perdre patience, d'autant plus qu'au froid glacial de tantôt avait succédé une chaleur étouffante. Il lui semblait que des flammes montaient vers son visage du fond d'un invisible bûcher.

Il y avait là, à ses pieds, une flaque de clarté comme du métal en fusion. Il l'enjamba lourdement et se retrouva face à face avec un tel torrent de lumière qu'il essaya vainement de fermer l'écluse de la fenêtre. En cet instant, il sentit

qu'il étouffait. Il comprit. Ses lèvres... Et, dans cette angoisse, il abandonna la chambre à l'envahissant soleil.

La maison était plongée dans le silence. Il marcha le long du corridor. Où allait-il ? Ses pas le portaient. Ils refaisaient un chemin mille fois parcouru. Cette porte où il s'arrêta n'était-elle pas celle de la chambre de sa mère ? Il tourna le bouton et dit :

— De l'eau... Je meurs de soif...

Sa mère avait dû l'entendre, car quelqu'un remua dans la pénombre ; le bruit d'une jupe froissée alterna avec le bourdonnement des mouches, et puis une voix très douce lui dit :

— Voilà.

Mais il ne vit pas la main qui lui tendait ce verre ; il avait fermé les yeux, tout à la joie d'étreindre cette chose vivifiante et fraîche, l'âme de quelque source, peut-être... Il but à longs traits, puis rendit le verre en murmurant :

— Merci, *mamacita*. Je vais me coucher maintenant.

Mais cette eau si ardemment désirée, au lieu de tremper sa vigueur, lui coupa instantanément les jarrets. Ses tempes battirent plus fort. On lui parla, mais il ne put pas comprendre. Il savait bien que c'était sa mère. Elle se tenait sur le seuil de sa chambre. C'était bien sa voix. Il lui sourit et songea à lui dire : « Maman, on a été si longtemps sans se voir. La mort... » Mais, soudain, il fut comme ébloui par une formidable clarté. Sa tête lui fit tellement mal qu'elle sembla lui sortir par les yeux. Ses jambes se dérobèrent et il s'écroura pesamment.

Lorsque Carlos reprit connaissance, il était dans son petit lit. Une forte douleur lui labourait les tempes et il brûlait.

Treweek, revenu d'Itibi très tard, se tenait à son chevet. Une servante était venue nous avertir.

— La señora Maria envoie dire aux señores que don Carlos est malade.

Il était là, tout rouge sur l'oreiller blanc. Treweek prit le thermomètre qu'il avait placé sous l'aisselle, l'éleva à la hauteur des yeux et dit en hochant la tête :

— Hum ! accès carabiné. 40°.

Et puis il questionna Carlos, d'une voix qu'il adoucissait d'incroyable façon. Cet Ecossais n'avait pas fini de m'étonner. Il était aussi bon médecin qu'il était géologue ou mécanicien. Après quelques instants de réflexion, il dit :

— Vous avez la fièvre tierce, Carlos. La chasse a du bon. Mais, aux abords des marécages, il y a neuf chances sur dix pour que l'anophèle vous joue un mauvais tour à la tombée du soir. Il faudra dorénavant prendre garde. Je vais vous donner dix cachets de quinine. Et, si c'est nécessaire, je vous ferai une série de piqûres.

Carlos suffoquait. Autour de sa tête, l'oreiller s'imbibait de sueur. Il râlait par instants. Sa blessure avait disparu sous un grand carré de taffetas rose. Auprès de la porte, l'Indienne était accroupie, à l'attente de quelque ordre. Aussitôt que Treweek avait dit à haute voix, d'un ton de regret : « Ah ! Si nous avions de la glace, on la lui poserait sur le front », elle s'était coulée au dehors, silencieusement, comme un chien qui s'ennuie.

Treweek et moi, dans un coin, causions en anglais pour n'être pas compris de Carlos.

— Cette fièvre paludéenne a coïncidé avec la querelle que vous venez de me décrire, me dit-il. Une pareille émotion a peut-être déclenché ce formidable accès. L'insolation y est pour beaucoup, d'ailleurs. Pauvre garçon, j'aurais parié, au prime abord, que c'était de l'érysipèle. Il n'en est rien, heureusement. Il se remettra. Quant au moral, ça, c'est autre chose...

— Je m'en charge, lui dis-je.

L'Indienne entra sur la pointe des pieds et nous tendit une brassée de grandes feuilles luisantes, d'un vert tendre.

— La señora prie de mettre ces *hojas de lampazo* sous la tête de don Carlos. C'est mieux que de la glace. Je viens de les cueillir à la huerta.

Treweek haussa les épaules, prit une feuille, la déchira, l'observa :

— De la famille des aroïdées. Un palliatif. Cela ne lui fera pas de mal.

On en fit une sorte de calotte dont on coiffa le malade. Cette fraîcheur inespérée lui fit ouvrir les yeux. Aurait-il jamais cru que c'était un peu de cette orangerie étouffante qui humectait maintenant ses tempes avec des feuilles longtemps trempées dans le cristal d'une source ? Sa respiration s'apaisa et, imperceptiblement, il flotta dans le sommeil, comme entre deux eaux.

Nous le laissâmes sous la garde de l'Indienne. Une fois dehors, Treweek dit :

— Je trouve étrange que doña Maria ne se soit pas dérangée.

— Sa migraine, toujours, lui répondis-je d'un ton peu convaincu.

— Je trouve qu'il y a quelque chose de singulier ici. Mais je me tais. Cela ne me regarde pas. Allons prendre un *drink*, voulez-vous ?

Sur le pas de ma porte, nous croisâmes El Pellin qui faisait sa ronde lentement, le long des murs, comme un gros crapaud, avant la nuit. Son perroquet, à moitié abruti, était perché sur son épaule ; il ouvrit à demi un œil pour nous regarder.

Mr. Treweek murmura :

— Le *psittacus cestivus*, de Linné. Un bel exemplaire.

Et puis, d'un geste lent, il prit son *flask* de *scotch* et versa dans deux gobelets la quantité rituelle qui délie la langue et fouette l'esprit.

Don Pedro ne rentra pas ce soir-là à El Mataral. Il était parti aussitôt après déjeuner avec don Eusebio.

C'est seulement à l'aube que j'entendis un bruit de chevaux devant la barrière du patio et puis des éperons lourdement traînés sur les marches de l'escalier qui donnait accès à la véranda.

Par la suite, don Pedro feindra d'ignorer l'état de son fils et continuera de s'absenter beaucoup.

Carlos somnole. Son esprit baigne dans une sorte de demi-lucidité. On vient de lui changer cette feuillée rafraîchissante dont il sent aussitôt les apaisants bienfaits. Sous ce chapeau magique, des bribes de pensées s'agitent.

Par une fente des volets clos perce un rayon de soleil qui fait bourdonner les mouches. On dirait alors que le silence et l'ombre crépitent à la fois.

Carlos regarde d'un œil atone le ciel de lit, grande rondelle blanche d'où déferle, en flots vaporeux, la moustiquaire. Cette mousseline providentielle le sépare du monde et l'isole dans son mal et dans ses songes. Tout son corps semble brisé. Il a, à la bouche, un intolérable goût de fiel dont l'amertume l'écoeure. C'est le seul goût qui lui reste de la vie.

Mais cette solitude, ce calme, ce brouillard blanc qui l'enveloppe et le protège créent de nouveau en Carlos comme un état de rêve éveillé. Sous l'influence de ces feuilles adoucissantes, il se rappelle fort bien maintenant que son père l'a frappé et il n'en éprouve aucune émotion. Mais voilà qu'à ce souvenir s'ajoute celui d'une rougeole qu'il pense avoir et des soins que lui prodigue sa mère. Des images disparates surgissent brusquement dans sa cervelle, se superposent et, comme des lamelles de métal, pèsent les unes sur les autres. Il perd la notion du temps. C'est un enchevêtrement de mots, d'événements, de sensations qui l'épouvantent. Il est à la fois le garçonnet que l'on gâte, l'adolescent que l'on déçoit et l'homme que l'on humilie. De ceci et de cela, il ressent les joies et les angoisses. C'est un effarant tourbillon où il roule pantelant et désarmé.

Quel rapport entre Germaine, l'oncle de Séville, un militaire inconnu, tous

trois soudés dans son esprit, et cette querelle avec son père ? Un fil a cassé qui reliait ces souvenirs. Qu'est-ce que le présent ? Une soif horrible, puis une eau fraîche qu'on lui tend. Qui ? Sa mère, là, tout à l'heure, ou bien il y a vingt ans... Ah ! cet emmêlement de dates, ce rapprochement sacrilège du passé et du présent, des vivants et des morts. Carlos ne comprend plus, il ne cherche plus à comprendre. Sa mémoire est devenue, pour la centième fois, un accessoire inutile.

Et, cependant, ce verre d'eau si nécessaire, il l'a bu. Aucun doute à ce sujet. A qui donc s'est-il plaint ? Qui est-ce qui lui a répondu d'une voix si douce ? Il n'y a que sa mère pour lui parler de la sorte et le consoler en de telles circonstances.

« C'est idiot, se dit-il, j'ai été le jouet d'une hallucination. Mais, si c'était elle ?... *Il faut* que ce soit elle ! » Cette idée lui remplit le cœur d'allégresse. Il est si facile aux croyants de croire. C'est donc grâce à une immense douleur que l'on triomphe des forces obscures qui gardent, jalousement voilée, la face des morts. Une immense douleur... Carlos l'appelle comme on appelle une magicienne pour pouvoir susciter derechef la chère présence.

Il n'a pas la force de faire le moindre mouvement. Il voudrait seulement fouiller son cœur, l'interroger, le surprendre. C'est lui seul qui pourrait dire si, protégée par cette gaze transparente comme une brume matinale, c'est bien sa mère qui rôde autour de lui, éthérée, sereine, apaisante, apaisée... Un vœu puéril monte à ses lèvres : voir, ne fût-ce qu'une seconde, le visage adoré et que, au travers de la moustiquaire, il penche vers lui ses grandes prunelles tristes cerclées de bleu. Du coup, les années écoulées si mornes, si décevantes se refondent en une minute éblouissante où son âme reste en suspens. Voilà son premier bonheur de malade.

Mais une grimace crispe son visage. Son illusion, comme un papillon captif, perd son or. Une voix cassée, pareille à celle d'une sorcière, lui crie de fort loin :

« Mensonge ! mensonge ! Toute la souffrance humaine, accumulée depuis la création du monde, est impuissante à ressusciter les défunts. La souffrance humaine n'a que des influences humaines. Tu t'abuses. Les morts sont bien morts. Il n'y a autour de toi que tes semblables avec leurs sens, leurs bizarreries, leurs ruses et leur égoïsme féroce. Quand on est orphelin, on l'est à jamais ! »

Un découragement infini alourdit son âme. Sa bouche se pince comme si, redevenu soudain enfant, il allait éciater en sanglots. Il a froid. Cette cruelle déconvenue l'a transi. Son anxiété de naguère le reprend. Il rêve de deux mains tièdes qui réchaufferaient ses mains. Le froid redouble. Ses dents claquent. Il grelotte sans arrêt. Il ne sait plus ce qu'il veut. Le soir qui tombe au dehors obscurcit peu à peu son esprit. Le voilà tout désarmé. Ses oreilles bruissent. Quel est ce tintamarre ? La fièvre approche avec ses instruments de torture, ses fers chauffés à blanc, ses pieux, ses tenailles, ses grondements, sa soif et son hébétude... Une figure hagarde, un mouchoir noir sur la bouche, passe dans son cerveau. Qui est-ce ?... Il ne se le demande même pas. Son lit grince. La moustiquaire oscille. Carlos ne se défend plus comme la première fois. La fièvre est là ; elle vient de mettre, amante impérieuse, sa joue en feu contre sa propre joue. Alors il s'avoue vaincu, il se soumet et commence à brûler, comme brûlent les phalènes téméraires collées au verre des lampes...

Tout à coup, il crie : « De l'eau !... de l'eau !... »

Sa gorge contractée et sèche émet à peine des sons. Il a clamé cela instinctivement, sans grand espoir, parce qu'il faut que l'homme ou la bête se plaignent lorsqu'ils souffrent.

Mais, voilà que ses lèvres, sur lesquelles se tissait déjà le bâillon fatidique, se sentent rafraîchir. De quelle source miraculeuse tombent ces gouttes, de quel ciel, cette rosée ? Cela retrempe étonnamment son courage ; il se reprend à réfléchir.

Ses paupières racornies par la fièvre s'entr'ouvrent lentement. Il fait nuit dans la chambre. Dans une sorte de halo lunaire, une femme se penche vers lui et lui humecte les lèvres et les tempes d'un liquide qui sent bon. Cet arôme pénétrant, il le connaît, il en défaille. Est-ce l'orangerie aux mille sortilèges qui, sous une forme humaine, vient adoucir son mal ?

« Encore un mirage, encore un mensonge », pense-t-il. Et il referme éperdument les yeux, sans doute pour mieux voir cette douce apparition. Alors, dans son esprit rasséréiné, chantent les phrases, leitmotif de sa peine : « *Maman, on a été si longtemps sans se voir. La mort ne t'a point vieillie... Ecoute, j'ai tant de choses à te dire. Tant de choses... Il nous faudra une nouvelle vie...* »

Ah ! il se garde bien de dire cela à haute voix, quoiqu'il reprenne un peu plus de confiance et que la fièvre s'apprête à s'éloigner en traînant derrière elle son attirail de tortionnaire. A quoi bon parler ? Les disp' rus n'entendent plus nos voix. Il faut les invoquer mentalement, comme on invoque Dieu dans une prière muette, du fond de l'âme.

Carlos sent sa bouche de nouveau rafraîchie, puis une main se pose doucement sur son front. Il ne bouge pas. Yeux clos, poings serrés, tête droite, on le prendrait pour un mort, tant ce délice le fige et l'épouvante. La caresse s'attarde. A moitié rassuré, à moitié convaincu, Carlos entr'ouvre les yeux, mais, au fur et à mesure qu'ils commencent à voir, cette main se retire et s'enfuit ; et lorsqu'ils s'écarquillent tout à fait, ce n'est plus qu'un fantôme qui s'évanouit dans la brume assombrie de la moustiquaire.

Il veut en avoir le cœur net et crie :

— Maman !

Quelque chose s'agite dans la chambre ; à peine perçoit-il le bruit léger d'un pas qui glisse et s'éloigne...

Carlos ne demande plus rien. Il oublie et son mal et ses doutes et cette blessure qu'il porte au front. Il n'a plus ni froid ni chaud, mais seulement une grande lassitude, comme après un long effort. Des ruisseaux de sueur coulent de son corps pour le purifier. Son oreiller est tout trempé. Il n'en a cure. Il ne songe qu'à son bonheur, à sa *certitude*. Pareil à un croyant qui a des visions, il savoure l'étrange douceur de ce privilège. Son esprit ensorcelé flotte dans une région qui n'est plus celle du rêve, mais non plus celle des réalités tangibles. Une zone intermédiaire propice aux échanges des âmes. C'est là où il voudrait situer désormais tous les événements de sa vie, parce que c'est seulement là qu'il en resterait indéfiniment le maître. Puis le sommeil apitoyé vient prolonger, avant qu'elle ne se dissipe, la merveilleuse illusion.

Carlos dort. Il sent encore cette main de femme sur son front meurtri. Mais, plus tard, saura-t-il au juste ce qu'il a rêvé, ce qu'il a senti ?

Durant quelques jours, l'état du malade, tant à cause de la fièvre que du profond ébranlement nerveux, nous inspira une certaine inquiétude. Il délirait souvent et son sommeil semblait agité. Il ne prenait aucune nourriture et se laissait gagner par un morne abattement. Mais, grâce aux médicaments de Treweek, les accès s'espacèrent davantage : il ne resta de toute cette crise qu'une grande faiblesse qui devait disparaître peu à peu.

Treweek partait tous les matins pour Itibi. Don Pedro reprit l'habitude de l'y accompagner. Le travail, paraît-il, avançait rapidement, et la distillerie allait être prête dans moins de temps qu'on ne l'avait prévu.

Carlos était entré en convalescence. Eulalia avait disparu. Un moricaud armé d'un nerf de bœuf montait la garde devant sa porte jour et nuit. Don Pedro avait voulu donner par la suite à ce châtement une grande publicité afin d'effrayer quiconque eût propagé les paroles dissolvantes de son fils.

La casa de hacienda, après cette malheureuse querelle, avait repris son air habituel d'ennui et de paix somnolente. La fontaine du patio, indifférente aux passions, coulait dans sa vasque. Le matin, c'était toujours l'allégresse des arbres projetés vers le ciel comme de gros bouquets verts au bout d'invisibles poings. Puis la joie tombait et c'était l'alourdissement des choses sous la marée de la lumière. Quelquefois, le silence méridien était troublé par l'appel d'un oiseau étourdi posé sur le toit brûlant et qui s'envolait, les pattes à demi calcinées...

Je ne saurai jamais rendre le délice physique de ces heures-là. Les premières, à l'aube surtout... s'enivrer d'air, boire l'aiguail tiède au bord des feuilles argentées, ravir au soleil qui accourt son droit de prise sur la virginité frémissante que chaque matin lui réserve, et, tandis que du cœur de la selva monte la rumeur des germinations désordonnées, lâcher ses cinq sens dans l'espace. Sentir !

La véranda, au fur et à mesure que la saison progressait, s'enveloppait davantage de ses grandes toiles claires avec des dessins en camaïeu ; les domestiques, pieds nus, poussaient les chaises de rotin autour de la table mise et s'esquivaient respectueusement. Je reverrai toujours, parmi l'éclat mat de cette lourde argenterie, la tache couleur brique du flacon de sauce Perrins sur la blancheur de la nappe. L'heure malaisée du déjeuner. La torpeur de midi approchait avec ses grappes de mouches collantes et son obsédante jugulaire de sueur autour du menton...

Cependant, il y avait quelque chose de changé dans la casa. Ce cri déchirant, on ne sait d'où sorti, à l'instant où le père déchargeait un poing haineux sur son fils, avait donné une autre âme à cette demeure. Ce n'était plus un fantôme qui chantait aux heures de léthargie. Il y avait là une femme qui voyait tout, qui entendait tout. Cet être partageait, au travers des cloisons, nos moindres émois et souffrait, comme nous, de l'accablement des longues journées mornes. La huerta, vers le soir, secouait, pour elle aussi, ses milliers d'orangers. Le cœur de cette femme, depuis tant d'années, devait être à tel point saturé d'aromes qu'il pouvait affronter sans crainte la mort beaucoup mieux que la vie. Un cœur embaumé qui vit meurt d'amour ; un cœur embaumé qui meurt vit toujours... Si j'ai bonne mémoire, ceci est le refrain d'une vieille chanson à peu près oubliée de la sierra bolivienne.

Mais, accroupie là-bas, à l'orée bleue du ciel, comme une magicienne qui attend, est-ce que la selva n'avait pas tressailli à ce cri de bête humaine blessée ?...

Doña Maria, depuis ce jour, quoique invisible, emplissait la maison de sa présence. Elle devait veiller à tout. Aucune tache aux murs de toile de la véranda ; l'eau fraîche était sans cesse renouvelée dans les alcarazas rouges et, parfois, dans nos chambres, on trouvait des fleurs sur une chaise ou sur une table, comme oubliées par hasard... Quelle correspondance s'était donc établie entre elle et nous ? La maladie de Carlos nous avait rapprochés. Et qui sait si nous eussions continué à l'ignorer sans le typhon de haine qui avait balayé l'atmosphère de paix où nous vivions.

Était-elle jeune ? Quelle place tenait-elle dans la vie du maître exigeant qui, chaque matin, lui scellait les lèvres pour lui imposer la consigne du silence ? Elle avait dû vivre, comme moi, par l'entre-bâillement d'une porte, la minute atroce où le père et le fils, dressés l'un contre l'autre, s'étaient craché leur hargne. Qu'avait-elle craint lorsque, obéissant à un irrépressible élan, elle avait osé mettre entre ces deux hommes la faible barrière d'une plainte ? Et puis, n'avait-elle pas été la première à connaître la maladie de Carlos ?... Depuis ce jour, j'eus beau scruter les portes et tendre l'oreille, aucun visage, aucune voix. Même pas une ombre furtive sur le rectangle éclairé d'une fenêtre. On aurait dit qu'épuisée par ce cri unique une bouche, quelque part, s'était à jamais tue.

Don Pedro, sans que rien ne révélât en lui la moindre préoccupation, s'installait fréquemment, vers les 6 heures, en manches de chemise dans la véranda. Il y prenait son café, écoutait le rapport de Macias et distribuait des réprimandes,

voire des punitions. L'esclandre de Carlos n'avait point altéré les lois et les habitudes de la hacienda. Sa maladie avait passé inaperçue. Les colons, en groupe serré, attendaient chaque samedi le verdict du patron et l'écoutaient, graves et silencieux, avec des visages de croyants. Dans l'ombre on devinait la présence de don Eusebio, prêt à intervenir. Mais la lampe qu'on allumait culbutait dans les ténèbres l'accusateur sournois.

Le courrier de Monteagudo arrivait aux jours fixes. Cliquetis d'éperons sur le pavé du patio, salutations plaintives du soir : « *Buenos noches de Dios, señor...* » Et, pendant que le maître chaussait ses besicles et décachetait ses lettres, d'un air grave, les colons s'éloignaient vers le *Cambério*, en devisant à voix basse. C'était l'heure où de gros scarabées se réfugiaient dans les chambres, mis en fuite par la respiration paisible des oranger.

Je passai de longues heures avec Carlos, revenu à la vie. Le père n'avait point osé s'opposer à mon désir de voir son fils tous les jours. La chambre du captif était pareille à la mienne. Au chevet, l'éternel crucifix en métal. Dans un coin, une cantine d'officier. Une épée dans sa gaine grise. Un winchester. Sur une petite table couverte de cretonne fanée, des livres. Cellule d'oblat avec l'effarante tentation d'une fenêtre murée d'odeurs, vers laquelle se ruait, du fond de l'horizon, toute une meute de feuillages...

Avec la santé étaient revenus les souvenirs. Au cours des premières heures conscientes, bourrées de rancune, Carlos avait brassé mille projets saugrenus, l'esprit tirillé par de vagues désirs de vengeance ; il avait même proféré de sourdes menaces en tendant le poing vers la véranda où don Pedro continuait de remplir ses devoirs de patriarche.

— Je m'évaderai d'ici, dussé-je mourir en route, m'avait-il dit. J'atteindrai la frontière argentine. De là, j'écirai à La Paz pour qu'on apprenne quel gremlin se cache sous le nom de Pedro Vidal. Un journal d'opposition accueillera ma lettre ; il y a là-bas toute une jeunesse cultivée, ardente, prête à s'enflammer pour un idéal. Elle nettoiera bientôt les vieux politiciens et quelques brebis galeuses de l'armée. J'ai tant de foi dans la jeunesse bolivienne.

Je l'apaisai de mon mieux. Cette nature nerveuse, excitée par son état fébricitant, ne parvenait pas à retrouver sa sérénité. Il me promit néanmoins de ne plus songer à un projet d'évasion aussi absurde. Par la suite, il sourit même d'avoir pensé écrire contre son père dans un journal politique.

Il prenait son mal en patience et ma compagnie, je dois l'avouer, était pour lui une consolation et un encouragement. De sa blessure il ne restait plus qu'une escarre noirâtre au-dessus de l'œil. Parfois, il y portait la main et murmurait :

— Est-ce possible ?... Est-ce possible ?...

Sa voix se brisait et il tombait dans une profonde songerie.

Quelques jours après, un samedi, le 7 septembre, don Pedro m'annonça qu'il partirait après déjeuner à la rencontre du révérend père Bernardino di Pino qui venait à El Mataral passer les fêtes de Notre-Dame de Guadeloupe.

— Le révérend père di Pino doit être Italien ou descendant d'Italien.

— Italien, señor, Italien... Tous les missionnaires franciscains, ici, sont Italiens. De bien braves gens... Ils me doivent beaucoup... Le gouvernement ne leur avait concédé que dix mille hectares de terre. Je leur en ai fait cadeau de cinq mille...

Son œil, celui qui avait sa paupière en place, cligna d'un air malicieux.

— J'avais besoin d'eux, señor. Placés à l'extrême limite d'El Mataral, ils ont, peu à peu, refoulé la barbarie. Aujourd'hui, les tribus rebelles sont loin, du côté du Pilcomayo, dans cette partie du Chaco que, sans aucun droit, le Paraguay ose nous disputer... En ce qui a trait aux franciscains, on ne saura jamais le bien

qu'ils font. Ils possèdent ici cinq couvents : à Santa Rosa, à Tarairi, à Machareti, à El Ingre et à Tiguipa. Tous les Indiens se sont soumis et convertis. Leurs mœurs sont moins libres. Les jeunes savent déjà lire et écrire. On en fait de bons artisans, malgré leur paresse invétérée. Quant aux vieux, cela a été plus difficile. Savez-vous quel est le meilleur moyen de colonisation qu'emploient les Italiens ?

— Les pâtes au *pomo d'oro*, aurais-je répondu étourdiment si j'avais pu risquer une plaisanterie devant mon hôte.

— La musique, señor, me dit-il. C'est étonnant. Vous verrez cela. Le révérend père Bernardino di Pino amènera avec lui la *banda de musica* de la Mission. Elle nous jouera ses meilleurs airs.

Décidément, don Pedro s'était levé du pied droit, ce matin-là. Il me demanda même d'un ton patelin :

— Aimez-vous la musique, señor ?

— Beaucoup, don Pedro, lui dis-je, beaucoup. Ici, en Bolivie, j'aime surtout les airs du pays, si harmonieux...

— Nous aurons mieux que ça... De la musique classique, señor... du... du...

Il s'arrêta, tâchant de trouver, sans doute, le nom d'un opéra ou d'un compositeur italien. J'allais le secourir lorsque, se renversant sur sa chaise, il s'écria d'un air béat :

— *La Marseillaise !...* Nous aurons *la Marseillaise*. Voilà de la grande musique, señor...

Et il se lança dans un monologue où il fut question de Rousseau, de Danton et des droits de l'homme.

Les petits verres d'eau-de-vie, tout en épaississant sa langue, avaient plus que jamais embrouillé sa cervelle.

— Je dois ajouter aussi, finit-il par dire, que, demain, 8 septembre, c'est la fête de ma femme.

— Dommage que l'état de sa santé l'empêche de recevoir nos vœux.

— Oui... Elle est si faible. Que n'ai-je pas fait pour l'emmener à Buenos Aires ! Il y a de bons médecins là-bas... Elle n'y a jamais consenti. Le voyage est long. Deux fleuves à passer : le Parapiti et le Pilcomayo. Neuf jours d'ici à Yacuiba, à dos de mulet. C'est là que s'arrête le chemin de fer, comme vous savez.

— La señora Maria est née ici ?

— Non, señor. Elle est des environs de Tarija. J'étais lié avec son père par de vieilles relations commerciales. Au lieu de la marier à quelque frotteur de sa province, il a préféré me la donner, quoiqu'elle fût bien plus jeune que moi. Et il n'a pas dû s'en repentir. Je l'ai tiré par la suite de maints embarras d'affaires...

A ce moment, don Eusebio vint lui demander si l'on devait amener les chevaux.

— En partant à 3 heures, répondit don Pedro, nous trouverons les voyageurs au débouché du cañon du Parapiti. Et nous serons de retour avant l'*Ave Maria*.

Puis il prit congé de moi pour aller changer de costume.

Quelques instants après, il reparut. Habits de fête. Un grand sombrero couleur crème à boucle de nacre. Culotte collante avec des rangées de boutons microscopiques depuis la hanche, tout le long de la couture, jusqu'au bas, là où des bottes vernies renversaient leurs tiges plissées comme un soufflet crevé d'accordéon. Gros éperons d'argent ciselé ayant, pour mollette, la rose des vents. Sur l'épaule, un poncho en soie blanche, pendu comme une hermine de magistrat. Il se rapprocha de moi pour me dire d'un ton cérémonieux :

— Voudriez-vous avoir la bonté — je m'excuse de vous déranger, señor — et ce, à cause de l'intérêt que vous portez à Carlos, de lui faire savoir qu'il peut quitter sa chambre. J'espère que ces douze jours d'arrêts auront suffi. Il me serait très pénible d'expliquer au révérend padre di Pino les causes de son absence.

A la veille d'une grande fête, il se devait de commuer les peines infligées par lui-même. C'était dans la bonne tradition.

Un beau rubican à longue queue piaffait dans le patio. Une bande d'argent massif ornait la selle du pommeau au troussequin. Les étriers étaient du même métal. Tout cela étincelait au soleil.

Comme je le complimentai sur un aussi luxueux équipage, il me dit :

— Ce harnachement appartenait à mon grand-père, qui se battit contre les Espagnols avec Juana Azurduy de Padilla, l'héroïne des guerres de l'Indépendance.

Le déjeuner fini, il enfourcha son cheval. Et, après m'avoir fait un geste de la main, il partit au petit galop, suivi de Macias.

Carlos lisait, pour la dixième fois peut-être, *Servitude et grandeur militaires*. Un fort joli exemplaire relié en maroquin bleu offert jadis par le colonel de Maubré. Ce gentilhomme y avait mis sa griffe précédée de ces mots : « Au sous-lieutenant Carlos Vidal y Magüer, de l'armée bolivienne, souvenir de son chef et ami. Bertrand de Maubré, commandant du 7^e hussards. Compiègne. 1908. »

Carlos était si absorbé par sa lecture qu'il ne m'entendit point entrer.

— Mais non... Mais non... Je n'ai que faire de sa clémence, s'écria-t-il en apprenant la mission dont son père m'avait chargé auprès de lui. Je ne sortirai d'ici que par ma propre volonté. Son jeu est fort clair, voyons. Le padre di Pino est un moine très remuant qui va souvent à La Paz... Il y a de hautes relations... Et puis, c'est son confesseur. Mon père s'empresse de devancer les conseils qu'il ne manquerait pas de lui donner en me sachant emprisonné. Il est pareil à tant d'autres... Qu'importe le péché, puisqu'ils ont à leur portée un saint homme pour les en absoudre ! Aux pieds du prêtre, hiérarchique et recueilli, ils promettent de ne plus recommencer. Je leur concède ce bon mouvement. Mais chassez le naturel...

Carlos se promenait devant moi, en manches de chemise. Tout en parlant, il levait l'index en un geste qui lui était habituel.

Je m'employai de mon mieux à le faire abandonner une attitude aussi intransigante. Il ne voulait pas en démordre et répétait :

— Je veux que le Père di Pino sache ce qui s'est passé ici. Il jugera.

On frappa à la porte. Un Indien l'entre-bâilla.

— Ah ! C'est toi, Lorenzo, s'écria Carlos. Je te croyais trépassé.

— J'ai dû faire un long détour par El Pescado, à cause du troc. C'est là que les marchands de la sierra apportent le sel et la coca qui nous manquent, répondit le moricaud d'une voix assourdie.

— As-tu fait ma commission ?

— Oui, *niño*. Voilà.

Et Lorenzo tendit un flacon qu'il tenait dissimulé sous son poncho.

Carlos se tourna vers moi, le visage éclairé d'un large sourire.

— Voici, me dit-il, l'échantillon de pétrole que je vous avais promis... la preuve d'un mensonge... Où l'as-tu pris ? demanda-t-il à l'Indien.

— Où nous le prenons d'habitude, au lieu qui a pour nom : *El Chorro*, dans la hacienda *La Purísima*. L'huile coule d'une roche, gros comme ça...

Et Lorenzo, faisant un cercle de ses deux index et de ses deux pouces juxtaposés, nous donna à peu près une idée de la gerbe jaillissante de pétrole.

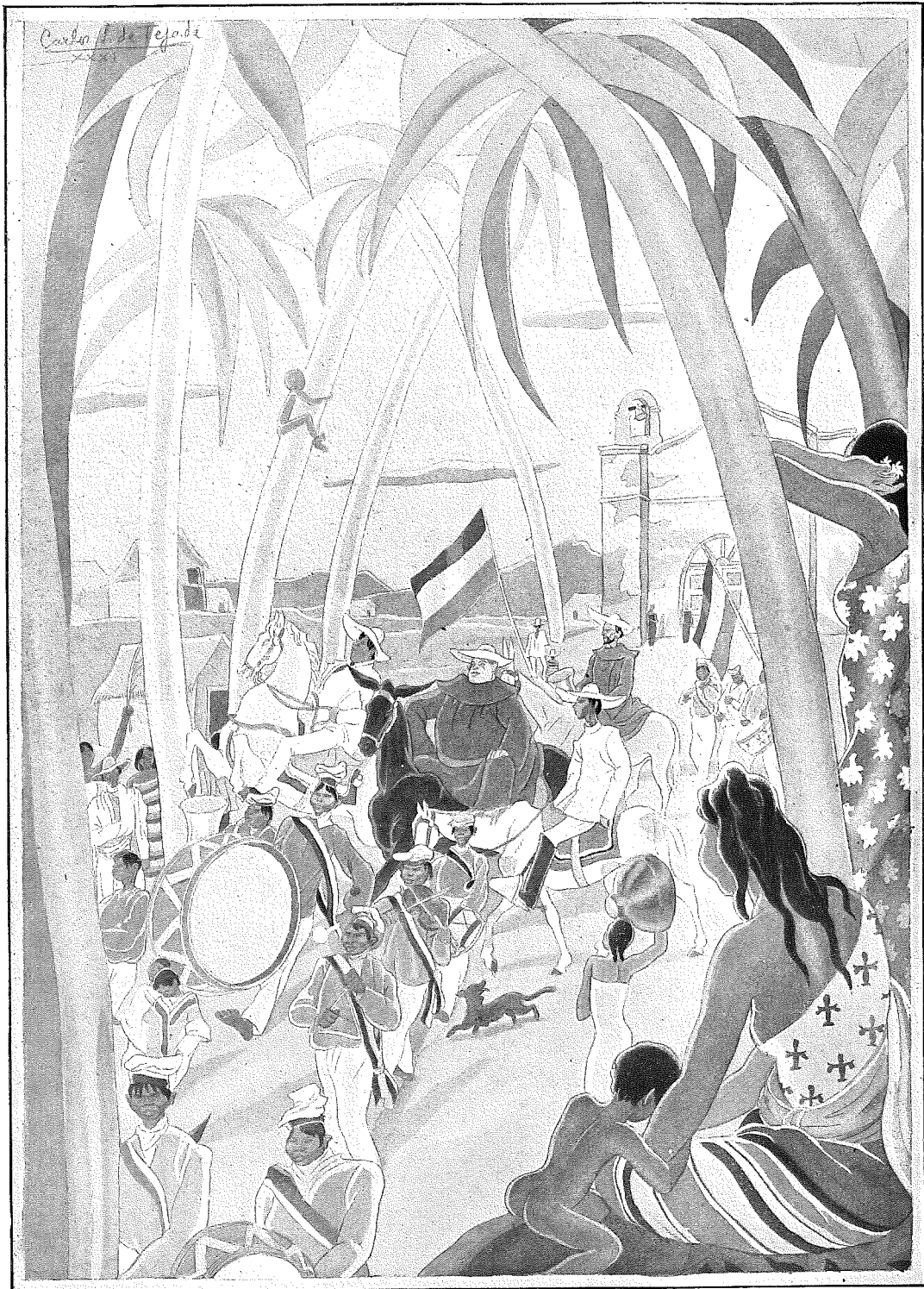
Emerveillé, je crus néanmoins nécessaire d'émettre un doute, pour la forme,

— Je vous y conduirai, señor, s'écria-t-il. Je connais le *niño* Carlos de longue date. Ma défunte sœur fut sa nourrice. On peut me croire.

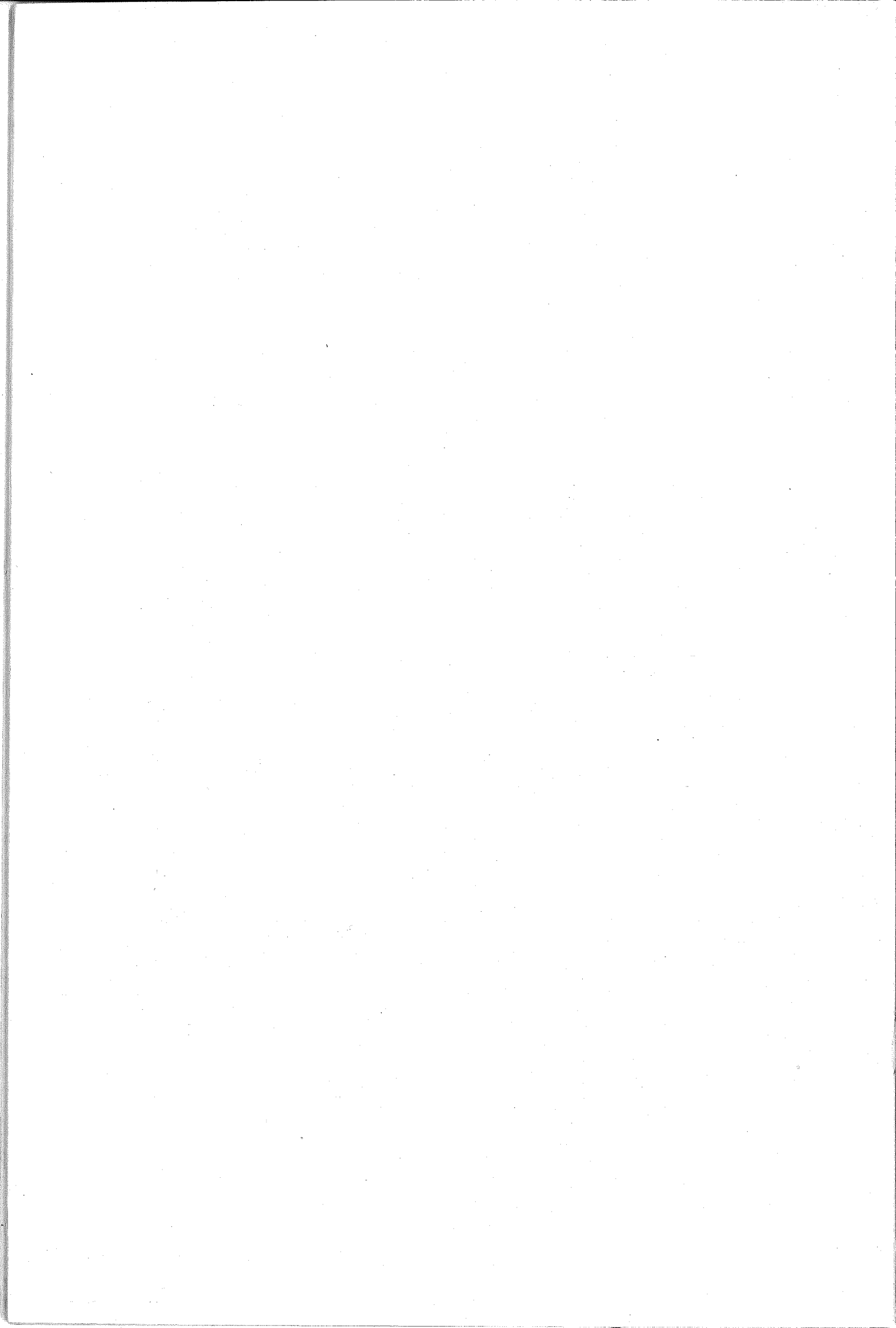
— Est-ce loin ? questionnai-je.

— A cinq jours de marche.

— C'est entendu, nous nous mettrons d'accord avec don Carlos pour y aller. On te prévient.



UNE GROSSE MARCHÉ MILITAIRE DONNA INSTANTANÉMENT A TOUS CES FROCS UNE ALLURE ÉPIQUE...
(Page 58.)



Et nous le régâlâmes d'un paquet de ces cigares au bout tordu que l'on fume le soir, à grands coups de gueule, pour chasser les scorpions et les moustiques.

Il s'en alla tout guilleret, après mille salamalecs fort expressifs.

— Et maintenant, me dit Carlos, je vous prie de ne pas souffler mot devant mon père. Il punirait cruellement ce bon Lorenzo.

Sans effort, et pour cause, je lui donnai ma parole d'observer la plus grande discrétion.

— Et puis, ajouta-t-il, il ne faut pas oublier que les chercheurs de pétrole envoyés de Sucre par *El Sindicato del Pétroleo* sont morts d'étrange façon...

— Que voulez-vous insinuer, Carlos ?

— Oh ! rien... Mais mon père n'admettra jamais que des étrangers viennent extraire quoi que ce soit d'un sol qui lui appartient.

— Mais le sous-sol est à l'Etat.

— Je le sais. Et si ce n'étaient les patentes trop élevées, mon père aurait sûrement déjà demandé toute l'étendue d'El Mataral, en profondeur. Peut-être sera-t-il tenté de le faire s'il aperçoit ici de nouveaux explorateurs...

— Cela en vaudra-t-il la peine ?

— Seul Mr. Treweek pourrait nous le dire. Tenez, mon ami, j'ai une idée.

Sa voix se fit douce. Il venait de voir le ciel ouvert.

— On pourrait demander la concession de quelques hectares, fonder une entreprise... Vous qui avez des relations, vous pourriez intéresser des capitaux. Ah ! quel service vous me rendriez là !... Travailler, gagner de l'argent à sa barbe et sans qu'il puisse rien contre moi...

— Vous voilà déjà parti, lui dis-je en riant. J'en parlerai à Treweek. Mais en échange, et pour ne pas faire du tort à nos projets, vous allez abandonner cette géôle. Et ce soir vous dînez à table avec nous tous comme si rien ne s'était passé.

Il résista un peu encore, mais finit par se laisser convaincre.

— Le padre di Pino vous amusera, me dit-il. Cultivé, d'un abord agréable et bavard comme une pie. Très roublard, un peu intrigant comme tout bon Florentin, il a fait en sorte que son ordre prenne du champ en Bolivie. Malgré les jésuites qui le jalouent, on a voulu le nommer archevêque. Il a refusé...

— Vous bavardez joliment, l'interrompis-je. Soyez prêt dans une heure. Joyeux et rasé de frais. Je vais de ce pas retrouver Treweek. Il doit être là. C'est samedi. La semaine anglaise... Il ne met pas de smoking, mais il ne renoncera jamais à son *week-end* ni à sa Bible. C'est ainsi qu'un Anglais honore sa patrie dans la jungle.

Je quittai Carlos. En m'éloignant, je l'entendis siffloter le boute-selle.

Ce soir-là, il y avait foule tout au long de l'avenue du *Cambério*. On accourait des plus lointaines cases, un rameau à la main. Soudain, quelqu'un cria : « *Haéréta !* » (Les voilà !) Un cou se tendit, un *tipoi* clair, veiné de bleu comme un galet, avança la courbe trop précise d'un sein. Les bouches semblaient cousues de gros fil blanc par le sourire. De loin en loin, la tache colorée d'un bouquet de fleurs de grenadier.

Les palmiers qui s'allongeaient sur deux rangs parallèles, faisant fi de la géométrie, se rejoignaient là-bas au bout de l'avenue en un angle que l'éloignement faisait plus aigu. Mais, juste au point vert de leur intersection et en les écartant doucement pour qu'ils reprissent leur position première, le cortège déboucha.

Des clameurs s'élevèrent. La cloche chantait à toute volée, joyeuse, sur la chapelle, car les morts n'ont plus d'oreilles. Isidro Chari, le bedeau méfiant, brodait dans l'air des arabesques de sons.

On entendait déjà les pas des chevaux qui foulaient, craintifs, le tapis de feuilles qu'on déroulait devant eux. On lança un bouquet rouge que nul n'osa ramasser. On aurait cru à un attentat. Des pétards fusèrent derrière un mur. Un grand nuage

doré de poussière venait vers nous. Entre le rubican énervé de don Pedro et le *périso* de don Eusebio, j'aperçus une magnifique mule alezane au large pictrail, qui tendait un muscau gourmand aux offrandes de verdure. Bête superbe, aux yeux languoureux et à la puissante échine. C'était ce qu'on appelle dans les hauts plateaux une « mule pianera » à cause de son aptitude à transporter des pianos et des orgues jusqu'aux villes les plus haut perchées de la sierra. Elle ne ployait ce jour-là, toute révérence gardée, que sous le poids d'un moine grassouillet empêtré dans un amas de bure, qui souriait en disant : *Buenos tardes, hijos, hijos míos.*

— *Viva el padre ! Viva el padre !*

— *Viva el patron !*

Don Pedro, depuis longtemps blasé sur ces acclamations populaires dont il était l'objet à chaque élection, inclinait la tête à droite, à gauche, gravement. Ses petits yeux s'attardaient parfois sur quelque *típoï* trop enthousiaste...

Le « mayordomo », tel un maître de cérémonie, écartait doucement de sa cravache les marmots imprudents.

Un peu en arrière, à califourchon sur des mulets, courtauds, deux moines et un frère lai dont les étriers effleuraient le sol répondaient en italien aux ovations de la foule.

— *Evviva ! Evviva El Mataral !*

Soudain, un tonnerre de cymbales réduisit en miettes toute cette liesse. La fanfare. Et une grosse marche militaire donna instantanément à tous ces frocs l'allure épique des moines d'autrefois revenant de combattre l'infidèle...

— Que c'est grotesque ! murmura Carlos à mes côtés.

— Oh ! *Very exciting ! indeed...*

C'était Treweek qui s'extasiait ainsi.

Vingt musiciens, et quels musiciens ! Des sauvages à demi apprivoisés. Tapiétès, Matacos ou Tobas. Rebelles à toute domination, ils avaient longtemps résisté. La croix ne put rien sur eux. Mais on s'avisait d'abord de séduire leurs femmes et leurs filles. Quelques babioles y suffirent. Le soir, quand on savait qu'ils rôdaient autour de la mission comme rôdent les fauves affamés, on jouait sur l'accordéon des airs napolitains. Orphée fut plus puissant que le Christ. La musique les désarma. Comme les serpents, ils ne purent se soustraire à son charme irrésistible. Et, pour la première fois, ils connurent la lassitude magique de la douceur. C'étaient de vieux sauvages aux reins cambrés, ainsi que des félins. A peine portaient-ils un pantalon de toile qui gênait leur marche. Leur torse nu était poli et cuivré comme un bloc de vieux porphyre. D'obsédantes cicatrices y creusaient parfois, de-ci de-là, d'étranges ombilics, comme si ces êtres étaient nés plusieurs fois de suite. De beaux mâles, certes, faits pour braver bêtes et orages.

Ils passèrent devant nous, graves, grisonnants, marquant le pas. Leur menton était décoré de la *tembéta* originelle, rondelle de cornaline enchâssée à même la chair dès l'enfance en signe de courage et de virilité. Le long des visages, des tatouages tremblaient, floraison bleue de l'épiderme. C'était effrayant et pittoresque. Pour les rendre moins hideux, on les avait affublés de vieux schakos du temps de Napoléon III, dénichés Dieu sait où. Et, sans la présence de leurs dompteurs, on aurait sûrement reculé devant ces barbares qui avaient dû cacher par ruse l'arc et les flèches empoisonnées.

Nous n'étions pas encore revenus de notre surprise qu'ils s'éloignaient déjà, farouches et joufflus, s'agrippant des deux mains à l'air facile qui les entraînait...

On avait entouré les piliers de serpentins en vrille. Et, à la tombée du soir, on alluma des lanternes multicolores. Dans ce décor classique de fête, le repas s'achevait.

Avant de nous mettre à table, comme je causais avec un moinillon au muscau sombre, don Pedro s'était approché pour me dire :

— Señor, ma femme.

Ma surprise avait été bien grande. Seule la présence de ces saints hommes avait permis d'enfreindre la règle de clôture. Je m'étais incliné. Une petite main molle. Une voix très douce. Et la présentation avait continué à la ronde.

Était-elle jolie ? Je me le demandais. Jeune ? A coup sûr. Malgré le padre di Pino qui nous séparait de son remuant écran, je pus l'observer de façon discrète. Une petite tête aux cheveux en bandeaux, où elle avait piqué un jasmin. L'ovale trop accentué du visage faisait craindre, pour le reste du corps, la menace d'un embonpoint dissimulé déjà peut-être par l'organdi de la robe. Le cou langoureux avait de fines attaches. Mais ce qui rachetait et l'opulence du torse et la pâleur du visage, c'étaient les yeux. Grands, noirs, profonds, bourrés de douceur avec de longs regards comprimés par la lourdeur pudique des paupières. Elle parlait par monosyllabes, en rougissant. Cette timidité n'avait pour tout dérivatif qu'une petite toux ambiguë qu'elle étouffait de la main. A n'écouter que son désir, doña Maria se fût enfuie loin de cette table hérissée de visages inconnus.

Le padre di Pino tirait à lui toute la nappe. J'appréhendais de voir filer assiettes et couverts sous son souffle puissant. Sa voix grasse, un peu zézayante, posait des questions aux uns et aux autres et suggérait des réponses, avec des *ma* et des *évero* du comique le plus achevé. Les esprits éfarés gravitaient, par une cruelle loi d'attraction, autour de ce Saturne tonsuré. Seul, don Pedro restait insensible à ses flagorneries et leur opposait un visage d'une impénétrable gravité. C'est que nous étions douze et qu'il présidait la table. Macias était un des convives, ainsi que le sous-préfet et le juge de paix de Montéagudo, personnages blafards, spécialement invités. Treweek et Carlos, coincés entre eux comme entre deux policiers bénins, semblaient leur reprocher d'asservir la loi, dont ils étaient les représentants, à la despotique rondeur de cet Italien si prolix. Et les moines intimidés mangeaient, l'œil en tapinois, du bout des lèvres, comme des lapins.

Carlos et son père ne s'étaient pas adressé la parole. On sentait entre eux une gêne insaisissable. Ce rapprochement aux heures des repas leur avait été toujours pénible. Quel goût pouvaient-ils prendre à ce pain et à cette eau puisqu'ils gardaient encore à la bouche l'amertume des injures échangées. Ils demeuraient silencieux, écrasés de rancune. Don Pedro surtout avait l'air de couver je ne sais quelle sombre pensée qui le rendait taciturne.

La présence de doña Maria fut comme un baume. Une femme ajoute tant de grâce à l'abandon des repas finissants. Mais le père et le fils restaient là, sur leurs gardes. Cette planche de bois alourdie d'aliments, placée entre eux, n'était qu'un désert immense où ils se fuyaient. L'un et l'autre avaient la hantise de se heurter du regard et de se faire du mal avec les yeux... Sous les coups de cent insectes frétilants, les lanternes annelées entraient toutes en danse sur nos têtes en jouant de l'accordéon.

On fit le cercle autour d'une petite table pour prendre le café. Les moines offrirent des cigarettes fabriquées par eux-mêmes, puis comblèrent les fauteuils de rotin de leurs frocs sombres. Le juge de paix prôna emphatiquement le tabac de Sapirangui.

Pas un souffle d'air ; l'atmosphère était si lourde que la fumée s'attardait le long des visages comme un écran flou devant des pensées. Les voix étaient moins bruyantes. La digestion avait assagi le padre di Pino qui reniflait dans sa tasse en s'épongeant. La robe blanche de doña Maria semblait une brebis égarée.

Là-bas, par-dessus l'enceinte de l'orangerie, une fusée monta, fougueuse et vaine, comme un désir. Chacun la suivit des yeux, longtemps, longtemps... On lui substitua, quand elle se fut évanouie, le feu fixe d'un astre rouge qui brillait au ras des arbres. L'heure était molle. On la pétrissait entre les doigts, l'esprit absent. Cette langueur de l'atmosphère se concentrait sur l'unique femme qui fut parmi nous. Tout convergeait vers elle ; les insectes frôleurs, les arômes, les regards...

Elle demeurait silencieuse, effrayée de cette puissance d'attraction qu'elle se découvrait pour la première fois. Afin de dissimuler son trouble, elle tenait les yeux obstinément baissés. On aurait dit qu'elle tâchait de démêler en elle on ne sait quel écheveau d'idées confuses. Et puis il y avait cette nuit de septembre, si lourde à cause des orangers en fleurs...

Don Pedro annonça d'un ton sentencieux et pédant :

— Les jeux pyrotechniques !

Quelques fusées déchirèrent encore l'espace, comme du papier de soie. Et puis une cascade de feu. Sa lueur blonde parvenait jusqu'à nous, par-dessous les arbres.

La terre avait disparu. Les troncs trempaient dans une nappe d'or et les feuillages semblaient s'embraser par dedans, comme des êtres humains en mal d'amour...

On entendait les « ah » prolongés des Indiens, car ces feux d'artifice leur étaient exclusivement réservés. Ils en étaient friands et don Pedro prenait soin de leur donner ce spectacle deux ou trois fois chaque année. Après cette débauche de clarté factice, l'obscurité se refit plus dense.

Don Pedro, Treweek et les officiels buvaient autour de l'inépuisable flacon d'eau-de-vie.

Le frère lai avait accroché Carlos et lui parlait de balistique d'un air convaincu. C'était un ancien artilleur qui avait autrefois combattu en Abyssinie, avec Baratieri.

Les deux autres moines sommeillaient dans un coin.

Soudain, don Eusebio vint nous apprendre qu'une rixe venait d'éclater entre les musiciens et les colons. Quelques bouteilles d'alcool avaient suffi à réveiller, chez les hommes des bois, les vieux instincts à peine assoupis.

Don Pedro et le padre sortirent suivis du sous-préfet et du juge.

Doña Maria n'avait pas bougé. Je m'approchai d'elle. Elle eut un petit mouvement de recul, aussitôt réprimé.

— Votre santé est meilleure, señora ?

— Des migraines, toujours, señor...

— Que prenez-vous comme remède ?

— Rien...

— Vous devriez peut-être changer de climat et accepter d'aller à Buenos Aires...

— A Buenos Aires ?

Et son visage s'illumina.

— Aller à Buenos Aires ?... Mais je ne fais que demander cela à mon mari. Ne fût-ce qu'à Tarija, chez les miens... Pedro a toujours refusé.

— J'avais cru comprendre, señora, que c'était plutôt vous qui ne vouliez pas quitter El Mataral à cause des difficultés du voyage...

Elle me regarda tout étonnée et puis, avec un sourire triste, elle me dit :

— Vous avez dû mal comprendre, señor.

Un silence se fit entre nous. Je lui offris un remède anglais de Treweek, employé aux Indes avec succès.

— Merci, señor, merci... Les drogues, vous savez... Et puis, c'est un mal de famille. Ma mère l'a eu ; c'est de cela, peut-être, qu'elle est morte. D'ailleurs, les migraines d'El Mataral ne doivent pas être bien dangereuses. Vous voyez, je dure encore !

Je me récriai.

— Je n'ai pas peur de la mort, ajouta-t-elle doucement.

Elle me parlait d'un ton assourdi, peu accoutumée aux longues phrases et toujours timide, comme une pensionnaire, devant l'inconnu que j'étais.

— A votre âge, pense-t-on à cela ? lui dis-je.

— Oh !... à mon âge... Et puis, un être tel que moi, ça se remplace vite.

J'aurais beau répéter dix ou vingt fois ces paroles que je ne pourrai jamais

rendre la profonde mélancolie dont sa voix sut les imprégner. De l'amertume et de la résignation avec une petite pointe de dépit, peut-être...

Je compris. C'était désormais la solitude, l'automne forcé, l'ensevelissement lent dans la vieille maison blanche, tombeau de tant d'autres. Et les rêves, et les désirs inassouvis... N'avoir eu de la vie qu'une vision déformée ; n'avoir regardé l'azur que par deux trous qui se bouchaient sans cesse : les yeux d'un homme brutal et jaloux. Et s'être demandé toute sa vie : « Est-ce bien cela, l'amour, le bonheur?... »

La huerta aux sortilèges devait assiéger chaque soir son cœur et ses sens en leur disant : « Non !... l'amour, le bonheur, c'est autre chose... autre chose... »

La certitude de sa jeunesse à jamais gâchée donnait sans aucun doute aux paroles de la pauvre femme cette expression qui m'avait tant frappé.

Par crainte d'en avoir trop dit, elle ajouta :

— Si je vous parle de la mort, señor, c'est que je n'ai pas d'enfants. Et une femme sans enfants est moins nécessaire...

— Et vos canaris ?

A cette question, elle sourit tout étonnée.

— Mes canaris ! Ils sont beaux. N'est-ce pas ! *Tan cantorès*. Est-ce qu'ils ne vous gênent pas ? Je leur consacre toutes mes matinées. Quand c'est mon jour de migraine, on me les apporte dans ma chambre. Je prends, à les soigner, tant de plaisir ! Je surveille les couvées. Je nettoie leurs cages des mille bestioles intruses qui viennent les envahir. Cela agace mon mari. Il déteste les canaris parce qu'ils contribuent, dit-il, avec leur chant, à mes maux de tête. Moi, je crois tout le contraire... Qu'en pensez-vous, señor ?

La glace, cette fois, était bien rompue. Une joie enfantine éclairait son visage tout rose à cause des lanternes vénitiennes. Il y avait même une flamme au fond de ses yeux. Elle se prit à bavarder, enjouée, ravie... Comme une petite fille, il avait suffi qu'on lui parlât de ses jouets pour qu'elle oubliât les grands chagrins.

Soudain, elle redevint sérieuse.

— Avant-hier, me dit-elle, un des plus beaux canaris s'est envolé. *Que lastima !*

— Je le rattraperai.

C'était Carlos qui, ayant fait lâcher prise à son ex-collègue l'artilleur enfroqué, venait d'entendre les dernières paroles de doña Maria.

— Ce serait trop beau, Carlos, lui dit-elle.

— Je saurai bien le séduire, allez. Il ne doit pas être loin. Je porterai sa femelle dans une cage, sous les orangers. Et il reviendra, j'en suis sûr...

— Vous me rassurez, vraiment.

Et, se tournant vers moi, avec un sourire :

— Comme il sait vite vous convaincre, n'est-ce pas ?

Puis, à Carlos :

— Je vous remercie pour le magnifique papillon que vous m'avez envoyé. Ce n'est que maintenant que j'ai l'occasion de le faire... Que c'est drôle, n'est-ce pas ? On habite sous le même toit et à peine se voit-on deux ou trois fois par mois. Et vous avez été malade... Vous voilà tout à fait remis, n'est-ce pas ? Mr. Treweek est un bon médecin...

Elle lui parlait d'un ton maternel et familial. Mais pas une allusion à l'esclandre qui l'avait tant effrayée. Que de choses tues !...

— Où avez-vous eu la chance de prendre ce papillon ? demanda-t-elle. A Aguairenda ? C'est de là que votre père m'en rapporta un, l'an dernier.

— Non, doña Maria, dans la huerta, ici même, répondit Carlos. Et, en me désignant : El señor était là.

— N'est-ce pas qu'il est beau, señor ?

— Très beau, señora, fis-je.

— Un papillon d'or ! Un bijou, s'écria-t-elle. J'ai dû le détacher de l'orange qui lui faisait un superbe écrin. Elle allait se gâter. Mais j'ai couché mon papillon sur des brindilles de myrte qui l'ont peu à peu embaumé. Lorsqu'un rayon de soleil le frappe, ses ailes frissonnent encore et je lui tends les mains de peur qu'il ne s'envole... Les Chiriguanos prétendent qu'il porte malheur... Sont-ils bêtes !...

Un petit rire ingénu ponctua son babil. Et elle ajouta, en fronçant les sourcils, d'un air mi-confus, mi-gamin :

— Qu'allez-vous penser de moi ?... Je vous dis là des niaiseries.

Elle était si jolie ainsi ! Son visage me sembla plus rose. Avait-elle rougi ? Était-ce le reflet exagéré des lumières de ce soir de fête ?...

A ce moment, Treweek cria tout à coup :

— Attention. Le feu !

Avant que nous eussions pu faire le moindre geste, une lanterne incendiée s'abattit sur doña Maria. Un cri perçant se mêla aux flammes. Pendant l'espace d'une seconde, Carlos demeura paralysé, interdit. Quel écho ce cri venait-il de réveiller dans sa mémoire ? L'avait-il déjà entendu, ce cri ?...

Une bouffée de fumée s'interposa entre la jeune femme et nous. Treweek et les moines accoururent. Mais déjà mon ami, devançant notre aide, se débarrassa de son veston, en couvrit doña Maria et la prit dans ses bras. Ainsi leurs deux corps n'en firent plus qu'un seul, jusqu'à ce que tout danger eût disparu. Quand Carlos dénoua son étreinte, la lanterne à demi consumée gisait à leurs pieds. Au bas de sa robe à elle, un large trou. Sans le geste prompt de Carlos, l'organdi aurait complètement flambé.

— La Très Sainte Vierge de Guadeloupe, dit un moine, n'aurait jamais permis qu'un malheur arrivât la veille de sa fête. C'est grâce à Elle que don Carlos vous a sauvé la vie, señora.

Doña Maria, tout interdite encore, n'en croyait pas ses oreilles. Comment, cette étreinte dont elle avait manqué défaillir venait de la préserver d'un si grave péril ? Elle ne gardait pourtant, de cette minute de frayeur, qu'une sorte de griserie et de lassitude qui lui alourdissait les tempes. Son regard alla, tour à tour, du moine à Carlos. Et elle murmura :

— Est-ce vrai, Carlos ?

— Mais non... Mais non... dit celui-ci, en remettant son veston légèrement roussi par places. J'ai sauvé votre robe. Voilà tout.

Et il détourna la tête un peu confus.

Doña Maria attendit qu'il l'eût de nouveau regardée pour lui sourire avec douceur.

On parla d'autre chose.

Suivi de ses deux escogriffes, don Pedro survint sur ces entrefaites. Il écouta sans s'émouvoir les détails de l'accident et apporta sur-le-champ à sa femme un petit verre d'eau-de-vie. Quelques instants après, nous entendîmes le bruit d'une bousculade et des mots grossiers. C'était le maître qui s'en prenait aux domestiques parce qu'une lanterne en papier avait pris feu.

Là-bas, la rixe avait failli dégénérer en une bataille rangée. Le joueur de grosse caisse avait assommé un colon, le prenant sans doute, dans son ivresse, pour l'instrument qu'il rouait de coups chaque jour. Le padre di Pino était resté avec ses sauvages afin de les apaiser de sa verve magnétique.

— Il n'y a qu'à les faire trompeter jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue, dit le moine sentencieux. Ces gaillards-là nous ont donné beaucoup de fil à retordre. Ils appartiennent presque tous à une race belliqueuse. Huit d'entre eux prirent part, au dire des autres, au massacre de plusieurs blancs. Je pense qu'il s'agit de la mission française Crevaux... On a beaucoup tardé à les avoir. Mais un jour, en leur promettant des colifichets, on les fit souffler dans un cornet à piston.

Au bout de dix mesures, la musique les grisa, comme un alcool. Depuis lors, dociles, fascinés, ils jouent d'instinct.

Et, s'adressant au frère lai si féru de balistique, il lui dit :

— Hermano Ettore, formez le carré... faites-les jouer... *prima pianissimo* & *dopo più presto... qualche valser... qualche cosa...*

Le frère lai s'éloigna. Dix minutes après, une valse commença de flotter au loin. Quelque *Beau Danube bleu*, tordu, ballotté, désaxé. Mais il finit par retrouver son rythme et il se remit d'aplomb, vieux poussah harmonieux... Ensuite, ce furent des airs boliviens, si dolents. Les mêmes, partout. Aussi bien sur les hauts plateaux, aux abords des mines, que parmi la somnolence des terres chaudes.

Toute conversation s'était interrompue. L'incident de tantôt nous avait rendus taciturnes. Et puis on était, malgré soi, séduit par les mélodies de ces sauvages.

Doña Maria s'esquiva. La cloche de 10 heures passa inaperçue, puisque c'était veille de fête.

Don Pedro, Treweek et les fonctionnaires de Montéagudo, déjà gris, buvaient toujours. Les moines effarouchés avaient disparu, cependant que les dernières lanternes, leur bougie consumée, s'éteignaient l'une après l'autre.

Il devait être tard lorsque Carlos et moi regagnâmes chacun notre chambre. La musique, comme les lumières, déclinait, de plus en plus affaiblie. Le sommeil et l'alcool avaient dû venir à bout des redoutables musiciens. Seul, un trombone hoquetait encore, là-bas...

Toute la journée du lendemain, après d'interminables offices religieux, se passa à deviser politique dans la véranda. Palabre monotone au bourdonnement de grosses mouches vertes. Atmosphère d'ennui et de paresse des dimanches, à la campagne, en été. Voix monocordes entrecoupées de longs bâillements. Entraîné par le poids de son froc, un moine avait coulé dans le sommeil, la bouche entr'ouverte, avec, au coin, un mégot mal éteint.

Seul, don Pedro ne céda point à la torpeur. Parmi le va-et-vient des domestiques qui servaient du café et des fruits, il tisonnait la conversation d'un ton sentencieux. Contrairement à son habitude, il n'avait point enlevé son col ni son veston. Le 8 septembre était une fête qui n'admettait pas ces petits manquements à la bienséance.

Après le dîner, je proposai à Carlos d'aller observer les redoutables musiciens qui avaient fini, sur le tard, par trouver, dans les valse viennoises, un puissant antidote contre les mauvais instincts. Le frère Ettore devait être notre guide, mais, en ce moment, il causait avec don Pedro, le padre di Pino, le sous-préfet et le juge de paix. Treweek, dans un coin, fumait sa pipe, d'un air lointain.

— Dans quinze jours, je partirai pour La Paz, dit le padre di Pino, de ce ton bruyant qui lui était habituel. J'ai besoin que le gouvernement m'autorise à fonder une nouvelle mission à Carandaïti. Je me hâte d'ajouter que cette mission aura une importance aussi politique qu'évangélique.

— Ah ! fit gravement don Pedro, un peu surpris qu'on ne l'eût pas consulté sur une matière qui, somme toute, était de son ressort.

— Mais oui, poursuivit le padre, fort de l'inaction de la Bolivie (le président Paheco a été le seul à s'en préoccuper), le Paraguay avance chaque jour dans le Chaco. Du pas dont vont les choses, dans vingt ans, il prétendra s'installer ici sur vos propres terres, don Pedro.

— Mais c'est inadmissible, répondit d'un ton irrité le sénateur, l'Uti Possidetis de 1810... c'est bien ça ?... l'Uti...

— Je sais... je sais... cria le moine, en clignant de l'œil.

— L'Uti Possidetis de 1810, affirma d'une voix de rogomme le sous-préfet, c'est un acte transcendantal... la charte de nos droits.

— Un document qui, versé au dossier, crut utile d'ajouter le juge de paix, sera une preuve...

— Ah ! voilà les éternelles paperasses, mes pauvres amis, s'écria le padre, vous perdez lamentablement votre temps. Oui, vos preuves sont de premier ordre. C'est pour cela que l'adversaire s'est toujours dérobé à l'arbitrage. Il se sait perdu en droit. Mais il compte sur votre *farniente*... sur vos divisions intestines... *Per Dio*, changez de mentalité... L'action !... il n'y a que l'action !... Pour cela, des missions et des fortins... *Avanti !* Au delà du parallèle 60°...

Le padre avait retroussé ses larges manches comme s'il allait s'atteler à cette besogne.

Treweek, émergeant d'un nuage de tabac, dit d'une voix douce :

— Vous avez raison, padre. Et, à ce sujet, je vais vous raconter une histoire. Il y avait une fois, dans mon pays, un roi qui, dans une occasion pareille, dit : « *Our strong possession and our right for us.* » A quoi sa mère, personne prévoyante et sage, répondit : « *Your strong possession much more than your right. Or else it must go wrong with you and me.* » (1)

Après qu'il eut traduit ces phrases, l'imperturbable Ecosais ajouta :

— Messieurs les Boliviens, tenez-vous le pour dit.

Le sénateur, comme s'il eût félicité un coreligionnaire politique, vint vers lui et lui serra la main, en disant :

— Vous parlez d'or, cher monsieur.

— Je transmettrai vos félicitations à mon ami Will, c'est lui qui est l'auteur de cette petite anecdote.

Et, pivotant sur ses talons, le plus sérieusement du monde, Treweek s'en alla dormir.

Nous profitâmes de ce départ pour nous faire conduire, par le Frère Ettore, vers l'enclos où l'on avait parké, paraît-il, les vingt indésirables.

La chaleur n'était point tombée tout à fait. Des insectes, mal huilés, crissaient dans l'ombre ; des bouts de chanson flottaient dans la nuit tropicale, épaves de quelque gaité naïve dans le besoin.

— Ils sont tous ivres, nous dit le moine en allumant son falot.

Nous étions arrivés devant une barrière de madriers et d'arbustes épineux. Un jeune Chiriguano, armé d'un vieux lefaucheur, montait la garde ayant à ses côtés, tel un fanion en loques, une torche de résine qui crépitait par saccades. Le moine, qui avait posté là l'Indien pour surveiller sans être vu, s'étonna de cette lumière.

— *Aña añujuaé vaéna* (2), mâchonna le Chiriguano dans son dialecte, en tisonnant d'une chiquenaude le bois brûlant.

Nous pûmes ainsi mieux apercevoir une sorte de petite esplanade tout encombrée de vagues fardeaux.

— Ils sont là. Regardez-les, murmura le Frère Ettore.

Ils étaient là, en effet, allongés ou recroquevillés. On les aurait crus morts si leur respiration n'eût fait un bruit de forge. Ils s'étaient débarrassés de leur pantalon et de leur schako et dormaient hirsutes et farouches, grandis soudain par leur dédaigneuse nudité.

— Le plus téroce de tous, c'est celui-ci, fit le moine : « le hautbois ».

(A suivre.)

(1) « Nous avons pour nous notre solide possession et notre droit. — Votre solide possession plutôt que votre droit, sans quoi, pour vous et pour moi, les choses tourneront mal. »
SHAKESPEARE. — *King John*, acte premier.

(2) Phrase du dialecte chiriguano qui signifie : « Pour éloigner le démon. »

LES LIVRES NOUVEAUX

Shakespeare 1930.

M. Louis Gillet nous donne sur *Shakespeare* un substantiel et attachant ouvrage (Grasset, édit.) composé des leçons faites, l'hiver dernier, à la Société des conférences à l'occasion des centenaires romantiques. Le moment était bien choisi sans doute pour revenir, au bout d'un siècle, sur les jugements d'une polémique précipitée et souvent mal instruite : « Après les batailles d'autrefois, écrit M. Louis Gillet dans son avant-propos, on pouvait dessiner un Shakespeare de la paix, un Shakespeare 1930. »

Mais il y a eu le Shakespeare 1830. Au milieu de la troupe tumultueuse des Hugo, des Vigny qui donnaient l'assaut à la bastille des dernières conventions classiques, le fantôme de l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello*, l'ombre du spectre d'Elseneur a sonné, lui aussi, le glas de l'académisme.

On ne saurait oublier que Stendhal ouvrit le feu en 1824 avec son *Racine et Shakespeare*. Il y eut ensuite les fameuses soirées anglaises de l'Odéon en 1827. Il est exact que, depuis ce temps, Shakespeare était demeuré, chez nous, le symbole de ce qui se mêle de désordre aux idées de romantisme et de liberté. Contre cette idée soigneusement entretenue par la critique allemande et qui participait de cette mystique du germanisme dont fut envahi tout le dix-neuvième siècle, M. Louis Gillet dresse son présent ouvrage où nous le voyons restituer Shakespeare à la tradition classique, à l'esprit de l'humanisme et de la Renaissance. M. Louis Gillet s'est, en outre, attaché à suivre l'histoire intérieure du poète en se servant particulièrement de la clef que nous donnent ses merveilleux *Sonnets*. De *Titus Andronicus* et des *Deux gentilshommes à Hamlet* et à *la Tempête*, il a reconnu le cours d'une pensée homogène, le développement pathétique d'une existence humaine et répondu par là aux hypothèses qui veulent faire de Shakespeare un autre que Shakespeare. « Certaines écoles de critiques, écrit-il, ne veulent plus que Shakespeare soit Shakespeare. Je laisse de côté des hypothèses inutiles parce qu'elles n'expliquent rien et parce que je déteste les opinions originales. Est-ce bien prendre son temps pour s'aviser de nier Shakespeare quand nous venons d'assister à la résurrection d'Homère? » On trouve fréquemment, dans ce livre, des traductions de M. Louis Gillet lui-même. L'auteur a pensé que des vers ne peuvent se rendre que par des vers, ce que nous considérons, pour notre part, comme absolument discutable. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas la plus parfaite estime pour les adaptations en vers de M. Gillet. Mais nous retiendrons surtout le lyrisme et l'enthousiasme justifié de cette conclusion en prose :

« Shakespeare est un des grands poètes du monde, le poète qui nous a légué, avec un certain nombre de types d'humanité, le plus de ces mots immortels qui traversent les âges : « Perfide comme l'onde... Tuer le sommeil... Etoffes de songes » ; le poète qui compte à la page le plus de vers inouïs, de ces vers qui sont une beauté, une musique, une image, un objet de rêverie et de joie éternelle. Nul n'a laissé dans ses ouvrages une pareille histoire de son cœur. Nul n'a montré autant de fantaisie et de pitié, de grâce et de lyrisme, autant d'esprit, de naturel, de charme, de passion. Qui ne le comprend pas, il lui manquera toujours quelque chose. Comme l'écrivit Tourguénev à Flaubert en parlant de Zola : « Je crois qu'il n'a pas lu Shakespeare ; » il y a là en lui une tare indélébile et un péché originel dont il ne se lavera pas. »

» Hugo dit dans *William Shakespeare* : « J'admire comme une brute. » Il a tort. Il ne faut rien faire comme une brute, mais il faut aussi se défendre d'une certaine médiocrité française, d'un excès de prudence, d'un bon sens quelquefois ennemi des grandes choses. Surtout dans nos périodes ingrates, dans nos aridités, dans nos désolations, comme celle qui tourmente la jeunesse d'aujourd'hui, génération dévastée et déçue, défiante et irritée, Shakespeare est le maître salubre, le grand médecin du désespoir, l'homme qui a tout connu de la misère humaine sans cesser d'y voir un objet d'amour, l'œil divin sur lequel la vie et ses tempêtes, les malheurs et les crimes, Iago et Desdémone, Macbeth, Cordelia, Shylock et Imogène se peignent également comme sur le juste miroir de la nature et se réfléchissent en beauté. Personne de plus de vérité n'a fait sortir plus de poésie et, de cette masse de douleurs et de sanglots qu'est la terre, un pareil astre de rayons. »

Ajoutons une information anecdotique à cette présentation d'un Shakespeare 1930 : la Société de poésie d'Angleterre, fidèle à une tradition à la fois originale et touchante, groupe dans un dîner les descendants des poètes célèbres. Il y a quelques années, Shakespeare était représenté, dans cette réunion, par un chaisier, William Shakespeare Hart, descendant de la plus jeune des filles du poète, Jeanne, qui avait épousé William Hart, un chapelier de Stratford.

* *

Parmi tant de romans...

Si la crise du livre sévit, comme l'affirment les libraires, la production des éditeurs, et particulièrement la production romanesque, ne se ralentit en aucune façon. C'est toujours par centaines que les romans nous arrivent chaque mois, et si les chefs-d'œuvre sont rares, les œuvres estimables demeurent, en somme, assez nombreuses.

Le genre rétrospectif ne donne, en cette liste de nouveautés, que quelques titres. Dans *l'Imposant* (Edit. du « Mercure de Flandre »), M. Henry-Louis Dubly, excellent écrivain régionaliste, fait revivre, en la Flandre du treizième siècle, les personnages de l'un des drames les plus singuliers de l'histoire. *Quand les cyprès se penchent* (édit. Argo), c'est, par la comtesse d'Orsay, une agréable évocation florentine du XVI^e siècle. Dans *les Forces* (Rieder, édit.), M. Maximilien Gauthier nous présente une large fresque où bouillonne la vie populaire de Paris et des provinces durant la fiévreuse monarchie de Juillet à laquelle la pacifique et débonnaire figure du roi-citoyen donna un si faux aspect de sérénité.

Les romans d'amour sont les plus nombreux toujours, et logiquement, car l'étude de la passion participe du genre romanesque lui-même. L'analyse de l'âme féminine se resserre autour d'un personnage type dans *Judith*, de M. Pierre Sabatier, qui tente de pénétrer le secret de l'âme juive, capable, si curieusement et si puissamment, d'éloigner ou de séduire (Albin Michel, édit.) ; dans *Auguette Le Main*, par M. Henri Deberly, qui fait surgir de pittoresques et typiques visages parmi les tristesses d'un drame domestique, « deux enfants, un amour, l'abandon, la mort » (N.R.F.) ; dans *Geneviève Savigné*, par Mme Denise Defontaine, confidences d'une vie, cruelles par leur réalité, distantes par leur expression (Rieder, édit.) ; dans *Simone Ablond* (Nouvelle Société d'éditions), de Mme Adrienne Lautère, qui analyse une passion et une fatalité dans les milieux d'affaires annexés à la vie mondaine ; dans *l'Eve révoltée* (Baudinière, édit.), de M. Paul Pourot, contant le drame intellectuel et sentimental d'une Eve nouvelle qui revendique, dans la vie sociale, des libertés et des droits égaux à ceux de l'homme ; dans *la Passagère* (librairie Valois), de M^{lle} Si-

mone Téry, qui nous donne, avec une émotion concentrée mais rayonnante, le « roman de la séparation ».

Tristan Bernard, avec son observation amusée et sa verve critique nous présente la galerie romanesque moderne des *Hirondelles de plage* (Albin Michel, édit.). M. Gabriel de La Rochefoucauld, dans *le Vol nuptial* (Edit. de France), observe les réactions de l'homme devant la transformation actuelle de la femme et M. Pierre Chardon (*la Faillite sentimentale*, Edit. Prométhée) nous montre que, chez la femme nouvelle, l'intelligence ne saurait suppléer à tout. Plus traditionnels, mais non moins douloureux sont les héros du récit de M. Jean Rameau, *la Passion de Nadaline* (Albin Michel, édit.), une histoire très humaine dans le pittoresque, splendide et dramatique décor des Pyrénées et des Gaves. *Anais, petite fille vivaroise*, l'héroïne de M. Pierre Fervacque, est une douce sœur de Mireille, née dans l'âpre montagne du Vivarais. Les paysages d'âme succèdent aux paysages naturels, dans ces pages d'un tact absolu (Nouvelle Revue critique). *Joëlle* est le premier paru des trois volumes dans lesquels M. Edouard Peisson a entrepris l'analyse, très ample, d'une âme douloureuse : « le malheur d'être seul », « de garder en soi son tourment », « de ne pouvoir se fuir soi-même » (Edit. des Portiques). Dans *la Chair est forte*, M. Henri Chabrol (Flammarion, édit.) unit un « roman de sport » à une histoire d'amour ; M. Pierre Ladoué intitule : *Sculpteur d'âme* (Firmin-Didot, édit.), l'histoire d'un jeune artiste de province, déçu et meurtri par l'« expérience » parisienne.

Et voici encore : *les Filles du désir* (N. R. F.), de M. Franz Hellens, qui nous promène, en un va-et-vient harmonieux, du réel à l'imaginaire ; *Notre Père* (N. R. F.), par M. Marcel Augagneur, dont le héros, au contraire de don Juan, va de Dieu à l'amour humain ; *le Cœur sans tache* (Plon, édit.), un roman, plus sereinement familial, de M. Jacques des Gachons, qui nous dit l'histoire d'un foyer déraciné du bon terroir berrichon et peu à peu ramené à son berceau régional par la douceur des souvenirs.

Ce livre de M. Jacques des Gachons rejoint les œuvres que le sol et le ciel d'origine ont inspirées à leurs auteurs. On y trouve de la sensibilité sans artifice, mais souvent aussi cette bonne humeur que détiennent presque toujours les contes du terroir. C'est ainsi que *le Pavillon des amourettes ou Gaspard et les bourgeois d'Ambert* (Albin Michel, édit.) s'offre sous la signature de M. Henri Pourrat, bon romancier d'Auvergne. *Bramefarine, les âmes de la plaine* (Edit. du Loup), par Georges-Julia Picard, c'est, simplement, une suite de notes prises au jour le jour et qui, à elles toutes, réalisent l'évocation d'un pays. En province encore, et cette fois, dans le vase clos et bien clos de la société de petite ville, *la Noire et la Grise*, que réunit M. Armand Lunel dans le titre de son livre (N. R. F.), sont deux chattes, la folle et la sage, qui appartiennent à deux filles de la bourgeoisie, enfermées dans le tombeau de leur existence réduite.

Il y a du réalisme et de l'humour dans *Comme la plume au vent* (Albin Michel, édit.), de M. René Lelu, qui nous conduit du restaurant parisien spécialisé dans la préparation des crustacés à l'île sauvage de la côte bretonne où sont pêchés les homards cuisinés par une maison glorieuse de la capitale.

M. Joseph Jolinon, qui obtint le prix de la Renaissance en 1929, change quelque peu sa manière, sans rien abdiquer de sa verve, dans *Képi-Pompon ou la Petite Châtelaine suivi de les seins durs* (Rieder, édit.), un conte

rose et un conte rouge dédiés par l'auteur, « le conte rose à la rêveuse qui le défia d'écrire comme tout le monde une simple histoire sentimentale ; et le conte rouge à la toute jeune positive de 1930 qui, par le privilège de son âge et de son temps, ne redoute ni les mots crus ni les catastrophes et pense pouvoir, en toute circonstance, rester maîtresse d'elle-même. Ce qui reste à démontrer ».

De M. Henri-Jacques Proumen, voici un recueil de nouvelles : *la Boîte aux marionnettes* (Edit. Jos-Veermaut, Courtrai), et un livre curieux : *le Sceptre volé aux hommes* (Edit. de la Renaissance du Livre), où se développe une hypothèse scientifique de surhumanité, la naissance d'une espèce nouvelle (les hyperanthropes), supérieure à l'humanité, issue d'elle, pourtant, par la loi fatale de l'évolution.

M. Roland Charmy est un écrivain d'une droite et rayonnante sensibilité, dont les œuvres sont particulièrement accueillies dans les familles. Son nouveau livre : *une Vie plus belle* (Baudinière, édit.), nous présente une jeune fille moderne, que la guerre a profondément transformée et qui domine les aspirations de la jeunesse actuelle en réalisant son ascension par l'idéal.

Coliche (Ferenzi, édit.) est signé par ce peintre charmant de l'enfance et de l'adolescence : M. André Lichtenberger. Notons encore, dans l'infinie variété de la gerbe, ces récits romanesques : *le Chant d'Ilse*, de M. Gautier Vignal (Collection le Prisme, Calmann-Lévy, édit.) ; *Darling-Darling...*, de Jean Douyan (Nouvelle Revue critique), un roman « franco-anglais » de l'après-guerre ; *Vivre...*, de M^{me} Iskol Minasse (Figuière, édit.) ; *Aline de Foissac*, de M. Paul Osmans (Rebell, édit.) ; *le Voyage à Paris*, de M. Raymond Mottart, et *Monsieur de Sépangueul*, de M. La Gutraie (la Renaissance du Livre) ; *le Double Héritage*, de M^{me} Jeanne Danemarie, un drame dans le féérique décor des Alpes de Savoie et du lac Léman, et *la Maison de la peur*, de M^{me} Brada, qui est un peu « la Maison noire de Dickens » (Plon, édit.) ; *Achetez une femme* (Calmann-Lévy, édit.), par M. Henry Poydenot ; *Petit-Louis* (N. R. F.), par M. Eugène Dabit ; *le Bois vert* (Ferenzi, édit.), par M. Félix Hory ; *Ci-gît un homme...* (Argo, édit.), par M. J. Renouard ; *la Femme de Pilate* (Edit. de France), par M. Jean Damase ; *le Vitrail en flammes* (Edit. de « la Gaule »), par M. Alex-Pasquier ; *Adolescence* (Emile-Paul, édit.), par M. Ribemont-Dessaignes ; *Offertoire* (Nouvelle Société d'édition), par M. Marcel Brumaire ; *Sylvestre le Simple* (N. R. F.), par M. Pierre Humbourg ; *Jean Rouquier* (Ferenzi, édit.), par M. Louis Charbonneau.

* *

Le souvenir de Benjamin Constant.

Lors de la récente commémoration du centenaire de Benjamin Constant, M. Paul-L. Léon a publié, dans la collection illustrée des Maîtres des Littératures (Rieder, édit.), une intéressante étude sur l'auteur d'*Adolphe*. Dans ce livre de vulgarisation sont évoquées et commentées la vie et l'œuvre de l'attachant personnage qui traversa avec sa génération la grande crise qui conduisit la France et la civilisation tout entière du dix-huitième au dix-neuvième siècle. L'homme politique, l'écrivain, l'épistolier, maître de ce genre, est peint avec finesse en même temps qu'avec une richesse de documentation qui attireront l'attention. Soixante planches d'illustration, dont certaines inédites, imagent utilement le texte.

LA PETITE ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE

PUBLIANT

LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS,
DES ROMANS INÉDITS, DES POÈMES, DES CRITIQUES LITTÉRAIRES
ET DRAMATIQUES, DES VARIÉTÉS CINÉMATOGRAPHIQUES
ET DES ÉTUDES TOURISTIQUES

COSTA DU RELS

TERRES EMBRASÉES

ROMAN

III

ILLUSTRATIONS DE CARLOS S. DE TEJADA

PARIS

ÉDITIONS DE « L'ILLUSTRATION »

13, RUE SAINT-GEORGES, 13

Copyright by Costa du Rels, 1931.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LA VIE LITTÉRAIRE

BLUFF ET CRITIQUE

Un débat fait d'articles, d'échos, d'initiatives commentées s'est institué dans la Cité des lettres. Les amis du livre, qui sont aussi les amis des écrivains, prétendent réformer la publicité littéraire. Le comité de l'hôtel de Massa tente de faire cesser le scandale de l'inscription des « mille » de fantaisie sur la couverture de trop de livres. D'autres s'en prennent au bluff grossier des communiqués payés par les éditeurs. « Je suis, écrit M. Clément Vautel, l'ennemi du mensonge en matière de réclame de librairie et même en toute chose. Mais, enfin, je ne suis pas affreusement scandalisé par le subterfuge traditionnel qu'emploient certains éditeurs avec les auteurs, leurs compères, pour enfler le nombre de leurs « mille » de Marseille et exploiter ainsi le panurgisme d'un public d'ailleurs de plus en plus méfiant... Le bluff des tirages me paraît, en tout cas, bien moins blâmable que celui de ces auteurs — il en est même dans le comité de la société des « géants » de lettres — qui autorisent, sollicitent la publication de « communiqués », souvent rédigés par eux-mêmes, où ils se comparent avantageusement à Balzac, Victor Hugo et Flaubert... Le voilà, le battage grotesque qui transforme l'édition et même la littérature en une sorte de parade foraine dont les « zim boum boum » excessifs finissent par assourdir et dégoûter les badauds les plus complaisants ! »

D'accord. Mais pourtant, ici, une remarque ou une réserve s'impose. De même que les « mille » inscrits sur les livres ne sont point tous des « mille de Marseille » — et les vieilles maisons d'édition font preuve dans leurs chiffres d'une probité louable et peut-être courageuse — il arrive que des textes de publicité sont, par leur bluff laudatif, parfaitement désagréables à l'auteur ainsi loué. Bien souvent, trop souvent sans doute, ces exaltations tarifées ont eu l'agrément de celui qui — croit-il — doit en tirer profit. C'est, pour un débutant dans les lettres, une singulière tentation, cette facilité que lui donne la réclame de s'égalier aux plus grands de toutes les époques. Le prix de la ligne est constant. Il est en fonction du nombre des mots, non point de leur exactitude. Il n'en coûte pas plus cher de s'affirmer génial que de s'avouer simplement estimable. La vérité se dit quelquefois, mais elle ne se paie guère. L'enfant de vingt ans qui réussit à faire imprimer un devoir d'école, un informe produit d'apprentissage, pourra, dans le minimum de publicité consenti par son éditeur, dominer, d'un seul écart de plume, sa génération, ses aînés et son siècle. Cela, je le sais, n'est point d'importance et il faut faire crédit à l'inexpérience comme aux illusions. Moins anodin, moins explicable est le cas des auteurs dits « arrivés » et qui commettent ces erreurs de tactique et de goût. Si c'est un calcul, ils s'apercevront vite, au résultat, combien l'opération est fautive. Mais plutôt faut-il admettre que, chez certains, se continuent ici des vanités adolescentes. Ajouterons-nous que ces enfants attardés ne sont que rarement des créateurs de vrais chefs-d'œuvre ? Mais, sur ceux-ci et ceux-là, il ne faut cependant point juger tous les autres. Il existe encore nombre d'écrivains — mais oui ! — qui ne consentiraient point à rédiger eux-mêmes leur panégyrique pour des pages de publicité. J'en sais d'autres qui savent ramener à une juste mesure le zèle laudatif de leur maison d'édition. Une romancière

grandement estimée et dont un livre récent fut un succès indiscutable a soumis à sa propre censure, qu'elle a faite très rigoureuse, les communiqués de son éditeur à la presse. Elle se savait assez de talent pour ne pas, dans les clichés d'édition, se laisser attribuer du génie. Bon et salubre exemple qui pourrait être suivi, sans doute...

On a essayé autre chose : le communiqué franchement rédigé et signé par l'auteur, l'écrivain disant en vingt lignes l'idée, l'intention, le but de son œuvre. Cette note, jointe au volume, était en quelque sorte, mais réduit à l'extrême, cet « avertissement de l'auteur » que, si souvent, nous sommes invités à lire au seuil d'un ouvrage et qui demande à notre attention de se fixer sur quelque point du livre. J'ai vu un certain nombre de ces « communiqués d'auteur » et j'avoue les avoir trouvés presque tous utiles, intéressants, sympathiques. Quelques-uns seulement m'ont paru gênés, maladroits, en quelque sorte retenus. On sentait l'effort de la plume pour se contraindre à cette discrétion qui s'impose quand on signe des choses sur soi-même ou sur ses œuvres. Les impatientes — très rares d'ailleurs et très jeunes — eussent préféré sans doute l'anonymat de ces notices qu'on attribue si commodément à la vigilance commerciale et sans mesure de l'éditeur.

*
*

Cet excès dans la publicité du livre est, nous ne le nierons pas, reproché surtout aux écrivains par la critique. Or, la publicité tendant à réduire l'action de la critique, je pressens ce que les auteurs visés ont grande envie de répondre à leurs censeurs. N'y a-t-il pas aussi, diront-ils, sinon quelque part de bluff, du moins la marque d'une certaine déformation de métier dans l'appréciation des livres par les juges professionnels ? Tout n'est peut-être pas inexact dans cette observation ou ce reproche. La critique, non plus qu'aucun des autres genres littéraires, ne saurait s'affirmer au-dessus des atteintes de la critique. Elle a ses défauts comme ses qualités, et même, pourrait-on dire, les défauts de ses qualités. La mission qui lui est conférée ou qu'elle se confère tend facilement à dépasser son but et ses limites. Elle ne pêche point généralement par une exagération de modestie. Si la critique ne résiste pas à la faiblesse de croire à l'autorité absolue de son jugement, il tombera dans un excès analogue à celui qu'il reproche aux auteurs abusant du communiqué d'édition. S'il croit à son infaillibilité, il deviendra vite aveugle, sourd, pédant et malfaisant. Il estimera que le jugement des œuvres prend plus d'importance que les œuvres elles-mêmes. S'il a la certitude de détenir la raison suprême, il voudra tirer les conséquences de cet état de privilège. Il lui plaira d'inventer des talents, de fabriquer des gloires, de faire surgir à l'occasion de l'œuvre, mais en dehors de l'œuvre, quelque chose qui lui soit personnel. Sa parole, sa bonne parole doit suffire, pense-t-il, à faire le succès des livres qui lui agréent, tandis que les autres, par son silence, seront condamnés au néant. A vrai dire, je connais peu de critiques perdus dans cette infatuation. Mais il en existe sans doute, il doit humainement en exister. Jadis ils eussent constitué un péril. Aujourd'hui l'exagération des rôles prend moins de gravité. Entre les fantaisies de la réclame d'édition et les jugements libres, mais arbitraires, le public se fait, plus souvent qu'on ne croit, l'impassible arbitre.

ALBÉRIC CAHUET.

Le frère Ettore promena sa lanterne sur le dormeur. L'Indien était tombé sur le dos, les bras en croix, pareil à un grand christ de bronze décloué. Face ocreuse aux pommettes saillantes. Grosses lèvres retroussées par une moue de dépit. Au bas du menton, la *tembéta* ronde et rougeâtre semblait un cachet d'identité apposé par la nuit sur cette chair sylvestre. Large poitrail frotté d'*urocou*, aux pectoraux déployés en une sorte de défi muet. On aurait dit un guerrier abattu qui, par delà la mort, continuait à narguer son adversaire. Il tenait encore à la main son instrument empoigné par le bout comme une massue.

— Bah ! laissons-les dormir, dit le moine. Demain, ils ressusciteront au soleil levant, en même temps que les oiseaux.

Nous rentrâmes à pas lents, harcelés de temps à autre par les dards des caroubiers.

Tout à coup, Carlos, qui semblait soucieux, s'écria :

— Le padre di Pino parlait tantôt de ce pauvre pays, si convoité par tous ses voisins. Tenez, mes amis, foulez donc cette terre ; que votre pied, lourdement posé, en épouse la moindre parcelle. Et dites-moi si elle peut être conquise par qui que ce soit. Elle porte en puissance tous les signes de durée, de grandeur. Il y a, quoi qu'on en pense, une solidarité têtue entre la lointaine sierra habitée, civilisée et ces éblouissantes solitudes.

Je regardais Carlos. Une étrange ardeur exaltait ses traits. Planté sous les grands arbres, il semblait, comme eux, puiser dans le sol sa sève. Ah ! colonel de Maubré, comme vous auriez été heureux d'entendre votre élève !

— Pour cela, des missions et des fortins, nasilla le moine.

La cloche du couvre-feu tinta au loin. Mais, en revenant par l'avenue du *Cam-bério*, nous aperçûmes encore des lumières. Dans plus d'une case, découpés en ombres chinoises sur un fond rose, des couples...

Un harmonium sanglotait quelque part, en sourdine, malgré l'heure. Je m'en étonnai.

— C'est chez la Flora, dit Carlos.

— La Flora ?

— Une chola de Cochabamba qui tient boutique non loin d'ici.

— Une mauvaise femme, ajouta Hermano Ettore.

— Peuh ! reprit Carlos, pas plus qu'une autre.

— Elle vend de l'alcool, de la poudre de riz et de l'agua Florida. Nous sommes d'ailleurs fixés sur son compte. Une gourgandine... Si j'étais votre père, je la chasserais d'ici.

— Oh ! non, m'écriai-je d'un ton narquois, c'est un facteur de plus de civilisation, padre.

— *Ma che cosa !... che cosa !...* exclama le moine tout ahuri.

Nous nous trouvions aux abords d'une cabane dont la porte entre-bâillée décochait un grand rais de lumière. Nous écoutâmes une musique dolente et comme fatiguée. Hermano Ettore, craignant quelque traquenard du Malin, s'éloigna sans souffler mot et se perdit bientôt entre les arbres.

Une voix de femme chanta :

Bella speranza del alma mia,

Mi luz, mi guia,

Mi porvenir...

Romance banale de la sierra apportée dans ses ballots par cette métisse de Cochabamba, que les Chiriguanas devaient écouter charmées comme elles avaient écouté déjà le plain-chant des padres, un jour de grand'messe. Chanson aux indéfinissables vocalises, mi-espagnole, mi-quichua, que les indigènes du Chaco adapteront à leur langue parce que sa magie aura coïncidé avec celle de l'aguardiente et du cangui...

Nous nous disposions à rentrer lorsqu'une femme s'avança résolument sur le seuil et dit :

— *Buenas noches, don Carlitos... Pase Usted... con su amigo...*

C'était la Flora. Carlos eut beau refuser ; en Bolivie on ne résiste guère à une chola qui vous offre l'hospitalité en minaudant.

Nous pénétrâmes dans une chambre assez spacieuse, éclairée par une lampe pigeon. Les murs disparaissaient sous un amoncellement de boîtes, de sacs et de bouteilles. Une forte odeur d'alcool, de sueur et d'épices nous prit à la gorge. A notre vue, une douzaine de *tipois* se tassèrent dans l'ombre et l'harmonium se tut.

La Flora, grasse maritorne haute en couleur, dont les oreilles s'effondraient sous le poids d'énormes pendeloques en perles, nous versa à boire, le verbe haut et la poitrine tendue. On trinqua. Trois hommes en profitèrent pour s'esquiver.

— Mais continuez donc à chanter, dit Carlos.

— Entends-tu, Rosita ? s'écria la Flora... Elle a honte, señoras... Mais... au fait, *chica*, approche donc, voyons... C'est pourtant grâce à vous qu'elle a pu danser aujourd'hui.

— Grâce à moi ? demanda Carlos un peu étonné.

— Mais oui, ne l'avez-vous pas sauvée du fouet, l'autre jour ?... Approche, *malagradecida*...

La femme se détacha de l'ombre et vint à petits pas vers nous. Elle nous salua d'une voix à peine perceptible ; nous eûmes de la peine à reconnaître en cette cholita endimanchée, aux lèvres de pastille, la condamnée en loques qui, deux semaines auparavant, hurlait comme un chien écorché sous la poigne de quatre bourreaux. Elle avait un visage rond et rose, des cheveux très noirs, luisants et nattés, une pollera verte et les pieds nus. Elle tâcha, mais en vain, d'embrasser la main de Carlos, en signe de gratitude ; comme elle n'y parvint point, elle finit par s'accroupir à ses côtés, d'un air penaud.

Les femmes en *tipoi*, de moins en moins intimidées, offrirent des verres à la ronde, une cigarette à la bouche, et les joues grises à cause de la poudre de riz. C'était de l'aguardiente de Tarija que la Flora avait fait déboucher en l'honneur du fils du patron. Il fallut boire cette liqueur de feu, car le moindre refus eût été considéré comme une offense à l'égard de la maîtresse de céans.

— Qu'est devenu l'homme qui t'accusait l'autre jour ? demanda Carlos à Rosita.

— Il est à Saïpuru. Il reviendra, j'en ai bien peur.

— C'est ton homme ?

— Non... mais... don Eusebio a voulu m'y obliger... J'ai refusé. Alors...

— Oui, je vois... Tu en aimes un autre ?...

La femme, pour toute réponse, remua la tête en levant vers Carlos un regard plein de douceur.

— D'où es-tu ?

— De Yotala, près de Sucre. J'étais venue avec quelqu'un acheter du bétail, pour le revendre, là-bas, aux bouchers de la ville. Mais cet homme s'est trop avancé dans la région du Parapiti, du côté d'Izozog. Il n'est jamais plus revenu... Il a dû être dévoré par les fauves, m'a-t-on assuré. Depuis lors, je n'ai plus osé bouger... Les femmes du *Cambério* m'aiment bien. Je leur apprends des travaux à l'aiguille et au crochet... Et puis la Flora me protège...

Elle s'expliquait avec une certaine réserve, mais déjà bien moins effarouchée.

Un petit vieux se mit à l'harmonium. C'était Isidro Chari, le bedeau, tout à fait ivre. Les femmes en *tipoi* entonnèrent une sorte de mélodie lente : l'ayerise.

Des glapissements en dérangent parfois l'harmonie, comme par un brusque retour d'atavisme. Flora, lourde et joviale, allait d'un côté et d'autre pour s'assurer que chacun avait bien vidé son verre. Ivre à moitié, elle distribuait des éclats de rire comme des grelots, en passant en revue l'obligatoire gaité de ses convives.

— *Que cante Rosita !* cria-t-elle, tout à coup.

Et Rosita, toujours aux pieds de Carlos, chanta. Petite voix grêle que l'harmonium, sous les doigts malhabiles du sacristain, bousculait souvent. La même romance :

Mi luz, mi guita...

Carlos s'était déjà repris. Le regard perdu, l'air mi-ennuyé, mi-sommolent, il n'écoutait plus. Au milieu de cette fête, comme dans quelque coin perdu des champs, il avait tôt fait de s'isoler dans ses pensées. J'aurais cru qu'il se serait laissé séduire par cette pauvre créature qui, les yeux rivés sur lui, semblait lui offrir et sa chanson et ses lèvres. Comment aurait-elle pu lui prouver autrement sa gratitude par cette nuit de liesse, alors que l'aguardiente de Tarija commençait déjà à mettre ses tisons dans les veines ?... Mais, impuissante et découragée, sa chanson retombait sur elle.

Les femmes en tipoi circulaient en jacassant. Sous la toile, leur nudité avait une senteur musquée. Elles mettaient là, dans cette chambre encombrée de marchandises européennes, je ne sais quel relent de barbarie luxurieuse.

Pour la quatrième fois, une d'elles revint me tendre un verre. C'était peut-être une de ces porteuses d'eau que je croisais souvent sur la route, à la tombée du soir. Cheveux huilés et noirs comme l'aile du corbeau, yeux jeunes, sourire ingénu, corps mûr. De beaux bras nus et cuivrés. Dans ses gestes, quelque chose d'incertain et de puéril, présage d'ivresse. Sous le tipoi, deux seins projetés.

— Comment t'appelles-tu ?

— Encarna.

— Chrétienne ?

— Oui, baptisée à la mission.

— Des enfants ?

— Non...

— Ou habites-tu ?

— Chez une parente, non loin de la chapelle. Je compte retourner à Macharéti, chez mon frère. Sa femme, qui me détestait, vient de mourir.

— Que fais-tu ici ?

— Ce que toutes font. Tisser la laine et moudre le maïs pour faire le canguï. Je porte à ceux qui travaillent dans les champs l'*patiruru* et le *muyape*. J'aide aussi à la cueillette des oranges dans la huerta... Le soir, je viens ici, chez Flora. On y trouve toujours des hommes qui boivent et qui vous font des cadeaux...

— Tu es donc heureuse.

Elle me regarda tout interdite.

— Je ne suis pas malade.

— Tu ne désires rien ?

Son étonnement se fondit en un sourire.

— Rien... Don Eusebio a promis de donner la métairie del Agual à mon frère. Il en fera un cacique... J'irai le rejoindre alors.

Elle étira ses beaux bras longuement, en renversant la tête.

— Ne voudrais-tu pas aller dans la sierra ?

Sa bouche se pinça.

— Non... Il faut mettre des chaussures, là-bas... Et puis, il y fait si froid, dit-on.

Elle parlait par monosyllabes brefs, en un espagnol où tous les *r* étaient remplacés par des *l*, et les *jotas* supprimés.

Elle se reprit à sourire et son sourire sembla une sébile tendue du bout des lèvres.

Je lui donnai quelques pièces d'argent, toutes neuves, dont nous avions pris soin de nous munir au départ de La Paz. Elle les prit, les regarda et les fit tinter entre ses deux paumes superposées en y collant l'oreille d'un air malicieux et amusé.

— *Glacias... glacias...* gazouilla-t-elle, en tirant une bourse attachée à sa ceinture, sous le tipoi.

— Qu'y gardes-tu ? lui demandai-je.

Pour toute réponse, elle la vida à mes pieds. Et, avec une remarquable dextérité, comme si elle eût marqué les passages d'un chapitre cent fois relu, elle en fit trois petits tas. Le premier comprenait : une pointe de flèche, un bout de carapace de tatou, une écaille de poisson et un grand os poli comme l'ivoire...

— Ça, au père de mon père... grand cacique de Carandaïti, tué dans une guerre contre les Tobas. Sa *tembéta* fut emportée par eux...

Dans le deuxième tas, il y avait un bouton de métal vert-de-grisé, une bille en verre, un petit crucifix cassé, des griffes de jaguar et une feuille maculée de la doctrine chrétienne.

— Ça, à mon père.

— Où est-il ?

— Au ciel. Les padres me l'ont dit.

— Et qu'est-ce que le ciel ?

— Un pays plus haut que le nôtre dont nous ne voyons que le grand mur d'enceinte bleu.

— Et ceci, est-ce à toi ? demandai-je en désignant le dernier tas formé par des feuilles de coca, deux petits miroirs fêlés, une savonnette, un chapelet, une bobine de fil et un billet crasseux d'un boliviano.

— Oui...

Trois tas, trois vies. Depuis cet os humain, déchet de quelque horrible festin d'autrefois, jusqu'à ce mignon chapelet, l'histoire et les vicissitudes de sa race étaient là, devant elle. Crime, amour, foi... Autant d'objets bizarres, reliques puérides, qu'elle porterait jusqu'à la mort sur sa peau pour les réchauffer.

L'harmonium s'était de nouveau tu. Flora bredouillait, un verre à la main, les seins nus et les cheveux en désordre. L'atmosphère était irrespirable.

Rosita, à la même place, toujours. Soudain, Carlos, qui semblait avoir oublié sa présence, se leva. La cholita voulut l'en empêcher et s'accrocha à ses jambes. Il la repoussa d'un geste violent et gagna vivement la sortie en me faisant signe de le suivre. Encarna tenta bien aussi de me retenir et me chuchota à l'oreille :

— Reste... señor... reste... Je te donnerai des plumes de *ñandu* (1).

Au dehors, c'était le grand silence inerte sous les branches, à cause de la chaleur. Au loin, très loin, la voix grave du Parapiti confondue avec celle de la selva...

— Nous sommes deux imbéciles, maugréa Carlos. Ce tord-boyaux allait nous jouer un mauvais tour. Cela vous rend fou au troisième verre parce qu'on y fait macérer à l'avance du tabac...

— Mais cette Rosita ?

— Peuh !... Et puis cela se serait ébruité.

— Votre père ?

— Oh ! non, pas sur ce chapitre-là.

— Qui donc, alors ?

Ma question eut l'air de le décontenancer. Mais il s'empressa de dire :

— Personne... personne... je n'ai à rendre compte à personne... Une lubie... Ne faites pas trop attention à moi, ce soir... Je me sens plus énervé que de coutume. Et puis, cette musique et cet alcool... et ces femmes... C'est écœurant !...

Et, tout en me criant par trois fois : « Bonsoir ! » il disparut dans le patio dont nous venions de franchir la clôture. J'entendis le bruit d'une porte, et le silence ensuite me sembla plus profond. La fontaine égrenait toujours sa musiquette, par petites notes détachées.

L'attitude de Carlos, l'incohérence de ses paroles et ses brusques sautes d'humeur m'avaient frappé. Je devais y réfléchir beaucoup par la suite, mais cette nuit-là j'avais la tête si lourde et mes oreilles bruissaient du verbiage de cette Chiriguana rouée qui, pour toute fortune, portait ses morts à même son corps nu...

(1) Du héron.

Un jour, Treweek m'annonça que son travail à Itibi touchait à sa fin. Profitant de ses moments de loisir, il avait même pu se livrer à certaines observations géologiques dans les environs. Ses conclusions étaient claires. L'existence du pétrole ne faisait plus aucun doute. L'échantillon apporté par Lorenzo était, d'autre part, une nouvelle preuve. Il était donc nécessaire de pousser vers le nord, d'autant plus que les padres nous avaient parlé d'affleurements très curieux du côté de Mandiuti, sur le territoire de la mission.

On était au 21. Le départ fut fixé pour le 27 ou le 28. Cette dernière semaine se passa en de longues battues. Don Pedro désirait nous offrir ce fameux jucumari qui nous avait si drôlement échappé; mais, de ces chevauchées matinales tout le long des pentes mille fois explorées de la cordillère, il ne rapportait que le gibier habituel. Cela semblait beaucoup l'irriter.

Un soir, je pris part à une de ces stériles randonnées. Comme toujours, on revenait bredouilles. Tout à coup, mon attention fut attirée par une lointaine rumeur. J'en fis la remarque à don Pedro.

— Mais c'est le Parapiti, me répondit-il. Tant qu'il coule dans la plaine, on l'entend à peine. Mais, aussitôt qu'il est pris à la sortie, entre les *farellonès*, il gronde étrangement. Si vous le désirez, nous pouvons pousser une pointe jusque là. C'est très pittoresque.

On acquiesça. Nous prîmes un sentier de traverse. Au fur et à mesure que nous descendions vers le fleuve, la végétation diminuait. Le sol devint rocailleux, rougeâtre. Quelques maigres arbrisseaux épineux. Et puis, ce fut une large esplanade au bout de laquelle montait la voix rauque des eaux.

— Les *farellonès*, dit don Pedro.

Nous descendîmes à pied jusqu'au bord de la falaise. Au-dessous de nous, le Parapiti bouillonnait enserré entre deux hautes parois rocheuses. Bondissant par-dessus de grands blocs de granit qui le faisaient écumer de rage, il se laissait prendre entre le formidable étau de pierre, se débattait, râlait, grondait et, enfin délivré, s'éloignait tout glauque en grommelant.

Autour de nous, tapie comme un félin aux écoutes, la selva suspendait sur nos têtes une éternelle menace. Dans cette sorte de cuvette assombrie par un ourlet de verdure, quelque chose d'indéfinissable vous oppressait l'âme. La soirée lumineuse et naïve ne parvenait pas à réchauffer d'un reflet la teinte sinistre de ce fleuve en butte aux embûches de la terre. Don Pedro se laissa aller à ses souvenirs.

— C'est ici même que j'ai tué mon premier jaguar. Cependant que les Indiens avaient tracé un cercle de feu infranchissable et que les chiens se ruaient comme des fous, je lui ai passé mon lasso autour du corps.

Un éclair d'orgueil fulgura dans ses yeux.

— Mais c'est très dangereux, objecta Treweek.

— C'est ce qui en fait le mérite, répondit-il le plus froidement du monde. Si jamais la bête, qui a le précipice dans le dos, prise de désespoir, bondissait sur vous, on a toujours l'occasion de lui plonger un long poignard dans le ventre.

Treweek, peu convaincu, hochait la tête.

— La chasse, ainsi envisagée, n'est plus du sport.

Don Pedro, accentuant encore davantage la chute de sa paupière, cligna de l'œil d'un air narquois.

— On prend soin de s'entourer le bras gauche d'un épais poncho... Simple défense. Le poncho est vite mis en pièces, mais vous avez eu le temps de vous servir de votre arme. Ah! il ne faut pas être nerveux, allez!

Treweek, tout ébahi, lâcha un gros rire rouillé.

— L'occasion ne s'est malheureusement pas présentée, sinon vous auriez vu cela. Les fauves se sont tenus cois. On m'en avait bien signalé un, la veille de la fête, mais les pétards et les fusées ont dû l'effaroucher.

— Dommage, fit laconiquement l'Écossais.

— Bah ! ce sera pour une autre fois, ajouta notre hôte en nous faisant signe de rejoindre nos montures.

La-haut, dans le ciel, flottait encore un peu de soir bleu. Mais, au fond de cette gorge sinistre, la nuit semblait se faire bien plus tôt qu'ailleurs.

Depuis qu'il avait été autorisé à quitter sa chambre, Carlos s'était tenu constamment à l'écart de son père. Ils ne se parlaient que par monosyllabes, enfermés l'un et l'autre en une sorte de bouderie hargneuse. Carlos passait ses jours à lire et à rêvasser ou bien descendait dans la huerta chasser des papillons. Ce désœuvrement ne pouvait que lui être nuisible. A ronger ainsi son frein, le cerveau de plus en plus troublé par ces senteurs délétères, il devait être, tôt ou tard, poussé à des actes irréflechis.

La moindre remarque, une riposte trop vive, et Dieu sait ce qui pourrait s'ensuivre ! Les deux adversaires s'étaient d'ailleurs tâtés. Une fois qu'une bouche a lâché une injure, elle n'est plus maîtresse d'elle-même. Si en amour, c'est le premier pas qui coûte, en haine c'est le premier mot. Avec le baiser ou l'outrage, c'est toujours une petite ère de bouleversements qui commence, sans que l'on en puisse prévoir l'issue.

Aussi, je ne fus guère étonné d'entendre Carlos me demander, un jour, à bout portant :

— Qu'est-ce que le devoir ?

Surpris par une pareille question, je tâchai de lui donner une définition qui ne fût ni trop livresque, ni trop banale.

— L'ordre de la conscience, lui dis-je. Et aussi la conscience de l'ordre.

— Mais alors, je suis un raté ! s'écria-t-il. N'oubliez pas que j'ai été dressé en soldat. Pour moi, le devoir a été le principe même de l'obéissance. Ainsi compris, il a longtemps tenu ma conscience emprisonnée en une sorte de gaine rigide. Ma mentalité de soldat ne pouvait concevoir qu'entre les deux pût s'élever le moindre désaccord. Ce fut le temps de cette ivresse militaire où je ne rêvais que plaies et bosses, sacrifices et prouesses pour la grandeur de la patrie. Et maintenant, après ces longs mois de solitude, après cette pénible scène avec mon père, je suis là, planté devant mon âme comme devant un vieil ami maladroît dont je ne comprends plus les avis. Je doute, je vacille !... C'est pourquoi je vous ai demandé : « Qu'est-ce que le devoir ? » Dois-je me cantonner dans une résistance figée, accepter cette geôle où j'étouffe parce que tel est mon devoir ? Ou bien le droit de vivre exige-t-il que je me libère moi-même ? Voilà le dilemme dans lequel mon esprit se débat.

— Si vous m'aviez consulté il y a un mois, je vous aurais répondu : restez. Cette magnifique hacienda se prête, évidemment, à de belles réalisations. Mais, maintenant que je connais le milieu, j'ose vous dire : partez. L'autre jour, vous me parliez de ce pétrole, vous le rappelez-vous ? Eh bien, j'en ai causé avec Treweek. Jé l'ai trouvé optimiste. L'échantillon l'a beaucoup intéressé.

— Vraiment ?

— Il compte faire encore toute une série d'observations entre Saipuru, Santa Rosa et Charagua. Si elles sont aussi satisfaisantes qu'il y a lieu de le croire, à notre retour à La Paz, nous ferons la demande d'une concession. Nous vous y associerons, naturellement.

Il me regarda tout surpris, vint à moi et me serra la main, sans rien dire.

— Peut-être pourriez-vous nous accompagner jusqu'à Santa Rosa, sous prétexte que Treweek n'a point fini les piqûres de quinine qui ont enrayé vos fièvres.

— Oh ! volontiers, fit-il.

Un large sourire éclairait son visage. L'idée d'échapper aux tête-à-tête avec son père lui redonnait un peu de gaité. De fil en aiguille, il commença de bâtir de beaux projets en l'air. Son imagination s'échauffa. Les gisements de pétrole étaient

d'une importance insoupçonnée. Carlos avait admis d'emblée ce principe, ne se doutant pas que l'avenir se chargerait de lui donner raison plus tôt que je ne l'eusse cru moi-même. Pour l'instant tout n'était qu'hypothèse. On formerait une compagnie aux Etats-Unis, en Angleterre, en France, quelques millions de dollars, et en avant ! Des routes tendues comme des cordes blanches au travers de ce mystérieux Chaco ; des rails brillants et brûlants, serpents rigides que les crotales jaloux viendraient mordre. Le sifflet des locomotives dissipant les sortilèges de la selva ; deux cents puits de pétrole échelonnés entre Montéagudo et Santa Cruz. Des geysers huileux qui éclabousseraient les nuages irrités où couve le tonnerre. La terre disciplinée, domptée, soumise... Ses féroces habitants peu à peu refoulés vers le nord-est, du côté du Brésil. On ne chasserait plus les fauves à El Mataral...

Carlos, à son habitude, marchait de long en large, s'enflammant peu à peu. Il traça un tableau coloré de la vague de civilisation que nous allions faire déferler sur cette partie du territoire. On allait servir ainsi la patrie. Ce mot « servir » revenait toujours sur ses lèvres ; servir dans le sens ardemment civique du mot. Il ne songeait pas à la fortune. Ce pétrole n'était qu'un prétexte à être utile, à servir... Au-dessus de l'argent, il y avait le devoir. Le disciple du colonel de Maubré revenait insensiblement aux nobles enseignements de son maître. Allait-il trouver dans les mystérieuses solitudes du Chaco où accomplir ce devoir pleinement, éperdument, comme il l'avait rêvé ?... Son imagination, d'un coup d'aile, dépassait les réalités tant elle désirait complaire à son âme inquiète. Mais autant il exultait au moindre espoir d'une libération prochaine, autant il se laissait abattre par la plus légère contrariété.

Un jour, je le trouvai de nouveau nerveux, agité, se promenant de long en large, les doigts aux entournaures du gilet.

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc encore ? lui demandai-je.

— Moi qui croyais que mon intervention aurait mis un terme à ces odieux châtimens corporels, me répondit-il, eh bien, sachez... sachez... Cette Rosita, que j'avais sauvée des mains de Macias, n'a point échappé au fouet. Ce ne sont plus les quatre bourreaux habituels qui l'ont rouée de coups, mais celui qui l'accusait devant mon père. Son ennemi ou son amant, cela revient au même. Il ne lui a pas donné quinze coups, mais trente, quarante... peut-être même davantage. La malheureuse a succombé ce matin. Vous la rappelez-vous ? Elle chantait avec tant de grâce l'autre soir... Pauvre fille !

Carlos s'arrêta, regarda quelque chose à ses pieds, puis, levant brusquement la tête, s'écria :

— Est-ce que l'assassin est vraiment responsable ?... Non ! Non ! Mille fois non ! Je vois très bien ce qui a dû se passer dans sa cervelle. Il a évidemment su que mon père m'avait puni parce que j'étais intervenu en faveur de la femme. « Pas de sursis, a dû lui souffler à l'oreille l'infâme Macias, lorsque cet homme fut de retour de Saïpuru. La faute doit être expiée. Le patron en a décidé ainsi. » Couvert par l'arrêt du juge, il a pris sur lui de continuer le châtimement que j'avais empêché. Il avait peut-être aussi quelque sombre rancune de mâle à assouvir... Il a dû boire beaucoup d'alcool afin de se donner du courage et de mieux réveiller sa haine. Après quoi, il a frappé... frappé... frappé...

Son bras mima la hideuse scène ; puis il recula comme si le cadavre de la femme eût été là, devant nous. Ses lèvres laissèrent échapper un profond soupir.

— Vous voyez la mentalité abominable implantée ici. L'obéissance aveugle et passive allant jusqu'au crime. Ne cherchons pas le responsable. Mon père cultive dans l'âme de ses colons la cruauté avec autant de bonheur que le tabac et la canne à sucre dans ses champs...

— Et qu'a-t-on fait du meurtrier ?

— On l'a expédié, menottes aux poignets, vers Montéagudo, sous la garde de trois moricauds armés. Le juge le condamnera puisque, par principe, le sénateur,

qui est infallible, ne fait jamais arrêter un innocent. Ce misérable ira croupir là-bas, dans quelque cachot de la *Carcel*. Et les gens se diront : « Le maître d'El Mataral est sévère, mais juste. »

Par la fenêtre ouverte, on sentait que la huerta sortait de sa somnolence. Comme toujours, elle projetait sur nos esprits l'ombre de sa verte masse. Nous sentions que ses effluves se mêlaient aux moindres mots et qu'ils saturaient toutes nos pensées. On ne pouvait pas compter sans elle. Et, bien des fois, au cours de son généreux soliloque, Carlos avait été poussé par une force invincible à se pencher vers elle, comme pour écouter les paroles qu'elle lui dictait.

Il soufflait une légère brise. On aurait cru entendre les arbres s'ébrouer, tels des volatiles, dans ces courants d'air qui rebroussaient leurs feuilles comme des plumes.

Nous gardions le silence. Carlos, accroupi sur une chaise, les genoux au menton, fixait quelque chose là-bas, au fond de la trouée lumineuse par où le fleuve échappait au joug des monts. Les sourcils froncés, la bouche pincée, il allait s'enfermer de nouveau en lui-même, selon sa fâcheuse habitude. La maladie avait étrangement aminci ses traits. Tout le bas du visage s'était fondu et, par contraste, le front se bombait davantage. Un large front comme bossué par les soucis. Les paupières à demi fermées, ses yeux ne quittaient pas le rectangle azuré de la fenêtre. Les cils s'étaient joints ; ils ne formaient plus qu'un trait bien effilé, comme si le regard qui filtrait au travers se fût changé en une mince lame.

L'approche du soir immobilisait Carlos. N'est-ce point l'instant où les révoltés et les amoureux contemplent leur âme, plus claire à mesure que l'ombre monte ?

Je feuilletai un livre d'un doigt distrait, mais le silence de Carlos m'obsédait. Il me semblait lire dans son esprit. Je sentais qu'il se laissait aller à un pessimisme auquel la mort de cette chola avait, sans nul doute, contribué. Il ne voyait aucune chance de salut. L'horizon se fermait autour de lui comme un mur d'enceinte infranchissable. Que pouvait-il attendre ? Toute une suite de jours veules dont la monotonie finirait par ronger les derniers lambeaux de sa jeunesse. Un avenir à jamais compromis, une carrière brisée. Peut-on reprendre son grade avec cinq ans de retard lorsque les camarades ont beaucoup plus de galons ? Ne plus être qu'un capitaine grisonnant et grincheux, qui « a eu du vilain » et dont les chefs se méfient ? Mieux valait ne plus penser à l'armée. Que faire alors ? Végéter auprès de ce tyranneau qui le détestait et dont l'âge accentuerait les manies et les travers ? Et les embûches du « mayordome » qu'il avait cravaché et dont il sentait déjà la haine ? Il ne fallait pas oublier non plus la jalousie du bossu pour qui Carlos était trop grand, trop beau et, surtout, le fils d'une autre mère. Eh bien, il s'en irait n'importe où, en Argentine, gagner son pain, dans quelque raffinerie des environs de Tucuman. Quand on a des poings solides, on ne meurt pas de faim en Amérique. Son excessif orgueil ne lui permettait plus aucune ambition.

Ah ! Ce n'était pas cela qu'il avait rêvé en quittant la France.

Le soleil avait dû se coucher depuis longtemps. L'aile de la maison où se trouvaient nos chambres était tournée vers l'est. Nous n'apercevions qu'un large pan de ciel, uni, sans nuage, d'une lumineuse sérénité, qui exaltait la tranquillité verte des lointains. La selva même semblait, là-bas, suspendre sa sombre menace.

— Du courage, Carlos, lui dis-je. La route est longue devant vous.

— Non !

— Vous êtes jeune !

— On vieillit rapidement ici. Tout vous y contraint. La nature, les hommes. Ne le sentez-vous pas ? L'éternel été vous presse de vivre, de décupler l'ardeur des sens, de n'être plus qu'un étalon ou une plante. Ah ! ça va vite, allez ! D'abord, une sorte de lassitude morale, puis l'affalement des chairs, on grossit. Teint blême. Foie touché. Des poches sous les yeux. Tout cela à cause des fièvres et aussi de l'alcool.



C'ÉTAIT LA PREMIÈRE FOIS QUE DONA MARIA
QUITTAIT SA CHAMBRE VERS LE MILIEU DU JOUR.
(Page 73.)

— Que dites-vous ?

— Qui sait, plus tard, quand vous ne serez plus là... Chez la Flora, il y aura toujours des chansons pour vous étourdir et des femmes pour tout oublier.

— Allons donc ! Vous réagirez, Carlos.

— Je m'y efforcerai. Mais tout conspire contre moi. Mon isolement, ce milieu... Vivre avec des gens que vous méprisez. Songez quelle somme de dégoûts et de silencieuses invectives cela représente ! Il ne se passe pas un jour sans qu'un acte, un geste, un mot ne me cause la plus profonde répulsion. Et puis, je me demande quelles vont être maintenant mes relations avec mon père. Il n'oubliera jamais tout ce que j'ai été obligé de lui dire. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui m'attend...

— Et doña Maria ? osai-je demander.

— On la voit si peu. Toujours malade. Ses migraines... Je ne la crois pas méchante. Mais comme tous, ici, elle doit être paralysée par la terreur. Si son mari savait qu'elle a eu à mon égard le moindre geste de pitié, elle serait punie... battue...

Je ne pus réprimer un geste d'étonnement qui n'échappa point à Carlos.

— Je sais, moi, ce dont il est capable, murmura-t-il d'une voix sourde. Il a fait mourir ma mère de chagrin. C'est le moins que je puisse affirmer. A cette époque-là, étant plus jeune, il était peut-être plus brutal qu'aujourd'hui... Je ne crois pas que doña Maria soit heureuse. Elle est condamnée elle aussi au silence.

Carlos n'avait donc pas su que, pendant sa maladie, doña Maria avait veillé discrètement sur lui ?

— Mais le jour de la querelle, lorsque votre père a déchargé son poing sur vous, ce cri...

— Quel cri ?

— Ne l'avez point entendu ?

— Non.

— Eh bien, à cet instant-là, un cri perçant a retenti. Peut-être a-t-il fait dévier quelque peu le coup.

— En êtes-vous bien sûr ? Elle a osé cela ?... Elle ?... Doña Maria ?

— Je ne peux pas vous assurer que ce soit elle. Mais ce dont je suis certain, c'est que ce fut un cri de femme.

— Non ! Non ! ce n'est pas possible.

Et Carlos remuait la tête d'un air égaré.

— Et, pourtant...

— Si c'est doña Maria, dit-il, tâchant d'expliquer cette courageuse intervention, c'est qu'elle craignait pour la vie de son mari. Un homme âgé... Ça ne résiste guère. Elle a cru à une riposte de ma part ; on a dû lui dire que je suis une forte tête, un emporté.

Il marcha quelque temps encore de long en large, en murmurant : « C'est tout de même étrange... étrange... » Et puis, il s'accouda à la fenêtre. La brise apportait les exhalaisons de la selva, bien plus fortes, ce soir-là, que le parfum des orangers.

La veille de notre départ, comme je jetais un dernier coup d'œil aux bagages, j'aperçus doña Maria assise dans la véranda. C'était la première fois qu'elle quittait sa chambre vers le milieu du jour.

Elle était habillée de blanc. Sa robe, mal coupée, lui épaississait la taille. Un jasmin dans les cheveux, comme un signe ingénu. Que de timidité dans sa coquetterie ! Sa pâleur était grande. Dans ses yeux, la même flamme.

— J'ai voulu vous voir, señor, avant que vous ayez quitté cette demeure pour bien longtemps, peut-être.

— Je vous sais gré, doña Maria, de votre amabilité. Je regrette seulement que l'état de votre santé ne nous ait pas permis de vous avoir plus souvent parmi nous. El Mataral ne nous eût paru que plus hospitalier.

Elle esquissa un sourire, puis me questionna sur nos projets. Je lui indiquai

tant bien que mal l'itinéraire que nous comptions suivre. Elle s'y intéressa beaucoup. Comme je lui parlais, la beauté de ses yeux s'imposa à moi avec plus de force, car ses paupières n'en atténuèrent pas l'éclat de leurs petits mouvements nerveux. Elle me fixait sans crainte, tout en m'écoutant. Cette femme-là portait le tropique enclos dans ses prunelles. On ne pouvait pas la regarder longtemps sans éprouver une délicieuse gêne, comme quand on a eu froid et que l'âtre commence à vous brûler les mains.

Ses gestes étaient calmes, timides même. L'attitude d'une femme qui, par crainte ou par dégoût, a abdiqué sa personnalité. Ce jour-là, elle me sembla plus triste, plus réservée. Des phrases détachées, des mots incertains. Je sentais qu'elle voulait me dire quelque chose, tant il y avait comme une gaucherie distraite dans ses moindres paroles.

La conversation tomba. J'allais prendre congé d'elle.

C'est alors qu'elle me demanda à brûle-pourpoint :

— Est-ce que Carlos part avec vous ?

— Si don Pedro n'y voit aucun inconvénient, il ira avec nous jusqu'à Santa Rosa.

— C'est ça... C'est ça... Emmenez-le, señor. Ce jeune homme m'inspire tant d'inquiétude... Le voyage lui fera du bien. Et puis, il s'est pris d'amitié pour vous. Il faudra lui donner de bons conseils, n'est-ce pas?... Il vous écouterait, j'en suis sûre... Il faut qu'il vous écoute.

Elle égrenait ces petites phrases, tout d'une haleine, comme si elle en avait eu d'autres et d'autres à me dire avant le retour de son mari et de Treweek, partis de bonne heure pour Itibi.

— Vous avez été témoin de la querelle. Depuis ce jour-là, je ne vis plus. Son père ne cédera pas d'un pouce, lui non plus. Alors...

— Mais votre présence ici, señora, n'est-elle pas un gage de concorde ?

Elle remua la tête, rougissante, apeurée.

— Non, non, señor... détrompez-vous... Est-ce que je compte, moi ? Et puis, je suis si souvent malade. Ils se retrouveront... Il y a peut-être des personnes qui ont intérêt à les brouiller davantage.

Son ton était nerveux. Ses mots frémissaient d'une inexplicable angoisse.

— Emmenez-le, señor... Emmenez-le... Mon mari est si emporté... Et puis le voyage fera du bien à Carlos... Il faut aussi qu'il pense à son avenir... qu'il ne pense pas à autre chose...

— Comptez sur moi, señora... J'aime beaucoup Carlos, et je voudrais le savoir heureux.

— Oh ! moi aussi, señor...

Les canaris chantaient éperdument aux approches du soir.

— Ils sont gais, dis-je.

— Oui, mais si loin de nous ! Que gagne-t-on à les aimer ? Leur chant les rend égoïstes. Deux d'entre eux se sont encore sauvés. *Los más regalones*. Et, pas plus que l'autre, ils ne sont revenus... J'aime moins ceux qui restent... Peut-être vais-je me détacher tout à fait d'eux.

— Pour vous attacher ?...

— Aux papillons morts.

Une légère brise souffla. Les domestiques décrochèrent les toiles et servirent le café et des fruits. Puis ils rentrèrent les canaris, car, à la faveur de l'ombre, de mauvais insectes pénétraient dans leurs cages. Doña Maria, le regard perdu, faisait éclater entre ses doigts des goyaves comme de minuscules bombes chargées de miel rose.

Et pendant une suite indéfinie de jours, il en serait ainsi dans cette demeure. Trop loin de la route pour être troublée par les voyageurs, elle allait reprendre son air assoupi et suranné. Les mêmes gestes aux mêmes heures. Une résignation

animale. Quelquefois, une chanson pour se délasser. Et puis, avec les années, plus rien. Une vieille aux beaux yeux parmi des oiseaux et des arbres exaspérés...
Je pris congé de doña Maria, car l'*arriero* qui devait charger nos bagages était là.

Deux heures après, ayant entre-bâillé la porte de ma chambre, j'aperçus Carlos à ma place auprès de sa belle-mère. Penché vers elle, l'index levé, comme lorsqu'il voulait imposer ses arguments, il causait, nerveux, ardent, selon son habitude. Elle écoutait les yeux baissés, craignant sans doute qu'ils ne lui donnassent la réplique.

Je me souvins alors de cette phrase qu'elle m'avait dite avec un sourire charmant, en parlant de Carlos :

« Comme il sait vite vous convaincre !... »

Don Pedro et Treweek rentrèrent tard d'une dernière inspection à la distillerie qui marchait, paraît-il, admirablement. D'où un entrain inusité chez notre hôte.

On se mit à table de bonne heure, à cause du départ. Don Pedro, plus loquace que d'habitude, comblait Treweek de mille prévenances et choquait souvent son verre au sien. Doña Maria, profitant de cette disposition favorable de son mari, avait exprimé le désir de dîner avec nous.

— *A la despedida*, avait-elle dit.

Menu plus copieux que d'habitude. De nombreux plats, excessivement piquants, comme c'est la coutume dans ces régions-là. L'*aji*, le piment rouge dont on assaisonne tout et qui vous arrache des larmes. Le sadisme de l'appétit. Treweek, qui avait le palais et la langue aussi tannés que les joues, avalait sans sourciller. Luxe suprême, on avait débouché deux bouteilles d'un bordeaux, ma foi, assez velouté. Mais, grands dieux ! comme ce redoutable *aji* vous enflammait les papilles !...

Vers la fin du repas, notre hôte se crut obligé de prononcer un petit discours inintelligible. La boisson avait un peu embrouillé ses idées et il finit par débâter contre les Yankees, devenus sa bête noire on ne sait trop pourquoi.

Doña Maria n'avait presque pas parlé pendant tout le cours du repas. Devant son maître, comme elle savait s'effacer ! Elle avait enlevé la fleur de ses cheveux. Un petit pli creusé entre les deux yeux semblait indiquer quelque pensée tenace qu'elle ne parvenait pas à chasser.

Soudain, don Pedro, déjà pris de boisson, rudoya un domestique. Ses interjections lancées comme un crachat, d'une voix dure, mirent comme une gêne entre nous tous. On se tut. Des fourmis ailées vinrent s'écraser en grésillant sur le verre brûlant de la lampe. La fontaine s'égouttait dans la vasque. Je remarquai que c'était toujours pendant le silence qui précède l'orage qu'on entendait le mieux son petit bruit radoteur. Que d'amis étourdis vous servent ainsi leurs bagatelles aux heures de soucis !...

Le visage de don Pedro était dans la pénombre. On ne voyait que sa grosse chaîne barrant son bedon, comme un boyau d'or mis à nu. Il avança tout à coup le buste vers Carlos et questionna d'une voix sourde :

— Pars-tu avec ces messieurs ?

— Oui, père.

— Autorisé par qui ?

— Je pensais t'en parler après dîner.

— Tu aurais pu le faire plus tôt.

Treweek, sur un signe de moi, intervint.

— Je pourrai finir ainsi la deuxième série de piqûres qui vous ont fait tant de bien, Carlos.

Ces paroles eurent l'air d'apaiser un peu don Pedro. Mais il voulait des précisions.

— Jusqu'où vas-tu ?

— Jusqu'à Santa Rosa.

- Pas plus loin ?
- Pas plus loin, père.
- Quand seras-tu de retour ?
- Dans une dizaine de jours environ.
- Nous sommes le 27 septembre. C'est donc le 7 octobre que tu devras te trouver ici.
- Oui, c'est à peu près ça... le 7 ou le 8.
- Non... le 7. Quand je dis le 7, c'est le 7.
- C'est bien, père.

Carlos se mordit les lèvres, tout pâle. Nous demeurions figés, sans oser parler. La main de don Pedro s'allongea brune et velue sous la lampe. Il prit un verre et le vida. Puis :

— Quand on est relégué comme toi sous la foi du serment, on est tout de même tenu à un peu plus d'obéissance.

— Mais que crains-tu, père ? demanda vivement Carlos. Que je m'évade ?

— Essaie donc... Je te poursuivrai, je te poursuivrai jusqu'au bout du monde.

— Quel dérangement inutile !

Doña Maria, craignant une réplique de violence, dit d'une voix douce :

— Votre père a toute confiance en vous, Carlos...

Elle ne put achever.

— Mêlé-toi de ce qui te regarde, cria don Pedro en frappant de son poing la table. Et puis, tu devrais aller te coucher... Demain, tu auras ta migraine...

Il but encore quelques gorgées d'eau-de-vie et fixa un coin de la nappe où avait roulé un croûton. Treweek parla du temps. Le silence était comme un trou dangereux qu'il tâchait bien gauchement de combler.

Un domestique vint demander des ordres pour le lendemain. Ce fait insignifiant dissipa l'obscur cauchemar où se débattaient nos esprits. On en profita pour se lever sous le prétexte d'aller donner des ordres aux arrieros.

Seuls, les deux époux demeurèrent là, sans se parler. Longtemps après, ils étaient restés tels que nous les avons laissés, murés en un mutisme qu'ils n'avaient plus la force de rompre. Les paroles, ce soir-là, semblaient empreintes d'une puissance si maléfique qu'elles eussent pu déchaîner on ne sait quelle catastrophe définitive.

La lampe fila. Dans la pénombre fuligineuse, je ne vis plus que don Pedro et le point rouge de son cigare. Une mouche de feu immobile, eût-on dit.

Une fois loin d'El Mataral, j'aurais cru que le caractère de Carlos se serait remis au beau. Mais, contre toute attente, il continua d'être sombre et préoccupé.

Et cependant Dieu sait si le départ fut un grand soulagement. Treweek avait dit, en faisant claquer ses doigts comme pour exiter les chiens : *Go ahead !* Moi-même, j'avais un poids de moins sur l'esprit. Et, bien que notre voyage se poursuivît par des chemins malaisés, déblayés et élargis à coups de machète, et que d'imperceptibles moustiques, escarbilles de la selva, nous pénétrassent dans les yeux, je ne regrettais pas d'avoir quitté la douce oisiveté d'El Mataral. D'ailleurs, l'attitude de don Pedro, le dernier soir, m'avait fait appréhender le pire. Cette irritation à peine contenue se réveillant au moindre frôlement laissait présager de fort mauvaises heures pour l'avenir. Et toute cette eau-de-vie avalée à dessein, comme pour alimenter de son poison quelque sombre rancune...

Au moment du départ, Eulalia nous souhaita bon voyage au nom de sa maîtresse. Elle serait bien venue elle-même. Mais, l'heure si matinale, sa migraine, peut-être...

Don Pedro, moins maussade que la veille, donna des ordres aux Indiens qui devaient nous accompagner. Le cerne de ses yeux s'était davantage creusé. Ses bajoues pendaient flasques d'un visage terne. Le duvet d'une serviette éponge

restait encore collé au coin de sa moustache abâtardie. Il avait repris son air solennel.

Quand on amena les chevaux, il voulut lui-même — amabilité dernière — jeter un coup d'œil aux sangles. Et puis il nous donna l'*abrazo*, l'accolade à la mode d'Espagne, avec de petites tapes dans le dos. Son haleine, chargée d'alcool, m'éceura.

Il avait tendu la main à Carlos, froidement, avec un « *Hasta luego, hijo* » jeté du bout des lèvres, sans le regarder dans les yeux.

Et nous étions partis vers le nord pour rejoindre la route qui relie Lagunillas et Nancaroïnza.

Rien ne tira Carlos de cette torpeur qui semblait l'accabler : ni une bande de singes qui nous escortèrent en sautant de branche en branche, avec des lazzis et des grincements de dents, ni un voyageur qui nous arrêta au passage pour nous demander de la teinture d'iode. Abîmé dans ses pensées, il allait ballotté au pas de son cheval. Je crus même qu'il sommeillait.

— Carlos, vous dormez ?

— Oh ! Non ! répondit-il, avec un sourire fatigué. Je ferme les yeux à cause de la lumière.

Treweek chevauchait assez loin devant nous, avec le guide et les bagages. Lorenzo nous accompagnait aussi. On l'avait emmené pour nous conduire à la source de pétrole.

On traversa de grandes solitudes boisées, tantôt plaine et tantôt montagne, parmi les ramifications de la cordillère d'Incahuasi. Aux heures chaudes, on s'arrêtait parfois à l'ombre pour desserrer les sangles et laisser souffler les bêtes. On cherchait aussi, sans succès bien souvent, quelque filet d'eau. Autour de nous, c'était la selva impénétrable, mystérieuse, et son obsédante rumeur... Depuis la conquête espagnole, bien des hommes l'avaient sillonnée. Des voyageurs et de grands troupeaux de mulets la traversaient chaque jour, allant de Santa Cruz à Sucre ou de Lagunillas à Yacuiba, du nord au sud, de l'ouest à l'est. Mais une végétation fiévreuse, surtout vers le nord, effaçait tout — sentiers et routes — lui refaisant sans cesse une virginité.

Le printemps stimulait cette ardeur. On sentait sa puissance à la clarté plus vive des fins de jour, aux plumages éblouissants des oiseaux et aux cris d'amour des animaux dans les fourrés, à la brune...

J'essayai, mais en vain, de distraire Carlos. Il me répondait toujours gentiment, puis retombait dans son mutisme.

— On dirait que ce voyage vous ennuie, finis-je par lui dire.

Il me regarda tout ébahi, et son visage s'imprégna de tristesse.

— Ne dites pas cela, je vous prie. Vous savez bien que je suis content d'être avec vous. Ne m'en veuillez pas si je suis peu bavard aujourd'hui. On a toujours quelque pensée attardée. Cela vous revient...

— Vous, hier, tout feu et tout flamme à l'idée d'organiser ici une grande entreprise, vous voilà maussade, pessimiste...

— Non... non... ne dites pas cela... pas cela...

Carlos répétait ces mots d'un air entêté. Il avait mis pied à terre pour reboucler une de ses étrivières.

Nous nous trouvions non loin d'un arbre qui, par sa forme étrange, attira mon attention. Etroit à la base, bedonnant comme une bouteille de champagne, son col, au lieu d'un bouchon, se terminait par une capsule de verdure ébouriffée.

— Le *palo borracho*, me dit Carlos. Très drôle, n'est-ce pas ?

— Bombax, ajouta Treweek survenu sur ces entrefaites.

Et sur la famille des bombacés, il commença un monologue fort cocasse que le cheval de Carlos, d'un brusque hennissement, interrompit. Le bombax, alors, comme

pris d'une subite rage, fit explosion, projetant en l'air toutes ses feuilles. Mais, au lieu de retomber sur nous, elles s'enfuirent à tire-d'aile en criillant — perruches...

Carlos, revenu de sa surprise, eut un geste de dépit et fouetta sa monture qui partit ventre à terre.

Treweek, avec un long éclat de rire, regarda le bombax aux branches mortes.

— Quelle belle chose que le silence ! Grâce à lui, ces déplaisants oiseaux ont pu avoir une seconde, à nos yeux, la beauté des feuilles, dit-il sentencieusement.

Nous nous remîmes en route.

— Vous êtes d'une nervosité extrême, mon cher, dis-je à Carlos quand je l'eus rejoint.

— Peut-être,

— Tenez, ne retournez plus à El Mataral. Vous franchirez la frontière argentine avec nous. Et puis on s'arrangera...

— Non... non... Merci ! Il faut encore obéir.

— On prétextera n'importe quoi. Treweek écrira à votre père.

— Merci !... plus tard... on verra...

— La vie commune est devenue impossible, là-bas. Réfléchissez, Carlos. Votre caractère s'assombrit de plus en plus. Vous m'inquiétez beaucoup.

Cela le fit sourire.

— Si vous désirez faire les choses correctement, allez à La Paz vous constituer prisonnier. Nous vous aiderons. J'ai des amis haut placés. Si l'on ne peut faire modifier la décision qui vous a condamné, nous demanderons, comme un pis aller, un autre lieu de relégation.

Il clignait des yeux. Cela lui semblait trop invraisemblable.

— Merci... Merci... On verra plus tard.

Il avait un air absent, et ses réponses ne tendaient qu'à me faire plaisir, sans qu'il crût possible de réaliser un jour cette évasion qu'il avait si ardemment souhaitée.

Nous dûmes traverser à deux reprises ce Parapiti que nous avions déjà entendu mugir au bas des *farellonès* où don Pedro achevait les bêtes traquées.

Vers le soir, nous l'aperçûmes pour la troisième fois, du haut d'un col péniblement gravi. Au travers des branches, il étincelait au loin sous le soleil déclinant, comme une large route de métal en fusion aux capricieux méandres où nul être ne s'aventurerait par crainte de se brûler les pieds. La selva même hésitait sur ses bords. De larges bancs d'une terre fauve apparaissaient par places. Mais, au fur et à mesure que la clarté devenait plus oblique, les arbres, par endroits, osèrent projeter sur le fleuve leur ombre ajourée. Et l'eau, tout à coup refroidie, troqua le miroitement pourpré du couchant contre cette teinte d'obsidienne que prennent les forêts aux approches du soir.

Nous devons dresser nos tentes au bas de la côte afin de franchir le Parapiti le lendemain, au petit jour, pour descendre vers Nancaroinza et Macharéti.

Comme nous approchions de l'endroit choisi, je crus apercevoir en aval, sur la rive, un inexplicable grouillement. Je voyais mal à cause de la distance et de ma myopie. C'était comme un enchevêtrement de branches ou de racines échouées dans la vase. Puis je crus que c'étaient des caïmans. J'en avertis mes compagnons. Tandis que Treweek, de son geste d'automate, mettait sa lorgnette au point, Lorenzo s'approcha de moi, et, avec un sourire malicieux qui découvrit ses dents de carnassier :

— *Son cūñitas que se bañan.* (Ce sont des petites femmes qui prennent leur bain.)

Par-dessus les arbres, un peu en retrait, quelques volutes de fumée bleue, bien vite dissoutes dans l'azur pâli du ciel. Un hameau d'indigènes.

Les femmes étaient là, toutes nues. Nous entendions leurs ébats et leurs rires. Des voix gutturales pareilles à des trilles d'oiseau. Des éclaboussements, suivis de petits cris enfantins. À notre approche, elles sautèrent dans l'eau comme des

grenouilles apeurées, et nous ne vîmes plus que des têtes qui émergeaient avec des chevelures noires, très luisantes. Seules, trois d'entre elles ne bougèrent pas. Couchées sur le dos, les mains nouées sous la nuque, fières, impudiques, au travers de leurs cils mi-clos elles nous regardèrent passer d'un œil froid. Leurs corps immobiles avaient la nudité impavide de la pierre polie par l'éternelle caresse de l'eau.

Comme un bétail pensif sur le sable couché.

Ce vers de Baudelaire chanta dans ma mémoire. Je le répétais à Carlos qui ne le connaissait pas. Il n'avait point fréquenté les poètes lors de son séjour en France.

Trois corps bronzés, aux seins ronds, aux jambes longues, bien déliées, sur le sable doré et, tout autour, la voix grave du fleuve et des jacasseries de guénon...

On dressa les tentes d'un geste incertain. On parlait peu. Nous étions tous hantés par ces voix criardes qui fusèrent longtemps encore dans le crépuscule.

Une poigne invisible nous avait pris à la gorge. Quoiqu'on eût cheminé depuis l'aurore, on oublia et la fatigue et la soif et les onze lieues parcourues. La brûlante haleine de la selva nous déchirait la poitrine. Une sève diabolique, par une étrange endosmose, avait passé dans nos veines. Ce n'était plus, comme à El Mataral, l'envoûtement lent d'une atmosphère chargée de sortilèges insaisissables et auquel on pouvait encore échapper. Coup de massue sur les lombes, crise subite qui fit dresser les hommes menaçants comme des crotales cabrés...

La selva venait d'asservir nos corps de chair à ses lois immuables. Dans les cerveaux, les pensées écrasées étaient comme des feuilles mortes foulées aux pieds par des félins.

Carlos fut le seul qui échappa à cette passagère démence. Il s'était jeté tout habillé sur le petit lit de sangle. Son âme se tendait éperdument vers un but qui se déplaçait avec la mobilité fiévreuse de sa pensée. Ce but était ici et là tour à tour près et loin, tantôt tangible et tantôt chimérique suivant qu'il le regardait avec des yeux de chair ou avec des yeux de songe.

«Le bétail pensif»... l'avait laissé indifférent. Il n'avait eu qu'un sourire, mélange d'ironie et de pitié. Le feu qui couvait dans son âme le rendait froid. Et les tortures de son esprit étaient un puissant antidote contre le *curare* qui allait nous dévorer.

Le lendemain, quand je lui racontai, un peu confus, la nocturne orgie de la veille, il me regarda d'un air moqueur. Sa bouche eut ce mauvais rictus de dédain qui le rendait si désagréable.

Et puis il parla d'autre chose.

A cause de Lorenzo qui ne disposait pas de beaucoup de temps, on décida d'aller voir tout de suite la source de pétrole. Elle devait servir, d'ailleurs, de point de repère aux observations postérieures de Treweek.

Nous levâmes donc notre camp pour nous diriger vers Macharéti, par Ibitacuaré et Boyuibi, en laissant sur la droite Santa Rosa et son couvent.

Le soleil était déjà bien haut quand nous nous disposâmes à franchir le Parapiti. Les amoureuses de la veille étaient rassemblées sur le rivage. On leur avait donné de petites glaces qu'elles portaient pendues au cou par un fil, comme un fétiche ou comme une breloque. Le disgracieux *tipoi* leur donnait l'air de vagues fardeaux articulés. Leur large sourire fut un adieu. Et, pendant que nous traversions le gué, elles effeuillèrent des fleurs dans l'eau, comme pour qu'il ne restât plus rien de la nocturne volupté. De la rive opposée, nous aperçûmes encore le rutilant éclat des miroirs au soleil qui nous suivaient de leurs rayons. Puis, au fur et à mesure que nous nous éloignâmes, ce ne furent plus dans la verdure que de lointaines prunelles qui s'éteignaient.

Au loin, le Parapiti, étincelant et majestueux, s'enfonçait dans la selva comme un filon d'argent. Fleuve au destin imparfait, fugitive image de tant de

vies gâchées, au lieu d'aller librement vers la mer, il courait se perdre dans les *curichés* du Chaco septentrional...

On n'eut pas besoin de nous prévenir que nous approchions de « El Chorro ». La brise nous apporta vers le soir l'odeur du pétrole. Par-dessus l'épaisse broussaille qui recouvrait les derniers contreforts de la cordillère d'Incahuasi, elle passait, nettoyant l'atmosphère des senteurs sylvestres. Les arbres, les buissons, l'eau des fondrières, l'azur même sentaient le pétrole. On aurait dit qu'il avait imprégné toute la terre à cinq lieues à la ronde. Treweek humait l'air avec délices. Depuis notre causerie initiale et baroque à l'Overseas de Londres, il n'avait jamais eu un entrain pareil. Je dois d'ailleurs ajouter, à son honneur, que nul alcool n'en était la cause. Une profonde satisfaction détendait ses traits. Toute la mécanique osseuse de sa figure en semblait lubrifiée. Et il se retournait de temps en temps pour nous crier :

— Ça sent bon, hein ? Ça sent bon...

Au pied d'un mamelon, comme si quelque mauvaise fée l'eût frappée de sa baguette, parmi un éboulement d'ardoises feuilletées, une roche s'arrondissait comme une croupe. Roche enfumée d'une teinte d'ébonite, se dégradant peu à peu en marron clair et d'où jaillissait un liquide noirâtre. Combien de pèlerins étaient venus toucher cette pierre d'Abraham de leurs mains sales ? Quelle dévotion avait tracé le chemin qui conduisait à ce lieu étrange ? Un Indien raconta, d'un ton convaincu, que la nuit on apercevait dans la clairière des hommes noirs qui se baignaient dans cette huile...

Des fumerolles s'élevaient de la source. La vapeur d'eau se condensait aussitôt sur elle, tendant entre les arbres dressés sur le bord une succession de petits arcs-en-ciel jetés comme des ponts pour le passage des cicindèles et des fourmis.

Treweek, pratique et expéditif, préleva aussitôt des échantillons, prit la température du pétrole et se mit à étudier la structure du sol.

J'exultais. Notre voyage n'avait donc pas été aussi inutile que j'aurais pu le croire en quittant Liverpool.

Carlos participa sans exagération à mon allégresse. On n'aurait pu croire que, deux semaines auparavant, l'idée d'une grande compagnie pétrolière qui civiliserait le Chaco l'avait ravi au delà de toute mesure. Cette indifférence soudaine venant s'ajouter au dédain qu'il avait montré pour les femelles du Parapiti était le signe bien évident que notre ami ruminait quelque idée sombre.

Avec ma franchise coutumière, j'allais lui en faire la remarque lorsque Treweek vint vers nous et, comme un mage britannique satisfait, résuma tout son émoi en deux mots :

— *It's all right.*

Etourdi autant qu'ignorant, j'osai dire :

— La concession aura son point de départ ici. Pas besoin de puits au début. Cette source donnera bien ses cinq cents barils par jour...

Le visage de Treweek faillit se détraquer. On l'entendit crisser comme s'il eût eu du gravier dans les jointures, et cela finit par un large éclat de rire, avec des reniflements et des aspirations alternés. Joie asthmatique, tantôt grave, tantôt aiguë qui, soudain, s'arrêta net comme si l'on tournait un robinet...

— Cette source n'a qu'un intérêt pittoresque et rétrospectif... Ce pétrole a 50 % d'eau... finit-il par s'écrier. Il est dénaturé... Mais, en tout cas, il indique l'existence d'une nappe à une profondeur de 3.000 pieds... L'anticlinal...

— L'anticlinal?... questionna Carlos surpris.

Et, pendant que l'on dressait le campement, sans souci des hommes noirs qui venaient la nuit se baigner dans cette huile, Treweek nous expliqua comment le pétrole se trouve dans la croûte du globe. Ce petit cours de géologie pratique eut, tout au moins, le mérite d'intéresser Carlos.

Pendant quelques jours, nous continuâmes notre vie nomade. Du matin au soir, Treweek, coiffé de son casque blanc, errait dans les bois. Le soir, sous la tente, il continuait à dresser minutieusement la carte de la région, en prenant les coordonnées géographiques des points importants, en notant les moindres cours d'eau et les moindres affleurements de pétrole.

— Une symphonie en sol majeur, disait-il, dont la source de « El Chorro » n'est qu'un léger prélude...

Un matin, les Indiens qui nous apportaient des provisions d'El Mataral purent nous joindre. Ils suivaient depuis six jours notre piste. Nous manquions déjà de pain. Il y avait une lettre pour Carlos. Il la mit dans sa poche sans la lire.

Vers le soir, il vint me trouver pour m'apprendre qu'il allait devancer de vingt-quatre heures son retour à El Mataral à cause de je ne sais quelle métairie où il désirait s'arrêter en route.

— Je suppose, lui dis-je, que ce n'est pas la lettre reçue ce matin qui vous fait partir plus tôt.

— Non... ce n'est point cela, me dit-il d'un air embarrassé. C'est aujourd'hui le 4 octobre, j'ai juste le temps de rentrer à une allure modérée en partant de bonne heure.

Après dîner, nous restâmes assis devant notre tente. Le temps, couvert pendant la journée, était clair. On apercevait entre les branches l'éclat des constellations. Treweek apporta des verres et du whisky. Et l'on but en fumant des cigarettes roulées dans des feuilles de maïs, dont l'âcre fumée est la terreur des moustiques.

Un Indien, comme tous les soirs d'ailleurs, traça autour de nos tentes un grand cercle de cendre brûlante pour barrer la route aux reptiles.

Nous causâmes à bâtons rompus, comme d'habitude, lorsque Treweek avait fini de composer un nouveau morceau de sa « symphonie ». Cette veille de séparation avait, au fond, un je ne sais quoi de mélancolique. Nous nous étions déjà si bien habitués à la compagnie de Carlos, et son retour à El Mataral m'inspirait tant de craintes ! Je redoutais non seulement le caractère de son père, mais aussi l'oisiveté et l'ambiance de la hacienda...

La période des pluies allait commencer, transformant tout le Chaco en un immense marécage. Quelques averses étaient déjà tombées. Nous avions à peu près devant nous trois à quatre semaines pour remonter vers Santa Rosa, repasser le Parapiti, toucher Charagua et revenir sur Montéagudo. Nous prîmes donc rendez-vous avec Carlos pour le 8 novembre à la pascana d'El Mataral. Nous n'avions plus, d'ailleurs, aucun intérêt à pousser jusqu'à la casa de hacienda.

Treweek prit son calepin, y inscrivit quelques lignes et dit à Carlos :

— Captain, voilà votre feuille de route. Le 8 novembre, dans la soirée, à la pascana. En attendant : *Tchin ! Tchin !*

Et il vida son verre.

Je recommandai à notre ami beaucoup de patience, de prudence et de sang-froid. Il m'écoutait sans souffler mot, perdu dans l'ombre, avec la tache blanche de ce papier entre les doigts.

— Quand vous nous aurez rejoints à la pascana, lui dis-je, nous filerons le soir même sur Sucre et Potosi. On laissera les bagages en arrière s'il le faut. Quand votre père s'apercevra de votre départ, on sera loin. Une fois à La Paz, on régularisera votre situation. Après un an de bannissement, vos anciens juges ne vous tiendront plus rigueur. En politique, on ne hait que les ennemis du jour, mais avec tant d'acrimonie et de passion qu'on se prend à aimer les ennemis d'hier.

— En même temps, on fera la demande d'une concession de 200.000 hectares de pétrole, dit Treweek.

— Tant que ça ! dis-je.

— Mais oui, pour ne pas nous tromper.

— Et quel nom lui donnera-t-on, demanda Carlos, puisque la loi exige que chaque concession doive porter un nom ?

— Aux voix, cria Treweek. Je vote pour Moor Field, du nom de mon champ, en Ecosse. Et vous, Carlos ?

— Je vote pour *Buena parte*, dit Carlos.

— *Buena parte* ? dis-je, mettons Bonaparte et nous serons d'accord.

— Je me rallie à Bonaparte, fit Carlos. Un grand homme. Il nous conduira à la victoire...

— Mais, grommela Treweek, qu'est-ce qu'il vient faire dans cette galère ce bon Napoléon ?... Décidément, vous manquez d'imagination, mes jeunes amis. Ah ! si vous connaissiez Moor Field !

On entendait les Indiens accroupis en rond se raconter des histoires saugrenues, comme à l'accoutumée. La selva, toute bruisante du mystère de la nuit, couvrait parfois nos voix de son immense rumeur, comme pour imposer silence à nos projets d'avenir.

Carlos partit le lendemain au petit jour. Il promit de m'écrire par l'intermédiaire des missions ou de quelque Indien.

— Patience et courage ! lui dis-je en lui serrant la main une fois qu'il eut enfourché son cheval.

Son visage s'éclaira d'un bon sourire. Il nous fit un dernier signe d'adieu et s'en alla au petit galop, suivi de Lorenzo. Les arbres semblèrent s'écarter sur son passage pour lui faciliter le retour. On entendit longtemps encore un bruit de branches froissées. S'était-il enfoncé droit devant lui, dédaigneux des routes ? Puis tout se tut. La selva s'était refermée sur Carlos comme se referme la mer sur les naufragés.

Pendant plus de quinze jours, ce fut la vie errante et monotone dans la brousse, entre Tarairi, Tiguiipa et Carandaïti, point extrême de la partie habitée et fertile du Chaco.

Nous arrivâmes un soir à la mission de Santa Rosa. Un moine me tendit une lettre de Carlos. Je lus :

Vous qui êtes mon seul ami, mon grand ami, n'est-ce point à vous à qui je dois confier, comme je l'ai déjà fait, les idées qui me font si souvent du mal ?

J'ai repris mon joug en silence. Mon père passe toutes ses journées à Itibi. La distillerie le passionne. Il compte en tirer je ne sais quels fabuleux bénéfices en empoisonnant la contrée à cent lieues à la ronde. Moi, je chasse, je lis, je bâille... Je descends parfois dans cette huerta que vous craigniez tant. J'y surveille des travaux d'irrigation. L'ombre y est très chaude et il n'y a plus de fleurs d'oranger. Plus de papillons non plus, hormis des noirs, très malveillants, appelés Covocovos. Les autres sont restés là-bas, dans la forêt. Et j'en suis pour mes frais de patience et de silence.

El Pellin, depuis mon retour, erre autour de moi, cauteusement, comme un chien. Il faut le voir boitiller sous le poids de son énorme tête et sucer des oranges avec d'affreux grognements.

Les canaris chantent moins. La couvée a commencé. Hier, j'ai aidé tout le jour doña Maria à soigner deux d'entre eux qui s'étaient blessés à un barreau descellé. Vétérinaire d'oiseaux au fond de l'Amérique du Sud !... Que dirait le colonel de Maubré ?...

Mais dans ces menus faits qui remplissent mes journées, ne dois-je pas voir déjà un présage d'apaisement ? Depuis mon retour, je me sens moins seul. Ma constante révolte n'a plus ces mouvements convulsifs que vous me reprochiez tant. Est-ce un sursis ?... Une halte ?

Les heures de repas, ennuyeuses, insupportables. Mon père et le « mayordomo » (celui-ci

mange à notre table depuis votre départ) échangent des propos absurdes, toujours...

Ah ! les bêtises qui s'épandent autour de moi ! J'ai beau fermer l'oreille, la bêtise est comme l'odeur des mouffettes : elle pénètre partout. Si ce n'était la présence de doña Maria, un peu rétablie déjà, je me laisserais aller à de nouvelles imprudences. Par bonheur, l'on se couche tôt. Et c'est de mon lit que j'entends le son lugubre du couvre-feu qui permet à la nuit d'entrer en souveraine dans la maison.

Toute cette mollesse va-t-elle engourdir mon énergie ? Non. Je vous en donne l'assurance. Je serai exact au rendez-vous. Les chaleurs ont redoublé d'intensité. On a trouvé ce matin la fontaine du patio tarie. C'est un signe de la saison. La vasque restera vide jusqu'à la mi-novembre, lorsque les orages s'abattront sur El Mataral. Mais alors, nous serons bien loin, n'est-ce pas ?...

Je dois avouer que, sous son apparente tranquillité, le ton de cette lettre m'étonna quelque peu. « Depuis mon retour, je me sens moins seul », me disait-il. Qu'y avait-il donc de changé à El Mataral ? Quel vent avait nettoyé la huerta de ses sortilèges ? Comment Carlos pouvait-il sentir un commencement d'apaisement dans le voisinage de ce bossu et de ce guichetier grêlé, unis tous deux par la laideur et la bassesse ? Carlos était-il devenu sourd, aveugle ? Ou bien était-ce dans sa propre volonté qu'il puisait cette sérénité capable de lui faire croire au bonheur ?

Je pense. Je réfléchis. Il y a quelque chose dans cette lettre qui me tracasse. Je la froisse et la presse comme un citron pour en extraire un peu de vérité. Je m'intéresse tant au sort de ce petit !...

Je m'enfonce sous les feuillages du jardin que les moines ont cultivé sur les derrières de la chapelle. Un jardin que l'on défend à toute heure, à coups de serpe, de râteau et de sécateur. La terre n'admet guère ici, n'en déplaie aux révérends, la discipline, l'ordre et la mesure. Une distraction ou une négligence et la selva crèvera la clôture de cactus et couvrira tout de sa monstrueuse marée. Trois frères jardiniers y veillent tout le jour, la machette à la main, austères modérateurs de la fécondité.

C'est là, comme je me promène dans une allée couverte d'arceaux de verdure, que soudain... Non ! Non !... Suis-je fou ?... Se peut-il qu'une pareille pensée me soit venue à l'esprit ? Décidément mon cerveau a quelque chose de dérangé. Jamais je n'aurais dû songer à cela. C'est tellement absurde que j'ouvre à deux battants le débarras que nous portons tous dans la tête pour y enfermer en hâte certaines pensées inavouables. Il faut étouffer cela dans l'œuf... Pas un mot ! Le vent pourrait emporter au loin cette chose si légère et si lourde. Légère dans l'espace et lourde pour les esprits, car elle porte le poids d'un sentiment redoutable...

Pas un mot ! Sois sage, imagination folle. Couche-toi là, chienne inquiète. Je te donnerai, pour apaiser ta faim, un bel oiseau de couleur que j'ai pris ce matin, au moyen d'un appeau, dans la forêt.

Hier, un voyageur qui venait du Béni nous a fait prendre une étrange boisson : le guarana. Il m'a même donné un morceau de ce chocolat noir et dur comme un barreau de fer rouillé, qu'il faut scier. Sa limaille, dissoute dans de l'eau, fait un breuvage étonnant pour combattre la faim, la fatigue et la tristesse. C'est le hachisch de ces contrées.

N'est-ce pas sous l'influence pernicieuse de ce guarana que je me remémore maintenant pêle-mêle des paroles, des gestes, l'expression d'un regard, le cri d'une bouche invisible ? Mon esprit surexcité a devant lui les débris épars d'un puzzle passionnant, torturant... Et c'est avec des bouts de phrase, des cendres d'une lanterne incendiée, des aromes troublants et des prunelles de feu, vite éteintes sous le lourd éteignoir des paupières, que je reconstitue le visage sévère du dieu qui se complait aux déchirements...

Mais, bah ! mon cerveau délivré de cette hallucination d'un soir aura vite oublié cette drogue et les étranges imaginations que je lui dois.

Le lendemain, nouveau billet de Carlos :

Voilà trois jours que je vous ai adressé quelques lignes.

Les jours coulent. Non, c'est mal dit, les jours croupissent ici. Une succession de flaques d'eau morte qui réfléchissent l'anxiété des visages. Le ciel aujourd'hui est gris et bouloigné comme le tablier métallique d'un pont. L'époque des grands orages approche.

Vous rappelez-vous le soir où, sous la lampe, nous lûmes cette page de Vigny : « Tout ce qu'un caractère peut apporter de grand dans le métier des armes me paraît être moins encore dans la gloire de combattre que dans l'honneur de souffrir en silence et d'accomplir avec constance des devoirs souvent odieux » ?

C'est cette phrase apprise par cœur et murmurée à moi-même dix fois par jour qui me permit de faire mon ingrat métier de soldat. Et puis nous avions un signe : le drapeau. Ah ! Il faut toujours cela, voyez-vous. Un signe...

Quand l'autre jour, peu avant votre départ, je vous demandais encore : qu'est-ce le devoir ? ce n'était pas pour obtenir de vous une définition didactique, dont je n'avais cure, c'était pour y trouver le signe... Un mot, rien qu'un mot vous découvre si souvent des horizons insoupçonnés...

Mes soucis, certes, sont bien humbles. Je ne suis pas un homme qui cherche son Dieu, mais un homme qui se cherche lui-même. Si Dieu a borné à dessein l'intelligence de l'homme, c'est pour avoir à toute heure pitié de lui. Mais cette ombre de lui-même, que l'être humain recherche, où va-t-il la trouver ? Dans quel magique miroir va monter ce signe infallible qui nous montrera notre route ?

Cette évasion que vous m'avez si généreusement proposée, n'est-ce pas une simple désertion ? On m'apuni. Or, un soldat n'élude pas un châtement. Quoique éloigné de tout service, je n'en suis pas moins un soldat jusqu'au jour où, ma peine une fois purgée, je pourrai reprendre ma liberté d'action.

Voilà un mois que je me débats dans ce doute. Et si je vous disais avant-hier que je me sentais moins seul, c'est que j'entrevois l'annonce du signe. La seule idée d'avoir enfin devant moi une certitude me noie le cœur d'allégresse.

Je veux profiter du départ d'un courrier pour la mission. Je m'arrête. Demain je vous écrirai, j'ai tant de choses à vous dire...

Guarana, stupéfiant prodigieux qui m'a donné le sens de la divination, dis-moi dans quel gouffre sans fond va rouler l'esprit de cet homme ?... Pour un cœur ulcéré, quel peut être cet élixir qu'il appelle à grands cris ?...

Un amour, un amour de femme, me disait Carlos dès la première ligne, dans sa lettre suivante, voilà le signe pour un cœur de chair. Cet amour est aussi invraisemblable et aussi magnifique que les papillons d'or qu'on tue impitoyablement ici parce qu'ils portent malheur. Pour moi, c'est la fin de la solitude, une libération instantanée. Dire que j'ai vécu un an en pressentant cela, mais sans oser y croire !...

Je ne prends aucune vanité à vous l'avouer ; il ne s'agit pas d'une conquête dont j'aurais tort d'être fier. C'est un malheur auquel nous donnons déjà le nom de bonheur. Vous rappelez-vous cette nuit du 8 septembre ? La lanterne en feu ? Depuis lors, elle brûle...

Nous nous sommes parlé à cœur ouvert, avant-hier, sous un arbre où l'orage nous surprit. Des oranges tombaient autour de nous, frappées de la foudre. Nos corps se touchaient. Nos habits mouillés fumaient comme devant un âtre. L'eau du ciel était chaude. Et cependant nous grelottions. Gel foudroyant du désir... Nous restâmes ainsi longtemps, la bouche sèche, haletants, blêmes, nous meurtrissant l'un et l'autre aux piquants d'une passion inavouable...

Tout me séparait de cette femme. Et néanmoins, tout, par un enchaînement de faits qui m'épouvante, nous a rapprochés. Il y a une complicité des choses souvent plus redoutable que celle des hommes. La malheureuse, elle a lutté longuement contre ce sentiment coupable. Ses constantes migraines ? Un prétexte puéril pour fuir la tentation. Mais il y eut la fête de Notre-Dame-de-Guadeloupe et cette lanterne qui flamba... Elle crut encore, par la suite, que Dieu lui donnerait la force de résister. Mais l'amour est inéluctable. Aussi, quand cet orage a éclaté, je n'ai plus trouvé devant moi qu'une pauvre créature qui demandait grâce. Voilà le signe, mon ami. Maintenant, je vois clair. L'image de mon devoir est là, sous les traits de cette femme dont l'aveu n'a été qu'une longue crise de larmes, vers la fin d'une journée humide et lourde.

Pauvre petit... Tu as longtemps cru animer de ton souffle un fantôme, et tu ne t'es point douté que les spéculations de l'esprit ne masquent souvent que les troubles croissants de la chair.

Du jour où l'on te ramena à El Mataral, tu étais perdu. Cette femme, dont tu n'oses prononcer le nom, comme si tu soupçonnerais qu'il se confond avec celui des innombrables soteurs de la selva, cette femme n'est qu'un sort vivant que la terre ensorcelée t'a jeté à son tour. Mais ceci tu ne le comprendras jamais. Tu ne le sauras jamais...

A vouloir trouver dans la passion un signe, lui répondis-je aussitôt, vous subordonnez votre avenir aux caprices d'une force aveugle. Halte !... Il en est temps encore. Quittez El Mataral. Soyez le 8 à la pascana. J'ai juste le temps de vous crier : fuyez !

Vous avez raison. Je veux partir. Je dois partir. Le 8 novembre, à la pascana, sans faute. Lorenzo m'accompagnera. Nous ferons notre jonction sur la route, car Valentin est l'âme damnée du « mayordomo ». Prenez garde.

Elle a lu votre billet et me conseille aussi de partir. Vos projets, dont je lui ai fait part, lui semblent très raisonnables. Elle vous aime de m'aimer.

Et maintenant, attention ! Mon père soupçonne l'objet de votre voyage. Quelque imprudence de Mr. Treweek devant les colons, peut-être. Tout se sait. Cela a dû vous aliéner le maître de ces terres. Il n'en a laissé rien paraître. Raison de plus pour s'en méfier. Au reçu de ce mot, levez votre camp. Rapprochez-vous des missions. C'est plus prudent. Aux fréquents dangers de la forêt, les hommes d'ici savent en ajouter d'autres...

Carlos ne se trompait pas. L'envoi des provisions cessa tout à coup. Nous nous trouvions alors loin de Charagua, du côté de Saipuru. Nous revînmes sur nos pas assez ennuyés, mais disposés à rentrer au plus tôt à La Paz. Le dernier billet de mon ami me tranquillisa, quant à lui. L'essentiel était qu'il quittât El Mataral. Chaque jour qui passait créait de nouveaux périls, surtout avec El Pellin et don Eusebio, ces mouchards. Sans oser porter un jugement sur les agissements de Carlos, je ne voulais même pas penser à leurs conséquences possibles. La moindre imprudence fait tache d'huile. Ce qui m'inquiétait néanmoins, c'était l'incohérence de ces décisions. Je le sentais nerveux, affolé, sautant d'une idée à une autre et les faisant tinter comme des cristaux pour en comparer les sons...

Je me gardai de ne rien dire à Treweek de tout ce qui se passait à El Mataral.

Nous pûmes heureusement nous mettre en route sans accroc pour rejoindre le chemin qui va de Lagunillas à Montéagudo. Obobi, Chavi, Oquita, Membiray, hameaux aux jolis noms guaranis traversés en hâte, sous le regard étonné des femmes en tipoi...

Le 8 novembre, comme il était convenu, nous arrivions à la pascana vers 4 heures de l'après-midi.

*
**

C'était toujours la même maisonnette, minable sous son toit de chaume, la même odeur de crottin et les mêmes clochettes dans l'écurie toute proche.

— *Buenas tardes de Dios, señores...*

Valentin accourait obséquieux et papelard. Il nous avait reconnus. Nous lui apprîmes que nous ne passerions pas la nuit sous son toit.

— Vous avez raison, señores. Il faut profiter de la lune. Les journées sont si chaudes, nous dit-il.

Il nous offrit le café traditionnel dans des tasses dépareillées. Puis, il nous présenta Manuel, son fils, revenu de Sucre pour les vacances. C'était un grand gaillard musclé qui apprenait, chez les Pères salésiens, le métier de forgeron.

Valentin commença aussitôt après à nous questionner sur les résultats du voyage. Consigne reçue ou curiosité naturelle ? J'optai pour l'interroger :

— Quelles nouvelles avez-vous du patron ?

— Il va bien, señor. Tout le monde va bien à la casa de hacienda, d'où j'arrive à l'instant. Le patron est en voyage, d'après ce que m'a dit don Eusebio, du côté de San Juan del Piray. Il n'y avait là que la señora, don Carlos et El Pellin.

— Avez-vous vu don Carlos ?

— Oui, señor, ce matin, vers midi, il déjeunait avec la señora. En quittant El Mataral, je l'ai encore vu, faisant réparer une aile de la maison. Il était temps. Nous avons déjà eu quelques fortes averses.

Puis, jetant un coup d'œil vers le ciel, il ajouta :

— On aura de l'eau dans le courant de la nuit si le vent ne tourne pas.

— Comment va la santé de la señora ? A-t-elle toujours ses migraines ?

— Oui, toujours, je pense... Un mal qui n'a pas de remède. Je vous dirai, entre nous, que c'est de l'*amartelo* (nostalgie).

— Pourquoi donc ?

— *Amartelo* de son pays... de sa famille... Ah ! si elle avait des enfants... ce serait autre chose.

On entendait des troupeaux passer sur la route. La voix du conducteur se mêlait au tintement des sonnailles...

— *Pasa ! pasa ! hé ! pasa !*

Par-dessus le mur d'enceinte de la pascana, ces mots retombaient tout couverts de poussière.

Un arriero, grand diable au masque calciné où brûlaient encore deux tisons, entra demander de la coca. Il venait de Santa Cruz.

Le soir tombait. Un soir d'été déjà, lent et tiède. Ciel d'un vert bleu avec, seulement vers l'est, quelques gros nuages sournois qui faisaient le gros dos au ras de l'horizon.

Carlos ne pouvait plus être loin de là. Six heures moins le quart.

Nous sortîmes, sous prétexte de nous dégourdir les jambes. Comme à son habitude, Treweek était hors du monde, dans son nuage de fumée. Nous parcourîmes les 500 ou 600 mètres qui séparaient la pascana du point où la grande route et celle qui descendait d'El Mataral faisaient leur jonction.

Il y avait des fleurs rosées au sommet des cactus hérissés d'épines. Des crapauds sautillaient çà et là, dans les ornières du chemin, dans l'attente d'un peu d'eau.

Carlos était en retard. Treweek émit un grognement enveloppé d'une bouffée de son virginian. Je n'étais guère inquiet. Les nouvelles données par Valentin étaient plutôt rassurantes. Don Pedro voyageait du côté de San Juan del Piray. El Mataral semblait s'être endormi du profond sommeil de la canicule. Pas la moindre senteur pour révéler sa présence, comme à l'arrivée. On aurait dit que, là-bas, l'orangerie avait condensé toute son haleine autour de la maison, dans un effort désespéré.

Soudain, nous vîmes déboucher d'entre les arbres un homme ruiselant de sueur. C'était Lorenzo. Il nous salua d'un geste gauche et s'excusa d'arriver en retard.

— Don Carlos m'avait dit de ne pas me faire remarquer. Aussi, je suis venu à travers bois.

Et l'Indien me tendit une lettre.

— Y a-t-il une réponse ? demandai-je en la décachetant.

— Non... le *niño* Carlos ne m'a rien dit.

— Des excuses, je parierai, grommela Treweek. En attendant, c'est une perte de temps.

Eh bien, non, cette fois, c'est décidé. Je reste. Pardonnez-moi. Je sens tout le ridicule de ces constantes contradictions. Mon attitude doit vous sembler stupide.

Je vous dois une explication franche, loyale. Vous brûlerez ensuite ce papier et vous oublierez son contenu. C'est la dernière preuve d'amitié que je vous demande.

J'ai vécu des heures inouïes... roulé, emporté dans je ne sais quelle sorte de tourbillon. L'esprit et la chair ramassés en boule et tombant dans un brasier. Le plaisir de la souffrance.

Au plus profond du silence, dans ce creux de mort que porte à son flanc la nuit, entre 1 et 3 heures du matin, se pelotonner comme des oiseaux ou des criminels. La prendre dans mes bras, bégayante, affolée, s'étreindre éperdument pour que la peau se fende et que les deux cœurs mis à nu se heurtent comme les battants d'une même cloche. S'arrêter tout à coup, sans souffle, glacés d'effroi, la gorge nouée... Écouter, écouter... Le vent dans les feuilles, un insecte attardé, le hurlement d'un chien, le cri d'un nocturne et, peut-être, le pas d'un homme... Puis, reprenant courage, balayer tout cela, purifier l'ombre d'un baiser... Faire le vide autour de soi, ne tolérer que les étoiles parce qu'elles brûlent sans bruit comme les âmes...

Mais ceci n'est rien. Comment expliquer avec des mots le sens de chaque caresse et de chaque morsure et leurs réactions dans la pensée ! Ce n'est point un simple geste d'amour physique déclenché par l'instinct. Non ! c'est toute la sensualité de la haine, mon ami. Car voici l'effroyable et merveilleuse chose : notre amour n'est qu'une immense haine mise en commun.

Le jour que nous avons découvert cela, nous nous sommes dévisagés tout saisis comme si nous eussions eu une autre bouche, d'autres yeux. Nous sentions nos membres las et brisés. Nous venions de nous unir à jamais. L'amour enchaîne, mais il y a des tiraillements. Seule la haine soude, durcit. Nous ne formons plus qu'un bloc de fièvre puissant et dédaigneux. Et, de ma vie, je n'ai jamais eu autant de courage.

Cette femme est une captive. Mariée contre son gré à un homme brutal qu'elle n'est jamais parvenue à estimer, elle a dû accomplir, craintive et résignée, le plus odieux des devoirs. Nous avons donc le même géolier. Nous le haïssons en nous aimant. Voilà notre force.

Dans ces circonstances, je serais le dernier des misérables si je l'abandonnais à son sort. La passion m'a offert le signe que j'appelais. Le devoir m'est apparu avec la netteté des visions de la conscience. Je dois sauver cette femme.

Il y a autant d'emphase dans ce geste que dans la plupart des mots de cette lettre. Et, cependant, je trouve que ma pensée s'exprime si mal ! Me comprendrez-vous ? Pour traduire ce que je sens, il n'y a que la voix de la tempête, le râle des cieux et de la terre confondus. Nous attendrons que l'époque des grands orages passe. En avril, on pourra songer à partir. Nous aviserons des moyens de gagner l'Argentine. D'ici là, je vous prie de faire en sorte que l'autorité militaire apporte un adoucissement officiel à ma peine. Je n'aurais plus alors la crainte d'être détenu à la frontière. Je dois avouer toutefois que la surveillance autour de moi semble s'être relâchée depuis

quelque temps. Mon père et le « mayordomo » sont partis hier pour San Juan del Piray. Ils ne reviendront que la semaine prochaine.

Ne me plaignez pas. Je suis atterré, mais heureux.

Je renvoyai Lorenzo avec ce simple mot écrit au crayon, sur mon genou : « Êtes-vous donc devenu fou ? Demeurer six mois, là... Cela pourrait tourner mal. Vous avez le temps de nous rejoindre, demain, à l'aube. Ne méprisez pas cette dernière chance de salut... »

Treweek, en apprenant la décision de Carlos, murmura :

— On ne peut pas rendre les gens raisonnables malgré eux. Il ne se doute pas, ce *good for nothing fellow*, du magnifique business auquel nous allons l'associer ?... D'ailleurs, c'était à prévoir. Un rêveur, ici... il est perdu. Rien à faire. Ces terres hystériques en dévoreront bien d'autres, allez.

Et, sur ces mots, nous rentrâmes à la pascana.

La lettre de Carlos m'avait plongé dans une sorte d'abattement mêlé d'effroi, de tristesse et de dépit. Je m'étais attaché à ce garçon avec l'énergie désespérée que l'on déploie dans les sauvetages. Et voilà qu'à la dernière minute il m'échappait.

Je vis alors l'effroyable aventure où il venait de se jeter. Je devrais plutôt dire où l'on venait de le jeter. Qui, *on* ? Le saura-t-on jamais ? *On* : dieu, démon, hasard...

Un lyrisme aussi enflammé me fit comprendre qu'El Mataral avait parachevé son œuvre. Le pauvre garçon était arrivé à cette cime de la sensibilité où l'homme perd la notion du réel, et, tout infatué par son rêve, lance un défi à la destinée.

Retrouver dans l'amour d'une femme sa propre haine. Quelle formidable source d'exaltation !...

Je ne m'étonnais plus que Carlos m'eût écrit cette lettre haletante où, gonflées jusqu'au délire, la joie, la passion et la stupeur passaient en se tenant par la main, comme une ronde de sorcières...

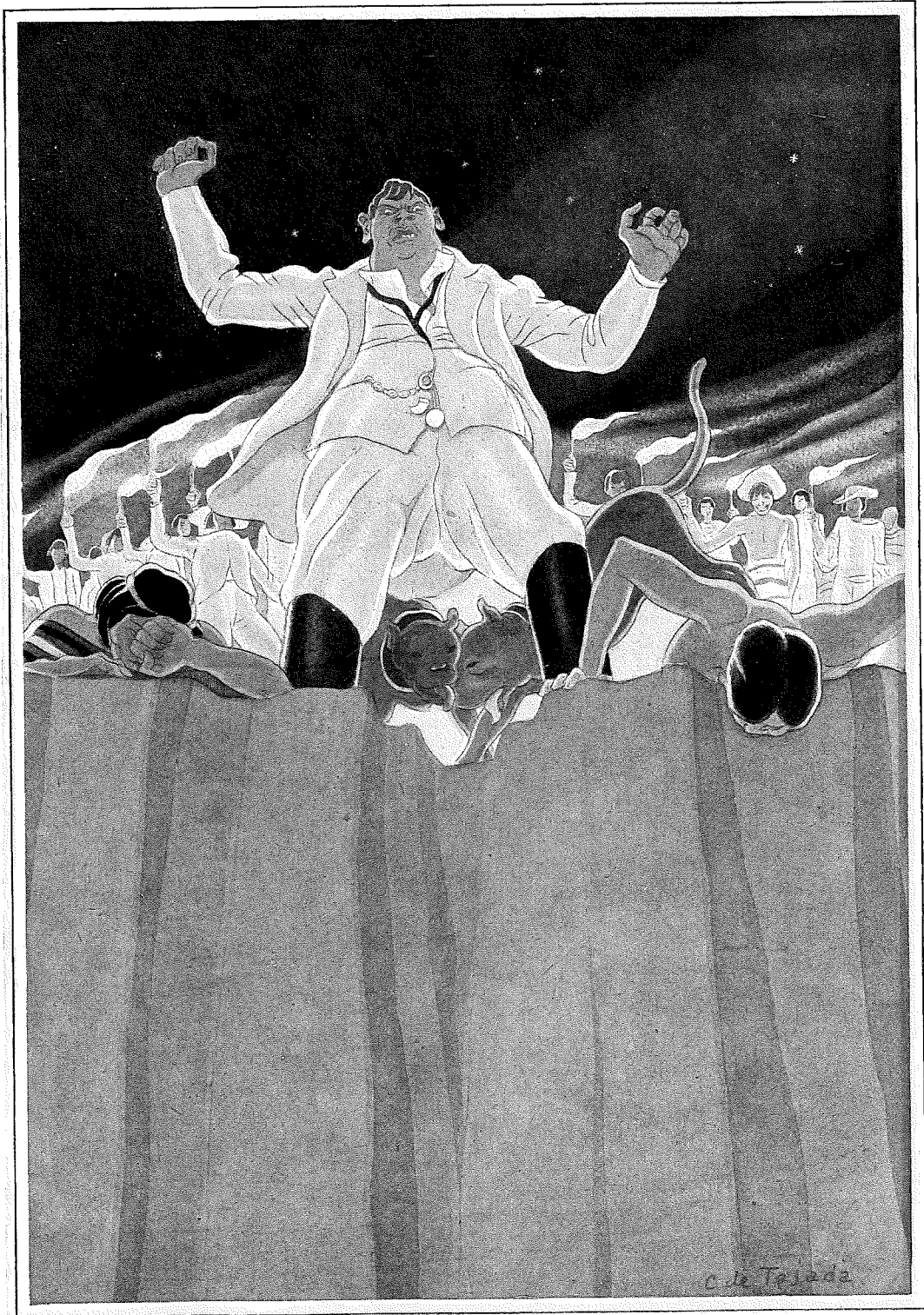
Dieu, démon ou hasard... Quel que soit le nom qu'on te donne, se peut-il qu'au seuil de ce cœur la morte ait pu recevoir, sans la repousser, l'intruse qui y apportait les poisons de sa chair vivante ? Est-ce que c'est à la confusion du bien et du mal et à ces duperies sacrilèges qu'aboutissent toujours les plus cruels châtements ? Il est une justice que notre esprit ne peut suivre jusqu'aux origines de son essence tant elle semble arbitraire, odieuse.

Ah ! si Carlos pouvait encore nous rejoindre demain, à l'aube...

La clarté diffuse, d'un blond laiteux, allonge le jour qui s'achève. Une paix immense et chaude plane sur tout. Les champs commencent à s'enfoncer dans l'ombre. Aucune arête. La pascana sordide et croulante a le flou des vieilles images. La muraille qui perd son crépi sous les coups d'une plante grimpante n'est qu'un écran fragile que le vent pourrait renverser.

Manuel, que son apprentissage de forgeron n'a guère préparé pour cela, dresse la table d'une main maladroite. Valentin surveille la friture. Pas de lumière encore. On est mieux ainsi. On pourra dîner sans trop regarder ces mets innommables que l'on vous sert dans les pascanas du Sud-Est aussi bien que dans les postas de la sierra. Bouillie de maïs et pommes de terre cuites. Une longe de viande boucanée avec beaucoup d'aji. Pas de pain. Quelques tranches de yucca.

J'espère encore que Carlos m'écouterà. Il est vrai qu'il lui sera difficile de s'arracher à El Mataral. Ne me dit-il pas que don Pedro et le « mayordomo » sont partis hier pour San Juan del Piray ? Oui, j'ai bien lu : don Pedro et le « mayordomo ». Mais Valentin, qui arrive de la casa de hacienda, nous disait tantôt que ce dernier s'y trouvait dans l'après-midi. Que signifie cette contradiction ? Je vais retrouver Valentin. Je l'interroge adroitement. Don Eusebio était bien à El Mataral vers 4 heures.



— ARRIÈRE !... TOUS !... TOUS !... (PAGE 93.)

Il a même pris un verre avec lui chez cette chola du *Cambério* qui vend de l'alcool et des caresses. Quant au patron, il a dû partir seul. Il n'en sait rien. Alors, une idée, comme une aiguille, perce mon esprit. Le « mayordomo » se cache et fait croire à son absence. Pourquoi ?... Un horrible soupçon m'assaille. Il faut prévenir Carlos coûte que coûte, avant la nuit, car la nuit est complice de tous les pièges.

J'avise un de nos arrieros. Pendant qu'il dinera, je vais griffonner un mot à l'adresse de mon ami. Trois quarts d'heure à vive allure et Carlos sera sauvé.

Que n'ai-je réfléchi plus tôt ! j'aurais ajouté deux lignes au billet envoyé avec Lorenzo. Heureusement qu'il n'est pas trop tard.

Je suis en train d'écrire lorsque Valentin accourt.

— Ecoutez, señores, nous dit-il.

— Quoi donc ?

— La cloche d'El Mataral.

En effet, après une seconde de recueillement, nous percevons un son, très loïn, si loïn qu'on pourrait le prendre pour une illusion de l'ouïe. Puis, la brise du soir s'élève. J'écoute. Ce n'est pas le tintement familier de l'angélus. Ce sont des coups pressés, essoufflés, comme échappés d'une lointaine poitrine. Valentin fronce le sourcil.

— Mais c'est l'appel de la chasse, s'écrie-t-il. Oui... c'est bien cela... Il y a si longtemps qu'il n'a retenti que j'ai eu de la peine à le reconnaître.

Et, s'adressant à son fils :

— Manuel, tu t'occuperas de ces messieurs. Apporte-moi les chiens. Je vais sortir les torches.

Manuel n'a pas l'air de comprendre et se met à siffler Maltiempo et Fico.

Là-bas, la cloche sonne toujours...

Treweek me dit :

— Si j'étais sûr que c'est une grosse pièce, je me mettrais en route aussitôt.

Et il s'en va parler à Valentin.

Quand il revient, il me trouve la carabine au poing, ceinturonné, des cartouches plein les poches.

— *Aoh ! splendid !*

— C'est sûrement Carlos qui a dû ordonner la battue, dis-je, car don Pedro est absent.

— Le sénateur peut être revenu, me répond Treweek en enlevant la housse de son fusil. Cela d'ailleurs n'a aucune importance. Il ne m'empêchera pas de placer ma balle, à 100 mètres.

— Ce n'est pas la chasse qui m'intéresse. Je veux voir Carlos et le convaincre de partir.

Treweek hausse les épaules.

— Le tigre ! s'écrie Valentin, englobant dans ce mot générique, suivant l'habitude du pays, les léopards, les jaguars ou les pumas.

Les deux *s* qui sillonnent de part et d'autre le visage de Treweek remontent vers ses tempes, en signe d'émerveillement. Je m'étonne à peine que le sort de Carlos l'intéresse moins. Un tigre !... Et, quoique nous sachions que le tigre proprement dit n'existe pas en Amérique du Sud, nous ne pouvons nous défendre d'un certain émoi.

Manuel et son père sont là, des torches en faisceau sur l'épaule et des machettes passées à la ceinture. Maltiempo et Fico, qui semblent comprendre, tirent sur leur laisse, langue pendante et babines humides. Nous partons. Les deux Indiens se portent en avant. Nous suivons l'arme à la bretelle.

La cloche, là-bas, sonne plus claire, au fur et à mesure que nous nous rapprochons. Son spasmodique et désespéré comme le battement d'une artère qui se vide.

— Le tocsin ! dit Treweek.

Ce mot sinistre me déplaît. Il suggère je ne sais quelle absurde vision de carnage

vers quoi nous nous ruons inconsciemment. Nous quittons la grand'route et nous nous engageons sous un plafond de verdure. Sommes-nous sur le chemin de la casa de hacienda ? Non, je me trompe. Nous voilà en pleine selva.

La soirée est pure et calme. Elle se prolonge tellement qu'on croirait à un excès de pudeur de la nuit qui monte. Clarté diffuse d'ambre bleu. D'où vient-elle ? Aucun feu, aucun reflet. Néanmoins, on pressent que, depuis longtemps déjà, il y a une étoile derrière chaque feuille. La moindre brise aura donc, en folâtrant ce soir, le pouvoir inespéré de consteller d'un souffle tout l'espace.

— Le tigre n'échappera, explique Valentin, que s'il parvient au bout du cañon du Parapiti avant les chasseurs. Sinon...

Déjà l'on aperçoit de lointaines rougeurs sous les arbres. D'invisibles poings forgent des bouts de chaîne que l'on joindra tout à l'heure jusqu'à former un étroit demi-cercle de pourpre coupé par le fleuve comme une sécante noire. Il n'y a pas de fauve au monde capable de résister à cette effroyable poussée de feu vers l'eau. Manuel alluma deux torches. Nous avons aussitôt l'air de patauger dans du sang.

Par intervalles, la cloche semble dire : faites vite ! Par delà la mort, j'entendrai cet appel exaspéré, ce *tin-tin-tin-tin* inépuisable. Quel est donc le dément pendu à cette corde depuis une heure et tirant sur elle à perdre haleine ? Isidro Chari, le sacristain bavard ? Non. Il serait tombé d'épuisement. Un sonneur d'angélus n'a pas cet entêtement, cette nervosité...

Nous abandonnons la route et nous nous engageons dans les bois. Les torches fument en salissant la laque verte des feuillages.

La nuit s'est faite. Nuit végétale et solide qu'il faut fendre à coups de machette et dont les débris sont rejetés par la flamme grésillante que Manuel brandit. Il a l'air d'un porte-drapeau. Nous le suivons.

Des aboiements s'élèvent mêlés à de sourdes rumeurs. *Multiempo* et *Fico* y répondent. Une coulée de lave rose commence de s'épandre. Sur le fond déjà clair des sous-bois, de vagues ombres s'agitent. Des oiseaux mal réveillés s'envolent tout saisis et, trompés par cette aurore qui colore la terre comme un firmament, viennent s'écraser sur le sol. Nous foulons au passage leurs petits corps mous.

Les cris et les appels deviennent plus distincts. Les flambeaux font croire qu'un soleil s'est levé là-bas, au rang des taillis, et qu'il projette sa clarté horizontale vers le fleuve. Et les arbres et les êtres et les bêtes, tout de guingois, semblent emportés par cette rafale de pourpre.

Nous marchons lourdement. On enfonce parfois jusqu'au jarret dans une boue de marécage qui sent mauvais. Nous trébuchons dans des corps fuyants d'animaux et dans des lianes nouées que l'on coupe comme des amarres.

Quelqu'un passe et nous crie :

— Hâtez-vous ! Hâtez-vous !

Un autre, dont on ne voit pas le visage, hurle :

— Aux *farellonès* !

L'ouragan de lumière déferle dans ce sens. A peine reste-t-il derrière nous, dans la nuit bouleversée, quelques petits incendies pareils à des îlots de corail.

Treweek et moi avançons, énervés, le doigt sur la gâchette. Un homme passe tenant à deux mains une énorme torche semblable à un pin embrasé.

Valentin lui demande :

— Qu'est-ce ? *Yagua* ?... *Yagua* ? (Tigre).

— Oh ! sûrement oui. Voilà deux heures que le patron et don Eusebio le talonnent avec toute une meute pour qu'il ne gagne pas la selva. Heureusement, il est déjà acculé.

Et l'inconnu reprend sa course, tout habillé de soufre.

D'autres et d'autres nous rejoignent. Nous entendons leur ahancement oppressé,

le crépitement de la résine et le martèlement des pas. Une recrudescence de chaleur et de clarté. Puis ils nous dépassent. La sueur coule de nos fronts. Je cherche un mouchoir dans ma poche. Que de boutons sur mes habits cousus à l'aveuglette ! Ce sont des insectes en boule qui s'accrochent à moi par instinct de conservation.

Nous ne marchons plus. Nous courons. Les chiens suivent et se plaignent de la laisse qui les étrangle. Une dépression du terrain nous éloigne des autres. Pendant une seconde, c'est la solitude totale sous des arbres roussis. Et puis la course reprend. On tombe. Un flambeau se penche et vous relève. Un écorçant remugle de terre, de bois brûlé, de sève et d'émanations humaines vous prend à la gorge. On étouffe. On grogne. Une fureur animale vous secoue. Désir de traquer et d'égorger. On lâche les chiens. Ils se sauvent avec un hurlement de joie, en proie, eux aussi, au vertige de la curée. Et nous nous hâtons comme des fous sur leurs traces...

Treweek, avec son quartier de visage tout cramproisi, avance à longues enjambées. De temps à autre, pour nous encourager, il crie :

— Hop ! hop ! hop !

Des gouttes de poix enflammée brûlent encore çà et là, comme des lucioles exaspérées. Nous les écrasons du pied. Elles craquent et s'éteignent. Soudain, devant nous, une barrière écarlate qui gronde et crépite. Coude à coude, des Indiens soudés par la peur. Chaque flamme s'ajoute à la flamme suivante. C'est un enchevêtrement de langues rouges que le vent tord et tresse, un énorme cordon de feu tendu autour d'un grand espace vide au bout duquel le Parapiti brame. On entend la voix du «mayordomo» qui donne des ordres. La selva a disparu. Après cet effroyable coulinage, elle s'est repliée, endolorie et purifiée, dans l'ombre.

Valentin murmure en un souffle :

— Les farellonès...

Je reconnais à peine le sinistre paysage sous son déguisement de lumière.

— Mais la bête ?... Où est la bête ?... questionne fiévreusement Treweek.

Nul ne répond. Le mur brûlant est là, infranchissable. Accoupiés, nous regardons les Indiens leur ardente banderole au poing.

A une centaine de mètres devant nous, au milieu du morne hémicycle, cinq ou six ombres bougent.

— Le patron, murmure Valentin.

— Mais la bête ? *goddam* ! Laissez-moi passer.

Treweek est pris d'une subite rage.

— Regardez, señores, regardez... s'écrie l'Indien. Mais c'est don Carlos, là-bas, debout, seul sur les *farellonès*.

— Quelle imprudence !

— Le tigre doit errer par là... plus à droite ou plus à gauche, reprend l'Indien en claquant des dents.

— Ce ne peut pas être lui, Valentin.

— C'est sa veste blanche et sa casquette sombre... C'est lui, señor... Regardez, maintenant que la lune sort de ce gros nuage.

J'écarquille les yeux. Ce ne peut pas être Carlos. Où est sa carabine ? Cet homme-là n'a rien entre les mains... Oui, quelque chose brille. Un couteau, peut-être... Mais il ne va pas attaquer le fauve avec ce joujou-là. Oui, c'est bien mon ami. Je le reconnais. Il est là, debout, appuyé à une roche. N'entend-il pas le fleuve qui clame derrière lui ? Dieu ! Quel sang-froid ! Lui d'habitude si nerveux... Voilà qu'il s'éponge le front. Il semble exténué. Il doit avoir couru plus vite que nous. Des chiens en liberté rôdent à ses pieds. Ils ont l'air las. Mais alors, où est le fauve ?

— Valentin, où est le fauve ? Valentin !

L'Indien entend ma clameur et me regarde tout ahuri.

La même question est posée de proche en proche. Nul n'a vu le fauve.

Treweek regarde Carlos, effaré.

— *This fellow is mad. What is he up there ?*

Manuel éteint à coups de talon le chicot d'une torche qui nous enfume et qui lui brûle les doigts.

— Le patron se dirige vers don Carlos, dit Valentin.

Je pense : il va lui reprocher son audace. Ne va-t-il pas s'emporter, là, une fois encore ?

Sous la clarté crue de la lune, je les vois face à face, nettement découpés. Don Pedro s'arrête. Il crie. Carlos fait un geste de dénégation. Le fauve s'est-il donc sauvé ? Oh ! Quelle déconvenue... Treweek piétine sur place. Et, tout en gardant ses cartouches, il ironise :

— *Le tiger...* Pas si bête ! Quelle blague, cette chasse... Quelle vaste blague !... Je m'en doutais bien, allez...

Une brèche dans la barrière. Un flambeau qui s'éteint. Nous nous glissons par cette fente noire. L'Indien bousculé cède.

Devant nous, c'est le vide comblé de lune. Une sorte de glaciais bleuâtre au bas duquel deux ombres gesticulent. Tout à coup, Valentin crie :

— *Por Dios ! Por Dios !*

Alors... Comment décrire avec des mots — toujours maladroits, toujours lents — ce cauchemar vertigineux ? Trois ou quatre injures échangées comme des coups en l'air. Don Pedro bondit, faisant tournoyer au-dessus de sa tête le cercle de plus en plus élargi de son lasso. Carlos voit le danger. Il sautille le long de la sinistre corniche. Il veut échapper à cette boucle qui le menace.

Je comprends. Je crie :

— Treweek ! Sauvons-le.

Mais le lasso s'est déjà abattu comme un épervier à la géante serre. Par un miracle d'acrobatie, Carlos peut dégager son corps, mais pas assez vite pour que la lanière ne se noue autour de son bras. Don Pedro tire à lui sa proie, d'un geste brusque. Mais Carlos, d'un effort désespéré, coupe le lien qui le tenaille. Son père, fou de rage, crie :

— *Canalla !*

Et il s'élance en faisant un signe de la main. A cet appel, des hommes bondissent. Treweek et moi nous dévalons difficilement la pente à cause de nos grosses bottes qui glissent sur le sol rocailleux. Le vautrait nous souffle dans le cou. Pas un chien. Au lieu d'animaux, il n'y a là que des humains déchaînés...

Carlos jette de tous côtés des regards éperdus. Ce n'est plus qu'une pauvre bête cernée. Son père, à grandes enjambées, se rapproche et lui crie :

— *Haberle hecho eso a tu padre... Canalla ! (1)*

Il s'apprête à lui mettre la main au collet. Nous pressons le pas. Mais pour Carlos, aveuglé par la stupeur, nous ne sommes que deux ombres de plus qui se ruent sur lui. Il perd la tête. Il sent déjà la hargne du bourreau sur son visage. Je crie : « Carlos ! » Il ne m'entend pas et fait un bond de côté. Don Pedro vient d'abattre son poing lourdement sans l'atteindre. Un grognement de dépit. Mais le gros de la meute est là. Alors, plutôt que de tomber entre les mains de ses persécuteurs, Carlos recule, recule, recule...

Un cri d'épouvante. Et nous arrivons bégayants, essouffés, au bord du précipice où Carlos vient de disparaître. Là, tout au fond où la clarté n'ose descendre, au lieu d'un fleuve, c'est la nuit impénétrable qui coule désormais en marmonnant des sons confus, comme une vieille folle... Nul n'ose approcher de don Pedro. Je le regarde, atterré. Quelle hideuse chose que cet homme ! Un indescriptible mélange de rictus et de grimaces. Retrait brusque des yeux et prognathisme subit des mâchoires. Toute une tribu d'instincts féroces passent à la queue leu leu sur sa face tatouée de lune...

(1) Avoir fait cela à ton père... Canaille !

Soudain, il crie d'une voix rauque :

— Arrière !... Tous ! Tous ! Vous m'entendez !

Les Indiens, délivrés, se débandent. En s'enfuyant, quelques torches laissent choir des taches sanglantes.

Nous regagnons la pascana la mort dans l'âme, abrutis d'horreur. Manuel, qui sanglote guide nos pas incertains.

Don Pedro est resté seul, en face de ce fleuve éternel et puissant que ceux de sa race criblaient autrefois de flèches lorsqu'il contrecarrait leurs désirs...

*
*
*

Bien des années après, passant par la gare de Périco, du réseau *Central Norte Argentino*, comme je revenais du Chaco avec une commission de techniciens de la Standard Oil, j'avisai sur le quai un Indien qui vendait des plantes médicinales.

— Lorenzo ! Que fais-tu là ?

Il tarda à me reconnaître.

— Señor, murmura-t-il... J'ai quitté El Mataral. Vous avez dû savoir...

— Oui, j'y étais.

— C'est don Eusebio qui, là-bas, fait la pluie et le beau temps. C'est maintenant le député de la province. Le patron, frappé d'apoplexie. Il ne bouge plus. Il ne dit plus qu'un mot, un seul, grossier : *Cara...*

— Et doña Maria ? interrompis-je vivement.

— Doña Maria ?...

Et l'Indien écarquilla les yeux.

— Depuis cette terrible nuit, nul ne sait ce qu'elle est devenue...

FIN





GLANES LITTÉRAIRES ET HISTORIQUES

Le « Calepin » de Paul Valéry.

Le septième volume de la jolie collection « les Quarante », que dirige M. Jacques des Gachons, est, sous la signature de M. Valéry Larbaud, consacré à Paul Valéry. (Alcan, éd.) Valéry nous est ainsi « raconté », depuis son extrême jeunesse, à Sète, à Montpellier, puis à Gênes. Nous assistons ensuite à ses débuts à Paris et, après des années de silence, à son éclatante réapparition. Sem a dessiné un portrait d'une vie intense, reproduit au seuil de cet ouvrage, où M. Jacques des Gachons, avec beaucoup de verve et sous la forme pastichée d'un discours académique fait l'histoire du trente-huitième fauteuil. Trente pages de pensées inédites de Paul Valéry, groupées sous ce titre de chapitre : « Calepin », ne sont pas la moindre richesse de ce volume. Citons :

« Il faut être léger comme l'oiseau et non comme la plume. »

« Le goût est fait de mille dégoûts. »

« Rien de plus original, rien de plus « soi » que de se nourrir des autres. Mais il faut les digérer. Le lion est fait de mouton assimilé. »

« Des forcenés : tous les violents en littérature touchent au genre comique. L'injure est le plus facile des lyrismes et le plus traditionnel. »

« L'on ne saurait être trop subtil ; et l'on ne saurait être trop simple. Trop subtil, parce que les choses l'exigent ; trop simple, parce que notre existence et nos actes le commandent. »

« Pour aimer la gloire, il faut faire grand cas des hommes, il faut croire en eux. »

« Comme il y a « des hommes du monde », il y a aussi des « hommes » d'univers. »

« Un homme qui n'a jamais été tenté de se faire semblable aux dieux, c'est moins qu'un homme. »

« Que de choses il faut ignorer pour agir ! »

« L'erreur du lendemain est l'excitant du jour même. Ne pas se hâter de se détromper. »

« L'intuition sans intelligence est un accident. »

« Il est des hommes d'une sottise si froide qu'elle intimide les hommes d'esprit. »

« On a toujours un faible pour son fort. »

« Tout ce que l'on dit de nous est faux ; mais pas plus faux que ce que nous en pensons. Mais d'un autre faux. »

« Les bêtises qu'il a faites et les bêtises qu'il n'a pas faites se partagent les regrets de l'homme. »

* *

Des prix pour les écrivains de culture latine.

Alors que dans le remaniement des programmes de notre enseignement secondaire s'affirme une regrettable tendance à réduire la culture latine, un remarquable effort des pays participant de cette culture est fait pour la remettre en honneur dans la littérature mondiale.

C'est ainsi que l'*Academia Latinitatis Excolenda*, qui a pour but de cultiver et propager la pensée latine dans le domaine des lettres et des arts et qui groupe dans un effort commun les intellectuels de race latine ou latinisante, vient de fonder un prix littéraire pour encourager la traduction française d'ouvrages d'écrivains néo-latins contemporains.

Ce prix, appelé « prix de la latinité », est destiné à couronner un ouvrage en prose d'un écrivain contemporain de langue néo-latine (italien, espagnol, portugais, roumain) traduit en français.

Le prix sera décerné tous les deux ans à la date du 21 avril, anniversaire de la fondation de Rome, ville mère de la latinité. Pourront concourir au « prix de la latinité » des ouvrages parus au cours de l'année qui précède l'attribution du prix. Les éditeurs intéressés devront remettre au secrétariat de l'Académie huit exemplaires de l'ouvrage à soumettre aux membres du jury, composé d'écrivains français et d'écrivains de langue néo-latine.

Les bureaux de l'*Academia Latinitatis Excolenda*, dont M. Pierre de Nolhac, de l'Académie française, est le président d'honneur, sont installés au 70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris.

D'autre part, la *Revue de l'Amérique latine*, poursuivant son programme, dont un des principaux points est de mieux faire connaître en France les littératures des pays de l'Amérique latine, vient d'obtenir de la générosité d'un écrivain argentin, M. Sylla Monségur, la fondation d'un prix qui récompensera, chaque année, la meilleure traduction française d'un ouvrage de la littérature hispano-américaine.

Ce prix, qui est de 10.000 francs et qui sera attribué pendant une durée de cinq années consécutives, sera

décerné pour la première fois à la fin de 1931 par un jury composé en majorité d'écrivains français, mais comprenant quelques écrivains hispano-américains résidant en France.

L'ouvrage primé pourra appartenir à n'importe quel genre littéraire : roman, critique, essai, histoire, poésie, etc. Il devra avoir paru en espagnol dans l'année qui aura précédé l'attribution du prix.

Outre les 10.000 francs attribués au traducteur de l'ouvrage primé, M. Monségur mettra à la disposition de l'auteur la somme de 5.000 francs pour faire connaître son livre en France.

M. Monségur a chargé la *Revue de l'Amérique latine*, 141, boulevard Pereire, à Paris, de l'organisation matérielle de ce concours.

* *

Le Pillage et l'exploitation de la pensée en Soviétie.

Les Soviets se sont attribués le monopole de la vente de la pensée par l'exploitation directe du livre ; le *Temps* a naguère annoncé que toutes les maisons d'édition existant actuellement en Russie allaient être prochainement réunies en une seule institution qui prendra le nom d'« Oquiz ». En tête de cette institution sera placé le directeur actuel des éditions d'Etat « Gorisdad », M. Khalatof. « Notre but, a déclaré M. Khalatof, est de créer de telles conditions que les mauvais auteurs ne puissent se faire imprimer en Russie. »

Qu'appelle-t-on à Moscou un « mauvais auteur » ? Ne posons point avec trop d'insistance cette question, à laquelle seraient sans doute données de désolantes réponses. Que les Soviets appliquent le procédé de dictature ou de tyrannie aux auteurs qui sont leurs nationaux et leurs assujettis, cela peut, sans doute, sinon se justifier, du moins s'expliquer. Mais il est une autre exploitation de la pensée en Soviétie qui, elle, n'est en aucune façon acceptable. Le droit, le bien des écrivains étrangers n'existent plus sur le territoire des Soviets, et l'on voit couramment des traductions russes, des adaptations et tous les démarquages possibles d'œuvres françaises se vendre au seul profit de l'Etat russe et de ceux de ses ressortissants affectés à ce genre de commerce. C'est le pillage insolent, cynique, affiché.

Une curieuse et typique affaire où se combinent ces différents procédés de spoliation est venue récem-

ment devant le tribunal de commerce de la Seine dont il convient de faire connaître la décision. Les Mémoires de l'artiste Chaliapine, demeurés en Russie, ont été saisis et publiés par l'U. R. S. S. qui en a, de plus, fait éditer et vendre une traduction en France sans accorder aucun droit d'auteur à l'artiste et sans lui demander son consentement.

Une revue française ayant publié une partie de la traduction des Mémoires en question était actionnée par l'auteur. Par l'organe de son avocat, M^e Capitaine, elle se retranchait derrière la loi soviétique. M^e D. Petchorine répondit au nom de Chaliapine. Et le tribunal statua que si, « pour dépouiller plus aisément les auteurs étrangers des droits incontestables qu'ils ont sur leur œuvre, l'Etat russe (U.R.S.S.) a organisé à son profit sur son territoire le pillage légal de la pensée, il ne saurait être question en France de renoncer, sous couleur de représailles, au respect du droit imprescriptible pour l'auteur de défendre son œuvre contre tout ce qui peut en altérer le sens, l'expression ou la portée ».

Appliquant l'article 1382 du Code civil, le tribunal a condamné l'éditeur de la revue à payer à Chaliapine des dommages-intérêts.

* *

Le Dernier Portrait du roi d'Angleterre.

M. Léon Treich nous donne un amusant petit recueil d'*Histoires diplomatiques*, dans cette « collection d'anas » qu'il dirige avec un esprit si vigilant. Citons dans le petit volume où se groupent des mots de diplomates et des histoires de cour, cette anecdote sur « le dernier portrait du roi d'Angleterre ».

« Le dernier portrait du roi George V, par le peintre Frank Salisbury, représente le souverain devant l'autel de la chapelle d'Henry VII, dans la cathédrale de Westminster. C'est la cérémonie de l'*Offrande du roi*; autrement dit, la cérémonie de l'admission des nouveaux chevaliers de l'ordre du Bain au moment où le roi fait aux pauvres son offrande traditionnelle en or et argent massif.

» Comme, de toute évidence, il était impossible au peintre de prendre, durant la cérémonie, des esquisses assez poussées, il se contenta de griffonner sur son carnet de notes quelques traits de mise en place des personnages, puis chacun de ceux-ci vint, après, poser en costume dans son atelier. Quand enfin ce fut le tour de Sa Majesté britannique, il ne restait plus à peindre que la

tête du roi; le corps était mis en place, revêtu de son uniforme de vice-amiral.

» George V, quand il aperçut le tableau, partit d'un rire joyeux, puis, montrant sa propre personne au peintre ébahi :

« — Je suis en uniforme d'amiral dit-il, et vous me mettez au côté une épée de field-marshal (maréchal des armées de terre). Je vous enverrai demain l'épée exacte.

» Le lendemain, en effet, la fameuse épée, sur laquelle sont gravés les noms de tous les bateaux construits pendant le règne du souverain, était portée à l'atelier de Frank Salisbury qui faisait les corrections nécessaires.»

George V, d'ailleurs, ne manque pas de malice. Comme un jour on lui demandait comment il s'arrangeait avec certain ministre aussi peu courtisan que possible, il sourit : « Ma grand'mère (Victoria) l'aurait renvoyé. Mon père (Edouard VII) l'aurait toléré. Moi, je vais avec mon temps : nous sommes les meilleurs amis du monde. »

* *

Le Mariage des gheishas.

Le livre — fameux dans les pays de langue anglaise et au Japon — de Basil Hall Chamberlain, *Things Japanese (Mœurs et coutumes du Japon)*, (Payot, édit.), nous est offert dans une traduction de M. Marc Logé. M. B. H. Chamberlain, très âgé aujourd'hui, a été, pendant de longues années, professeur à l'Université de Tokio. C'est à lui que furent adressées nombre des lettres de Lafcadio Hearn publiées au *Mercur de France* en 1929. Il est le petit-fils du capitaine Basil Hall, dont les *Scènes de la vie maritime* se lisent toujours et obtiennent toujours le même succès.

Le livre de M. B. H. Chamberlain groupe des développements d'un constant intérêt et d'une pittoresque écriture sur l'adoption, les anniversaires, l'architecture, les armoiries, la botanique, les caractères distinctifs du peuple japonais, les chemins de fer, le climat, les contes de fées, le costume, l'écriture, les fêtes, les gheishas, le mariage, la musique, la philosophie, la sculpture, le tatouage, etc.

On jugera de l'attrait du livre par cette page que nous reproduisons sur le mariage des gheishas :

« Le charme de la chanteuse professionnelle, ou gheisha, a été si complaisamment décrit par des fervents admirateurs que nous ne nous attarderons pas longtemps à le louer. Privées de sa présence, les réunions mondaines japonaises perdraient beaucoup de leur gaieté et de leur agréable

manque de contrainte. Sans elle, aussi, plus d'une alliance, qui fera marcher la langue des commères, ne se serait jamais faite. Car bon nombre d'hommes bien placés ont prouvé leur goût pour les jolies chanteuses de la façon la plus pratique du monde, c'est-à-dire en les épousant. La conversation de la gheisha, plus encore que ses chansons, lui vaut pareille bonne fortune, car elle seule parmi toutes les personnes de son sexe a été un peu initiée à l'art de causer. Les préliminaires du mariage peuvent encore être les suivants : un pauvre étudiant tombe amoureux d'une gheisha; les parents apprenant sa mauvaise conduite lui coupent les vivres. La chanteuse subvient alors aux besoins de son amant, qui passe de brillants examens et obtient une position officielle. Ils se marient. Lui devient un homme éminent, tandis qu'elle se transforme en grande dame avec auto et jour de réception hebdomadaire. Telle est l'esquisse de plus d'un roman vécu de la vie japonaise moderne.

Depuis quelques années, les gheishas ont vu se rétrécir leur champ d'opérations du fait que, dans les cercles officiels, le banquet européen avec ses aspics, ses vol-au-vent financière et ses intolérables discours a presque totalement supplanté la fête indigène. Les garçons en habit remplacent les demoiselles à guitare offrant la coupe de vin. L'accroissement des cafés à service féminin (*kafouyé*, dans la prononciation japonaise) a travaillé dans le même sens. Les jeunes hommes — les vieux aussi — se sont mis à les fréquenter, moins pour y déguster du café ou des cocktails que pour les beaux yeux des jolies servantes. La mise et les allures modernes de ces dernières font paraître les gheishas vieux jeu. De même, le jazz-band du *kafouyé* fait une redoutable concurrence à la petite guitare nationale, instrument antédiluvien bon à mettre au grenier. Pourtant la gheisha survit. Son éducation comporte des leçons de danse et commence dès qu'elle entre dans sa septième année. Elle est dès lors liée par un contrat, et il lui sera difficile, une fois engagée dans cette carrière, de la quitter, à moins qu'il ne lui échoie la chance de rencontrer le riche protecteur qui la rachètera.»

* *

Le Roman sans texte.

La dernière mode en Allemagne, dit la *Chronique de la Société des Gens de lettres* de janvier dernier, est aux romans sans texte. M. Otto Nuckel publie le roman *Destinée* : une jeune fille allemande voit son père écrasé par un tramway; sa mère a une attaque cardiaque et meurt dans un incendie; pour elle, elle épouse un tailleur; elle tue son enfant et va en prison; le tailleur se suicide; elle tue un homme et est abattue par la police. L'ouvrage ne contient que des gravures.

LES LIVRES NOUVEAUX

Les Classiques de la Révolution française.

Une collection d'un extrême intérêt pour nos bibliothèques : *les Classiques de la Révolution française*, est publiée par la librairie Armand Colin, sous l'excellente et vigilante direction de M. Albert Mathiez. Cette nouvelle collection est destinée à grouper, en des éditions critiques, annotées selon toutes les exigences de la méthode scientifique, les principaux textes qui constituent par leur importance les sources les plus remarquables de l'histoire révolutionnaire. Les anciennes collections, comme celle de Baudouin dirigée par Berville et Barrière (1820-1828, 60 volumes) ou celle de Didot (de 1846 à 1866) dirigée par François Barrière (28 volumes) et par Lescure (9 volumes), ont surtout publié des mémoires qui sont des sources à contrôler. On était encore tout près des événements. Des raisons de convenances ou de famille interdisaient aux éditeurs, l'eussent-ils désiré, de donner tous les éclaircissements nécessaires. Il leur arrivait souvent de désigner les personnages par des initiales ou de laisser leurs noms en blanc. On prenait avec les manuscrits d'étranges libertés. On les allongait ou on les raccourcissait selon le cas.

La grande « Collection officielle des documents inédits » concernant l'histoire économique de la Révolution française, tient, bien entendu, une place à part. Elle est destinée à publier surtout des documents administratifs, que les érudits de métier sont seuls à consulter.

« Les Classiques de la Révolution française » s'adressent — nous disent les éditeurs — au grand public cultivé en même temps qu'aux érudits. Les textes qu'ils publieront seront des textes choisis en raison de leur intérêt littéraire et humain autant que de leur valeur documentaire. L'annotation sera confiée à des spécialistes autorisés qui ne se borneront pas à ne donner que des textes authentiques, établis selon les règles de la philologie, mais qui s'efforceront de les accompagner de tous les éclaircissements de nature à en faciliter aux lecteurs la pleine intelligence. Ils vérifieront les affirmations et les jugements, renverront aux autres sources qui permettent de les contrôler, ne laisseront dans l'ombre que ce que l'état de la science ne permet décidément pas de saisir.

Sans écarter absolument les mémoires, dont certains sont très précieux, la collection s'ouvrira de préférence aux documents strictement contemporains, à ceux qui, par leur authenticité et par la personnalité de leurs auteurs, sont les plus représentatifs d'une classe, d'une époque, d'une crise, d'un parti ou d'un homme.

Comme entrée de jeu, les Classiques donnent aujourd'hui la traduction complète des célèbres *Voyages* d'Arthur Young, qui sont une peinture saisissante de l'état économique, social et politique de la France à la fin de l'ancien régime et au début de la Révolution. C'est la préface nécessaire du drame, une préface écrite d'une plume aisée et spirituelle par un observateur remarquable et impartial, bien placé pour tout voir puisqu'il fréquente les milieux de la Cour, loge chez les La Rochefoucauld et fait porter son enquête sur toutes les classes, dans les auberges des rouliers comme dans les manoirs seigneuriaux et dans les salons nobles ou bourgeois.

Ce jovial Anglais est sympathique. Il a du bon sens. Il sait voir, ne baisse pas les yeux devant les jolies femmes, et, si l'agronomie est la principale de ses préoccupations, il ne s'en intéresse pas moins à tous autres spectacles et sujets d'étude. Ainsi décrit-il les vieux monuments,

les parcs à l'anglaise, les paysages pittoresques comme les laboratoires des savants. Il aime le spectacle, interroge chacun sur ses spécialités et prend toujours des notes qu'il couche aussitôt sur ses carnets dans une langue précise et savoureuse. C'est aussi un bourgeois qui goûte peu la frivolité des salons. Arthur Young demeure Anglais « non pas, écrit M. Albert Mathiez, un Anglais étroit qui ne trouve qu'à blâmer chez les peuples voisins, mais un Anglais du siècle de la Raison, ouvert à toutes les nouveautés, aimant à raisonner ses jugements, capable de s'instruire et rempli de respect pour le progrès... C'est un peintre des mœurs en même temps qu'un observateur avisé de la vie publique. Ses jugements politiques sont souvent très pénétrants. Mais ils sont toujours d'un Anglais. Quand il apprend, après le 14 juillet, que l'Assemblée s'est mise au travail de la Constitution, il ne se retient pas d'écrire que, si elle imite le Constitution anglaise, elle fera le bonheur de la France, mais que si elle s'en écarte toutes les calamités sont à prévoir ».

Les Voyages en France, en 1787, 1788 et 1789, d'Arthur Young ont été traduits remarquablement par M. Henri Sée, économiste et anglicisant qui commente lui-même le texte d'Arthur Young en de nombreuses notes au bas des pages. Les prochaines publications qui prendront place dans la même série seront : la *Correspondance inédite du marquis de Ferrières*, député de la noblesse française aux Etats généraux, publiée par M. Henri Carré ; le *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, publié par M. Albert Mathiez ; *Correspondance et Journal de Philippe-Egalité*, publié par M. Amédée Britsch.

* * *

Etudes historiques.

Au seuil de notre histoire, c'est un livre de M. Camille Jullian, qui se réalise dans une publication continue puisqu'il est fait de la suite des leçons de l'éminent professeur au Collège de France. Dans le tome II qui vient de paraître, M. Camille Jullian ne définit pas seulement avec amour et foi la *patrie* française. Elargissant son sujet, il veut « rêver des belles choses que peuvent être les patries ». La patrie « tient au sol, au passé, à l'avenir, à une langue, à des coutumes, à des volontés ». Il n'y a pas de fatalité dans l'histoire. Une patrie ne meurt que si elle s'avère indigne ou incapable de vivre. « Un homme, écrit M. Camille Jullian, peut toujours s'évader de ses vices et réparer ses fautes ; une patrie peut toujours conjurer les périls qui l'entraînent à la mort. » Une nation qui ne désespère pas de son sort survit. L'avenir, selon M. Camille Jullian, est non à l'internationalisme, mais à l'interpénétration des patries, à leur groupement dans l'estime et la sympathie réciproques.

L'historien, le philosophe jettent l'anathème contre les empires, édifices de despotisme, mais de fragilité parce que bâtis « sur le mensonge et l'orgueil d'un homme, orgueil ayant pour complice l'adoration des foules » et parce que enfantés par « cet esprit de conquête qui a fait trop de mal et dont le monde souffre depuis vingt-cinq siècles ». Ceux que tient cette folie impérialiste sont des hors-humanité, parce que « des tels ambitieux jaloussent à la fois les vivants et les morts, les hommes et les dieux ».

Egalement l'auteur définit et sanctifie le *métier*, expression du travail, de ce travail qui est « un acte de nature et de bien », élément vital des patries. « Le métier, la profession, écrit-il, c'est l'occupation habituelle d'un homme à être utile à d'autres hommes. — Qui dit travail, dit service rendu. — Le travail est pour l'humanité ce qu'est l'âme pour chacun de nous. »

Les Mémoires de la princesse de Metternich ont eu, naguère, dans leur traduction française, le succès qui était promis aux souvenirs de cette Autrichienne qui fut l'une des plus fringantes Parisiennes du Second Empire. Il n'était pas inutile, il était équitable que, dans un livre d'histoire et non plus de petite histoire, l'attention fût également ramenée sur la figure et sur le rôle du prince de Metternich dont l'ambassade en France eut une extrême importance dans les relations franco-autrichiennes. C'est dire l'intérêt et l'opportunité du travail que nous donne M. Henry Salomon (Firmin-Didot, édit.) sur *l'Ambassade de Richard de Metternich à Paris*.

Le prince Richard de Metternich, qui fit partie de la légation d'Autriche à Paris de 1850 à 1856 et qui fut titulaire de l'Ambassade de 1869 à 1871, a été, pendant six années d'abord, puis pendant douze années consécutives, le trait d'union entre son pays et la France. Lorsque Napoléon III eut, au lendemain de Solferino, le désir de mettre promptement fin à la guerre et de renouer les relations avec ses adversaires de la veille, il envoya le général Fleury au quartier général autrichien pour préparer l'entrevue qu'il souhaitait avoir avec François-Joseph. Le général y rencontra le prince Richard de Metternich qu'il avait bien connu à Paris et qui s'affirmait un partisan résolu de la paix. Aussi fut-ce sur le désir de Napoléon III lui-même que le prince de Metternich fut envoyé comme ambassadeur à Paris. La guerre devait finir ainsi avec le minimum d'amertume entre les anciens adversaires. Le prince de Metternich prodigua autant de bonne grâce dans cette œuvre de réconciliation qu'il mit par la suite d'intelligence et de cœur à rendre plus étroites les relations de cordialité et même de véritable amitié entre les deux pays. Les chapitres où M. Henry Salomon traite de la situation politique en France et en Europe, de la politique des Tuileries lors de la crise de 1866, de l'aventure mexicaine, de l'affaire de Luxembourg, de l'incident Hohenzollern et enfin de nos désastres de 1870 sont pleins d'intérêt et d'information. Les lettres de Metternich, en des jours bien sombres pour nous, témoignent de l'attachement profond de cet Autrichien à tout ce qui était français et de sa foi absolue dans les destins de notre pays.

Lorsque, après la guerre, le 15 janvier 1871, le prince et la princesse de Metternich quittèrent Paris, de très nombreuses amitiés les accompagnèrent à la gare de Lyon et leur wagon fut garni de fleurs. Ainsi s'exprimait le souvenir reconnaissant que la France gardait au galant homme et à la femme d'esprit qui, s'étant plu parmi nous dans les années heureuses, étaient demeurés si résolument fidèles à notre pays dans les jours d'épreuve.

* *

Les Romanciers voyageurs.

Promenons-nous, avec les livres, dans les paysages et les atmosphères qu'animent les personnages saisis par les curiosités de nos romanciers voyageurs. *Helier, fils des bois*, de M^{me} Marie Le Franc (Rieder, édit.), nous ramène dans cette vie forestière canadienne que nous ont fait aimer M. Louis Hémon, M. Maurice Constantin-Weyer et M^{me} Marie Le Franc elle-même : « Un poème de la possession non de l'homme, mais de la nature », selon la juste définition de M. Maurice Constantin-Weyer. — Avec *la Rose de Thuringe*, jeune Allemande, fraîche, blonde et douce, suivie par l'amour d'un Suisse qui s'est épris d'elle au cours d'un voyage, M. Pierre Girard nous conduit délicieusement à Genève et à Weimar (Calmann-Lévy, édit.). — *La Nordique*, mise en scène par la romancière qui signe Chérence (*Arthur ou le Pont impossible*, Rieder, édit.), nous dirige, au lendemain de la guerre, à

travers une Allemagne désagrégée par la défaite. — *La Sirène albanaise*, de M. Nicolas Brechko-Brechkovsky, nous fait explorer l'Albanie toujours mystérieuse et qui ne sera pas de longtemps encore sans doute organisée en région de tourisme (Editions Argo). — *Dans l'estuaire*, M. Jacques Bompard nous dit l'aventure d'une petite Orientale qui, recueillie à Salonique après le désastre de l'armée serbe, vient enflammer à Honfleur l'imagination d'une famille bourgeoise exaltée déjà par une hérédité marine (Perrin, édit.). — *Minerve en bas de soie* (Edit. de France), de M. Auguste Rodocanachi, résume les observations d'un écrivain qui, touché par le charme et les forces de la Grèce moderne, brosse un tableau pittoresque de la société élégante d'Athènes, dont il expose, avec des vues inédites, les qualités et les défauts. Il conclut que la Grèce d'aujourd'hui offre de nombreuses ressemblances avec celle d'autrefois, dont elle a hérité l'amour-propre excessif, le nationalisme aigu et les passions politiques.

M. Franz Toussaint (*Moi... le mort*, Albin Michel, édit.) nous conduit vers une effrayante énigme tapie entre les vagues sahariennes et des étendues soudanaises. — Dans *un Poète chez les colons* (Figuière, édit.), M. Léon Adoue évoque la vie des premiers colons algériens — parmi lesquels un poète de la butte Montmartre — obligés de s'adapter à la terre et au milieu.

M. Marcel Peyrouton (*le Char des dieux*, Edit. de France) nous montre ce qu'est le Cameroun, placé depuis la paix sous le mandat de la France. Il en décrit avec éclat et précision les vastes paysages, étudie l'âme profonde des indigènes, restés si longtemps en dehors de l'influence européenne, et, par l'évocation de scènes significatives, en une langue forte, il nous apporte une peinture nouvelle de cette partie de l'Afrique. Dans une intéressante préface, le maréchal Lyautey nous dit son estime pour le livre de M. Peyrouton.

Enfin M. Jean Lasserre (*Après de ma noire...* Edit. de France) nous présente les aspects les moins connus de New York en nous contant la vie qu'il a menée lui-même à Harlem, la véritable capitale du monde noir.

* *

Etudes bibliographiques. — Essais. — Informations littéraires.

Un travail minutieux et considérable : une *Bibliographie franco-roumaine*, « livre de courage et d'enthousiasme et de foi » — comme le qualifie M. Mario Roques, professeur de langues roumaines à l'École des langues orientales vivantes — vient d'être réalisé par un jeune couple roumain, M. Alexandre Rally et M^{me} Getta-Hélène Rally qui, à peine mariés, ont voulu poursuivre à Paris leurs études d'histoire littéraire. *La Bibliographie franco-roumaine* est éditée par la librairie Ernest Leroux en deux volumes (150 fr.), le premier consacré aux œuvres françaises des auteurs roumains, le second traitant des œuvres françaises relatives à la Roumanie.

M. Francisco Contreras a publié aux éditions de la *Nouvelle Revue critique* une intelligente étude sur *Valéry Larbaud*. M. Contreras y indique avec sagacité quelle fut la formation et le développement du talent de cet écrivain, appuie ses arguments critiques de citations heureusement choisies et qui mettent en valeur les belles qualités d'écrivain de M. Valéry Larbaud.

La maison de Balzac, sise 47, rue Raynouard, à Passy, est enfin devenue — par décret publié à l'*Officiel* — propriété de l'Etat, conformément au testament olographe de M^{me} Marie-Emilie-Clotilde Barbier, en date du 6 janvier 1925.